





SUPPLÉMENT

Copié fidellement fur le Manufcrit original, qui complète

LES MÉMOIRES

DE M. LE DUC

DE SAINT-SIMON.

TOME QUATRIÈME.

SUPPLÉMENT AUX MÉMOIRES
DE M. LE DUC DE SAINT-SIMON,

Copié fidellement sur le Manuscrit original;

OU

L'OBSERVATEUR VÉRIDIQUE,

Sur le Règne de LOUIS XIV, & sur les premières époques du Règne suivant;

Pour servir de SUITE & de COMPLÉMENT aux trois Volumes déjà publiés;

Avec des Notes historiques & critiques.

TOME QUATRIÈME.



A LONDRE
Et se trouve à LIÉGE,
Chez F. J. DESOER, Imprimeur-Libraire, à la Croix d'or, sur le Pont-d'Isle.

1789.





SUPPLÉMENT AUX MÉMOIRES DE M. LE DUC DE St.-SIMON,

Sur le Règne de LOUIS XIV, & *sur les premières époques du Règne suivant.*



PROMOTION

De dix Maréchaux de France, leur fortune & leur caractère.

LE dimanche, 14 Janvier (1703), le Roi fit dix Maréchaux de France, qui, avec les neuf qui l'étoient, firent dix-neuf : c'étoit pour n'en pas manquer.

Anciens.	*Nouveaux.*
DURAS 1675	CHAMILLY, Lieutenant-Général. 1678
D'ESTRÉES, père. 1681	D'ESTRÉES, fils (1). 1684
CHOISEUL 1693	CHATEAURENAUD. 1688
VILLEROY ... 1693	VAUBAN 1688
JOYEUSE 1693	ROSEN....... 1688
BOUFFLERS... 1693	HUXELLES.... 1688
NOAILLES 1693	TESSÉ 1692
CATINAT 1693	MONT-REVEL. 1693
VILLARS 1702	TALLART 1693
	HARCOURT ... 1693

CHAMILLY.

Chamilly s'appeloit *Bouton*, d'une race noble de Bourgogne, dont on en voit servir avant 1400, des Chambellans des ducs de Bourgogne. Le père & le frère aîné du maréchal s'attachèrent à M. le Prince, & en furent estimés. Sous ce frère, celui dont je

(1) D'Estrées fils, qui prit le nom de *Maréchal de Cœuvres*, pour se distinguer de son père. Rare singularité de l'être tous deux, & plus encore de trois Maréchaux d'Estrées, de père en fils, tous trois gens de guerre & de mérite, & tous trois morts Doyens des Maréchaux de France.

Note du duc de S.-Simon.

parle, de ſix ans plus jeune, commença à ſe diſtinguer. Il avoit ſervi avec réputation en Portugal & en Candie. A le voir & à l'entendre, on n'auroit jamais pu ſe perſuader qu'il eût inſpiré un amour auſſi démeſuré que celui qui eſt l'ame de ces fameuſes *Lettres Portugaiſes*, ni qu'il eût écrit les réponſes qu'on y voit, à cette religieuſe. Entre pluſieurs commandemens qu'il eut pendant la guerre de Hollande, le gouvernement de Grave l'illuſtra, par cette admirable défenſe de plus de quatre mois, qui coûta ſeize mille hommes au Prince d'Orange, dont il mérita les éloges, & à qui il ne ſe rendit qu'avec la plus honorable compoſition, ſur les ordres réitérés du Roi. La haine invétérée que lui portoit Louvois ne put empêcher ce Prince de lui donner le gouvernement de Strasbourg, lorſqu'il le prit au printemps de 1685. Barbeſieux ne lui fut pas plus favorable que ſon père. La femme de ſon ſucceſſeur ſe trouva amie de celle de Chamilly, qui étoit une perſonne ſingulièrement accomplie, à qui Louvois même avoit eu peine à réſiſter, & dont la converſation & les manières faiſoient oublier ſa ſingulière laideur. Cette union entre elles, qui avoit toujours été intime, & l'eſtime particulière que Chamillart avoit pour madame Chamilly, lui firent

remettre ſon mari à flots. Ce miniſtre lui procura le commandement de la Rochelle & des provinces voiſines, & le porta ainſi au bâton d'autant plus aiſément, que le Roi avoit toujours eu de l'eſtime & de l'amitié pour lui. Cette promotion trop retardée fut généralement applaudie.

C'étoit un gros & grand homme, le meilleur, le plus brave & le plus rempli d'honneur; mais ſi bête & ſi lourd, qu'on ne comprenoit pas qu'il pût avoir quelque talent pour la guerre.

D'ESTRÉES.

Le Comte d'Eſtrées fut heureux. Son père, qui s'étoit fort diſtingué, fut choiſi pour paſſer au ſervice de mer, lorſque Colbert fit prendre au Roi la réſolution de rétablir ſa marine, en 1668. Il y acquit de la gloire dès ſa première campagne, qui fut en Amérique. A ſon retour, il fut Vice-Amiral. M. de Seignelay fit avoir à ſon fils la ſurvivance de cette charge, en 1684, à l'âge de vingt-quatre ans. Le crédit des Pontchartrains, père & fils, qui vouloient avoir pour la marine deux bâtons; le groupe des Noailles, dont la faveur étoit dans ſon apogée; la conſidération du maréchal & du car-

dinal d'Estrées, celle des enfans de la comtesse d'Estrées, dont le Roi s'amusoit beaucoup, le sujet qui n'avoit plus contre lui qu'un âge disproportionné de celui des autres candidats; la quantité d'actions par mer & par terre, qu'il avoit vues, dans la plupart desquelles il avoit commandé en chef avec beaucoup de succès, de réputation & de valeur; la marine qu'il entendoit bien; son application, son esprit, son savoir, tout cela ensemble le fit, huit ans après, maréchal de France. C'étoit un fort honnête-homme, mais qui, ayant été long-temps fort pauvre, ne s'épargna pas à se faire riche du temps de Law, & qui y réussit prodigieusement, mais pour vivre dans une grande magnificence & fort désordonnée. Ce qu'il amassa de livres rares & curieux, d'étoffes, de porcelaines, de diamans, de bijoux, de curiosités précieuses de toutes les sortes, ne se peut nombrer, sans en avoir jamais su user. Il avoit cinquante-deux mille volumes, qui, toute sa vie, restèrent en ballots, presque tous à l'hôtel de Louvois, où madame de Courtanvaux, sa sœur, lui avoit prêté un endroit pour les garder. Il étoit avec cela fort bon-homme, doux & poli dans le commerce, & de bonne compagnie; mais

bien glorieux & aiſé à égarer, grand courtiſan, quoique non corrompu.

CHATEAURENAUD.

Châteaurenaud, du nom de Rouſſelet, inconnu entièrement avant le mariage de ſon biſaïeul, avec une ſœur du cardinal & du maréchal duc de Retz, à l'arrivée obſcure des Gondi en France, fut le plus heureux homme de mer de ſon temps où il gagna des batailles & des combats, & où il exécuta force entrepriſes difficiles, & fit beaucoup de belles actions. C'étoit un petit homme, *blondaſſe*, qui paroiſſoit hébété, & qui ne trompoit guère. On ne comprenoit pas, à le voir, qu'il eût pu jamais être bon à rien. Il n'y avoit pas moyen de lui parler, encore moins de l'écouter, hors quelque récit d'action de mer. D'ailleurs bon homme & honnête-homme. Il étoit breton.

VAUBAN.

Vauban s'appeloit *le Preſtre*, petit gentilhomme de Bourgogne, tout au plus, mais peut-être le plus honnête-homme, & le plus vertueux de ſon ſiècle, & avec la plus grande réputation du plus ſavant homme dans l'art

des siéges & de la fortification ; le plus simple, le plus vrai & le plus modeste. C'étoit un homme de médiocre taille, assez trapu, qui avoit fort l'air de guerre ; mais en même temps un extérieur rustre & grossier, pour ne pas dire brutal & féroce. Il n'étoit rien moins. Jamais homme plus doux, plus compatissant, plus obligeant, mais respectueux sans nulle politesse, & le plus avare ménager de la vie des hommes, avec une valeur qui prenoit tout sur lui, & donnoit tout aux autres. Il est inconcevable qu'avec tant de droiture & de franchise, incapable de se porter à rien de faux, ni de mauvais, il ait pu gagner au point qu'il fit l'amitié & la confiance de Louvois & du Roi. Ce Prince s'étoit ouvert à lui un an auparavant, de la volonté qu'il avoit de le faire maréchal de France. Vauban l'avoit supplié de faire réflexion que cette dignité n'étoit point faite pour un homme de son état, qui ne pouvoit jamais commander les armées, & qui les jetteroit dans l'embarras, si, faisant un siége, le général se trouvoit moins ancien maréchal de France que lui. Un refus si généreux & appuyé des raisons que la seule vertu fournissoit, augmenta encore le désir du Roi de la couronner. Vauban avoit fait cinquante-trois siéges en chef,

dont une vingtaine en présence du Roi, qui crut devoir le faire maréchal de France soi-même, & honorer ses propres lauriers, en donnant le bâton à Vauban. Il le reçut, avec la même modestie, qu'il avoit marqué de désintéressement. Tout applaudit à ce comble d'honneur, où aucun autre de ce genre n'étoit parvenu avant lui, & n'est arrivé depuis. Je n'ajouterai rien sur cet homme véritablement fameux. Il se trouvera ailleurs occasion d'en parler encore.

ROSEN.

Rosen étoit d'une très-ancienne noblesse de Livonie. C'étoit un grand homme sec, qui sentoit son reître, qui auroit fait peur au coin d'un bois, avec une jambe arguée d'un coup de canon, ou plutôt du vent d'un canon, laquelle il amenoit toute d'une pièce; excellent officier de cavalerie; très-bon même à mener une aile, mais à qui la tête tournoit en chef, & fort brutal à l'armée, & par-tout ailleurs qu'à sa table, où sans aucune ivrognerie, il faisoit une chère délicate, & entretenoit sa compagnie de fait de guerre, qui instruisoit avec plaisir. C'étoit un homme grossier à l'extérieur; mais délié au dernier point, & qui connoissoit à merveille à qui

il avoit affaire, avec de l'eſprit, du tour & de la grâce dans tout ce qu'il diſoit du plus mauvais françois du monde, qu'il affectoit. Il connoiſſoit le Roi & ſon foible, & celui de la nation, pour les étrangers : auſſi reprochoit-il à ſon fils, qu'il parloit ſi purement le françois, qu'il ne ſeroit jamais qu'un ſot. Il fut toujours bien avec le Roi, qui l'employa avec diſtinction, & pourvut ſouvent à ſa ſubſiſtance.

D'HUXELLES.

Le nom d'Huxelles étoit *de Laye*, & par adoption *du Blé*, du père du trifaïeul de celui dont il s'agit ici. Ce ne fut que vers l'an 1500, que cette adoption fut faite par le grand-oncle maternel de ce biſaïeul, dont la femme devint, par l'évènement, l'héritière de ſa famille, aux conditions qui furent exécutées, de prendre le nom & les armes de *du Blé*, & de quitter celles de *de Laye*. Notre marquis d'Huxelles devint l'homme de M. de Louvois, à qui il rendoit compte, & qui le mena vîte. Il lui fit donner le commandement de ce malheureux camp de Maintenon, pour l'approcher du Roi, dont les inutiles travaux ruinèrent l'infanterie. A trente-cinq ans, n'étant que maréchal-de-camp, Louvois

lui procura le commandement de l'Alſace, ſous Montclar, puis en chef à ſa mort, au commencement de 1690. Quatre ans après, il le fit lieutenant-général, & chevalier de l'ordre à la fin de 1698. Il réſida toujours à Strasbourg juſqu'en 1710, roi plutôt que commandant de l'Alſace. Il ſervit toutes les campagnes ſur le Rhin, en qualité de lieutenant-général, mais avec beaucoup d'égards & de diſtinctions. C'étoit un grand & aſſez gros homme, tout d'une venue, qui marchoit lentement, & comme ſe traînant; un grand viſage couperoſé, mais aſſez agréable, quoique de phyſionomie refrognée par de gros ſourcils, ſous leſquels deux petits yeux vifs ne laiſſoient rien échapper à leurs regards. Il reſſembloit tout à fait à ces gros brutaux marchands de bœufs. Pareſſeux, voluptueux à l'excès en toutes ſortes de commodités, de chair exquiſe, grande, journalière, en choix de compagnie, en débauche grecque, dont il ne prenoit pas la peine de ſe cacher. Glorieux juſqu'avec ſes généraux, ſes camarades; &, ce qu'il y avoit de plus diſtingué, pour qui, par un air de pareſſe, il ne ſe levoit point de ſon ſiége, alloit peu chez le général, & ne montoit preſque jamais à cheval pendant les campagnes. Bas,

ſouple, flatteur auprès des miniſtres & des gens dont il croyoit avoir à eſpérer ou à craindre, dominant ſur tout le reſte ſans ménagement. Un ſilence rarement interrompu, & toujours en peu de mots, quelques ſourires à propos; un air d'autorité & de poids, qu'il tiroit plus de celui de ſa place & de ſon corps, que de lui-même, & une lourde tête, offuſquée d'une perruque vaſte lui donnèrent la réputation d'une bonne tête, qui toutefois étoit meilleure à peindre, par le Rembrandt, pour une tête forte, qu'à conſulter. Timide de cœur & d'eſprit, faux, corrompu dans le cœur comme dans les mœurs, jaloux, envieux, n'ayant que ſon but, ſans contrainte des moyens, pourvu qu'il pût ſe conſerver une écorce de probité & de vertu feinte, mais qui laiſſoit voir le jour à travers, & qui cédoit même aux beſoins véritables. Avec de l'eſprit & quelque lecture, aſſez peu inſtruit & rien moins qu'homme de guerre, ſinon quelquefois dans le diſcours. En tout genre le père des difficultés, ſans trouver jamais de ſolution à pas une. Fin, délié, profondément caché, incapable d'amitié, que relativement à ſoi, ni de ſervir perſonne; toujours occupé de ruſes & de cabales de courtiſan, avec la ſimplicité la plus compoſée que j'aie vue de

ma vie, un chapeau en *clabaud* toujours fur fes yeux; un habit gris fans jamais d'or que les boutons, & boutonné tout du long, fans veftige de cordon-bleu, & fon faint-efprit bien caché fous fa perruque; toujours des voies obliques, jamais rien de net, & fe confervant par-tout des portes de derrière; efclave du public, & n'approuvant jamais aucun particulier. Jufqu'en 1710, il ne venoit à Paris & à la Cour, que des momens pour fe conferver les amis importans qu'il fe favoit ménager. A la fin il s'ennuya de fon Alface, & fans en quitter le commandement, moins encore les appointemens; car, avec une grande dépenfe, que fa vanité & fes voluptés tiroient de lui, il étoit avare; il trouva le moyen de venir demeurer à Paris, pour travailler à fa fortune. Sous un mafque d'indifférence & de pareffe, il brûloit d'envie d'être de quelque chofe. Il fe lia étroitement aux bâtards, par le premier préfident de Mefmes, efclave de mefdemoifelles du Maine, qui fut la dupe de la capacité & des fecours qu'il pourroit tirer de lui. Il eut par lui quelques fecrets accès auprès de madame de Maintenon. Il ne négligea pas le côté de Monfeigneur, & Béringhen, fon ami intime, & celui de la Choin, le fervit dans cette occafion. En

voilà assez pour le présent, sur un homme que nous verrons toujours le même figurer en plus d'une sorte, & se déshonorer enfin en plus d'une façon.

TESSÉ.

Sa mère étoit sœur du père de M. de Lavardin, ambassadeur à Rome, & excommunié par Innocent XI, pour les franchises duquel, par l'évènement, il a beaucoup hérité. Le frère cadet de son père étoit le comte de Froulay, grand-maréchal-des-logis de la maison du Roi, chevalier de l'ordre, en 1661, mort en 1671, grand-père de Froulay, ambassadeur à Venise, de l'Évêque du Mans, & du Bailli de Froulay, ambassadeur de son Ordre en France. Une autre alliance fut utile à la fortune de Tessé. La mère de son père étoit Escoubleau, sœur du père de Sourdis ami intime de S.-Pouange, au fils duquel il donna enfin sa fille unique, créature de Louvois, auprès duquel il produisit Tessé encore tout jeune. C'étoit un grand homme, bienfait, d'une figure noble & d'un visage agréable, doux, liant, poli, flatteur, voulant plaire à tout le monde. Il devint bientôt comme d'Huxelles, mais dans un genre différent;

l'homme à tout faire de M. de Louvois, & celui qui, de par-tout, l'informoit de toutes choses. Aussi en fut-il promptement & roidement récompensé. Il acheta pour rien la charge noble de colonel-général des Carabins, qui se porta pour la supprimer à celle de mestre-de-camp-général des Dragons, qui fut créée pour lui dès 1684, étant à peine brigadier; &, il venoit d'être fait maréchal-de-camp en 1688, quand Louvois le fit faire chevalier de l'ordre. Trois ans après, il eut le meilleur gouvernement de Flandre, qui est Ypres; & en 1692, il fut tout à la fois lieutenant-général & colonel-général des Dragons. C'étoit un Manseau digne de son pays, fin, adroit, ingrat à merveille, fourbe, & artificieux de même. Il avoit le jargon des femmes, assez celui de courtisan, tout à fait l'air d'un Seigneur & du grand monde, sans pourtant dépenser. Au fond ignorant à la guerre, qu'il n'avoit jamais faite, que par un hasard d'avoir été par-tout, & de s'être trouvé toujours à côté des actions & de presque tous les siéges. Avec un air de modestie, hardi à se faire valoir & à insinuer tout ce qui lui étoit utile. Toujours au mieux avec tout ce qui fut en crédit ou dans le ministère, surtout avec les puissans valets. Sa douceur & son *accortise* le firent

aimer; sa fadeur & le *tuf*, qui se trouvoit bientôt pour peu qu'il fût recherché, le firent mépriser. Conteur, quelquefois assez amusant, bientôt après plat & ennuyeux, & toujours plein de vues & de manèges. Il sut profiter de ses bassesses & de l'amitié que madame la duchesse de Bourgogne se piqua d'avoir pour lui, comme ayant été l'instrument de son bonheur, & parce qu'elle sentoit que cela plaisoit au Roi, à madame de Maintenon, & à M. le duc de Bourgogne.

MONTREVEL.

Montrevel primoit de loin cette promotion par la naissance. Il se pouvoit dire aussi que, jointe à une brillante valeur & à une figure qui avoit enchanté, mais qui n'étoit plus la même, elle suppléoit en lui à toute autre qualité. Jamais deux hommes si semblables que lui & le maréchal de Villeroy, qui fut toujours son protecteur, à la différence près du désintéressement du maréchal & du pillage de Montrevel, né fort pauvre & grand dépensier, & qui auroit dépouillé les autels. Sa sorte de fatuité, qui pourtant paroissoit extrême, étoit toute faite pour le Roi. Les modes, les dames, un gros jeu, un langage qu'il s'étoit fait de phrases,

comme en musique ; mais tout à fait vides de sens, & fort ordinairement de raison, les grands airs, tout cela imposoit aux sots, & plaisoit merveilleusement au Roi, soutenu d'un service très-assidu, dont toute l'ame n'étoit qu'ambition & valeur, sans avoir jamais su distinguer sa droite d'avec sa gauche ; mais couvrant son ignorance universelle d'une audace que la faveur, la mode & la naissance protégeoient.

TALLART.

Tallart étoit un tout autre homme. Harcourt & lui se pouvoient seuls disputer d'esprit, de finesse, d'industrie, de manèges & d'intrigues, de désir d'être, d'envie de plaire, & de charmer dans le commerce de la vie & dans le commandement ; l'application, la suite, beaucoup de talens étoient en eux les mêmes, l'aisance dans le travail, & tous deux jamais un pas sans vue en apparence même le plus indifférent. L'ambition pareille, peu d'égards aux moyens ; tous deux doux, polis, affables, accessibles en tout temps, & capables de servir, lorsqu'il ne s'agissoit que de peu de dépense de crédit. Tous deux les meilleurs intendans d'armées, & les meilleurs munitionnaires ; tous deux se jouant

du détail ; tous deux adorés de leurs généraux, &, depuis qu'ils le furent, auſſi adorés des officiers généraux & particuliers, & des troupes ſans abandonner la diſcipline; tous deux arrivés par le ſervice continuel d'été & d'hiver; tous deux avec la même ſorte d'ambition : Harcourt par ſes ambaſſades, & madame de Maintenon en croupe; Tallart porté par le maréchal de Villeroy, & à la fin par les Soubiſes. C'étoit un homme de taille médiocre, avec des yeux un peu jaloux, pleins de feu & d'eſprit, mais qui ne voyoient goutte; maigre, have, qui repréſentoit l'ambition, l'avarice & l'envie; beaucoup d'eſprit & de grâces dans l'eſprit; mais ſans ceſſe battu du diable par ſon ambition, ſes vues, ſes menées & ſes détours, &, qui ne penſoit & ne reſpiroit autre choſe; un homme enfin en la compagnie duquel tout le monde ſe plaiſoit, & à qui perſonne ne ſe fioit.

HARCOURT.

C'étoit un beau & vaſte génie d'homme, un eſprit charmant ; mais une ambition ſans bornes, une avarice ſordide, & quand il pouvoit prendre le montant, une hauteur, un mépris des autres, une domination inſup-

portable, tous les dehors de la vertu, tous les langages; mais au dedans rien ne lui coûtoit pour arriver à ses fins, toutefois plus honnêtement corrompu qu'Huxelles, & même que Tallart & Tessé. Le plus adroit de tous les hommes, en ménagemens & en souterrains, & à se concilier l'estime & les vœux publics sous une écorce d'indifférence, de simplicité, d'amour de sa compagne & des soins domestiques, & de faire peu ou point de cas de tout le reste. Il étoit assez supérieur à lui-même, pour sentir ce qui lui manquoit du côté de la guerre, quoiqu'il en eût des parties; mais, pour les grandes, il n'y atteignit pas. Aucun seigneur n'eut le monde & la cour aussi généralement pour lui; aucun n'étoit plus tourné à y faire le premier personnage, peu ou point de plus capable pour le soutenir. Avec cela beaucoup de hauteur & d'avarice, qu'il avoit même portée au point d'avoir avancé son dîner à onze heures du matin, pour en mieux bannir la compagnie. Il mêloit avec grâce un air de guerre à un air de cour, d'une façon tout à fait noble & naturelle. Il étoit gros, point grand, & d'une laideur particulière & qui surprenoit; mais avec des yeux si vifs & un regard si perçant, si haut, & pourtant doux,

& toute une physionomie qui pétilloit de tant d'esprit & de grâces, qu'à peine le trouvoit-on laid. Il s'étoit démis une hanche d'une chute qu'il fit du rempart de Luxembourg en bas, où il commandoit alors, qui ne fut jamais bien remise, & qui le fit demeurer fort boiteux & fort vilainement, parce que c'étoit en arrière. Naturellement gai & aimant à s'amuser. Il prenoit autant de tabac que le maréchal d'Huxelles, mais non pas aussi salement que lui, dont l'habit & la cravate en étoient toujours couverts. Harcourt s'aperçut de la répugnance que le Roi avoit pour cette poudre; il la quitta tout à coup. On attribua à cela les apoplexies qu'il eut dans la suite, & qui lui causèrent une fin terrible.



Prise DE *BRISSAC* (1), *par M. le Duc de Bourgogne.*

MONSIEUR le Duc de Bourgogne, après plusieurs camps, avoit passé le Rhin. Le ma-

(1) Brissac capitula après treize jours de tranchée ouverte. L'Empereur fut si mécontent de la défense que le gouverneur comte d'Arco avoit faite dans cette importante place, qu'il ordonna de le mettre au Conseil de Guerre. D'Arco fut condamné, au mois de Février de

réchal de Vauban, parti en cadence, le joignit peu après; &, le quinze août, Brissac fut investi. Marchin (1) avoit paru le matin du même jour devant Fribourg. Le gouverneur se comptant investi, brûla ses faubourgs; & celui de Brissac lui envoya quatre cents hommes de sa garnison, & soixante canonniers. Tous deux en furent les dupes, & Brissac se trouva investi le soir. Il tint jusqu'au six Septembre. La garnison, composée de trois mille cinq cents hommes, sortit avec tous les honneurs de la guerre, & fut conduite à Rhinfeltz. La défense fut médiocre.

M. le duc de Bourgogne s'acquit beaucoup d'honneur par son application, son assiduité aux travaux, avec une valeur simple & naturelle, qui n'affecte rien, & qui va par-tout

---

l'année suivante, à avoir la tête tranchée, pour avoir trop précipitamment abandonné les dehors & les contrescarpes, sans même souffrir aucun assaut : ce qui fut exécuté en rase campagne, hors de Brégentz, sur le bord du Lac. Le comte de Marsigli, qui avoit le commandement sous lui, fut dégradé des armes, son épée cassée par la main du bourreau, pour avoir consenti à la Capitulation, qu'il devoit absolument empêcher, *dit la Sentence*, ayant mérité, suivant la rigueur des lois militaires, de perdre aussi la tête. Il fut banni, avec quelques autres Officiers, des terres de l'Empire; devant néanmoins tenir prison jusqu'à ce qu'ils eussent payé les frais de justice, & prêté serment de ne jamais porter les armes contre l'Empereur.

(1) Ou plutôt Marsin, ainsi que tous les auteurs le nomment.

où il convient, fans s'apercevoir du danger. La libéralité, le foin des bleffés, l'affabilité lui acquirent les cœurs de toute l'armée. Il la quitta à regret, fur les ordres réitérés du Roi, pour retourner à la cour, où il arriva le vingt-deux Septembre, à Fontainebleau.

PUYSÉGUR en Efpagne avec BARWICK. Beau caractère de PUYSÉGUR.

LA guerre devenant très-prochaine en Efpagne, le Roi réfolut d'y envoyer un corps d'armée, & choifit le duc de Barwick pour le commander, & Puyfégur pour fervir fous lui d'une façon principale, & y être le directeur unique de l'infanterie, de la cavalerie & des dragons.

C'étoit un fimple gentilhomme du Soiffonnois, mais de très-bonne & ancienne maifon, du père (1) duquel il y a d'excel-

(1) Jacques de Chaftenet, feigneur de Puyfégur, colonel du régiment de Piémont, & lieutenant-général des armées fous les règnes de Louis XIII & Louis XIV, nous a laiffé de très-bons Mémoires fur la Guerre. On a remarqué qu'il s'étoit trouvé à plus de cent vingt fièges, où le canon avoit tiré, à plus de trente combats ou batailles, ren-

lens Mémoires imprimés. Celui-ci s'étoit poussé dans le régiment du Roi, jusqu'à en devenir lieutenant-colonel. Le Roi, qui distinguoit extrêmement ce régiment, avoit connu par là Puységur. Il avoit été l'ami de M. de Luxembourg, & l'instrument de tout ce qu'il avoit fait de beau dans ses dernières campagnes en Flandre, où il étoit maréchal-des-logis de l'armée, & dont il étoit le chef & le maître pour tous les détails de marches, de campemens, de fourrages, de vivres, & très-ordinairement de plans. M. de Luxembourg se reposoit de tout sur lui, avec une confiance entière, à laquelle Puységur répondit toujours avec une capacité supérieure, une activité & une vigilance surprenantes, & une simplicité & une modestie qui ne se démentirent jamais dans aucun temps de sa vie, ni dans aucun emploi. Elle ne l'empêcha pourtant point, par aucune considération que ce pût être, de dire la vérité tout haut. Il sut très-bien résister au maréchal de Villeroy, & à M.

contres, & qu'il avoit passé par tous les grades militaires, sans avoir jamais été malade, ni avoir reçu aucune blessure, Puységur, dans quarante ans de service, ne fit pas sa fortune; il avoit toujours été plus attaché au Roi qu'à ses Ministres. M. de Puységur, dont il est question dans cet article, fut nommé maréchal de France en 1734, & chevalier des ordres en 1739. Il est mort en 1743, âgé de quatre-vingt-neuf ans.

de Vendôme, malgré leur faveur, & leur faire voir qu'il avoit raison. A la fin il est devenu maréchal de France avec l'applaudissement général, malgré le ministre qui le fit, & qui, après une longue résistance, n'osa se commettre au cri public, & au déshonneur qu'il auroit fait au bâton, s'il ne le lui avoit pas donné. Il le fit chevalier de l'ordre avec la même répugnance & les mêmes délais. A la valeur, aux talens & à l'application dans toutes les parties militaires, Puységur joignit toujours une grande netteté des mains, une grande équité à rendre justice par ses témoignages, un cœur & un esprit citoyens, qui le conduisirent toujours uniquement & très-souvent au mépris & au danger de sa fortune, avec une fermeté dans les occasions qui la demandèrent souvent, qui ne foiblit jamais, & qui jamais aussi ne le fit sortir de sa place.

Vingt bataillons, sept régimens de cavalerie & deux de dragons, marchèrent en même temps en Espagne, où plusieurs officiers-généraux eurent ordre de se rendre.

Villadarias, commandant en Andalousie, inquiétoit en même temps très-fort les Portugais dans les Algarves, où il étoit entré avec six mille hommes, avant qu'il fût encore arrivé rien en Portugal de ce que ses nouveaux alliés lui avoient promis.

Première Bataille d'HOCHSTET, gagnée sur les Impériaux.

On venoit de recevoir la nouvelle de la déclaration de l'Archiduc, comme Roi d'Espagne, faite par l'Empereur, qui ne fit pas plus de mystère de l'envoyer incessamment attaquer l'Espagne par le Portugal.

En ce même temps, le vingt-huit Septembre, on reçut une autre nouvelle par un courrier d'Usson, d'une bataille gagnée près d'Hochstet (1), sur les Impériaux, commandés

(1) Le maréchal de Villars étoit plus fait pour servir l'Etat en ne suivant que son génie, que pour agir de concert avec nos Princes. Il mena, ou plutôt il entraîna l'Electeur de *Bavière* au delà du Danube; &, quand le fleuve fut passé, l'Electeur se repentit, voyant que le moindre échec laisseroit ses Etats à la merci de l'Empereur. Le comte de Styrum, à la tête d'un corps d'environ vingt mille hommes, alloit se joindre à la grande armée du Prince de Bade, auprès de Donawert. „ Il faut les prévenir, dit le maréchal au Prince; il faut tomber sur Styrum, „ & marcher tout à l'heure „. L'Electeur temporisoit; il répondoit qu'il en devoit conférer avec ses généraux & ses ministres. „ C'est moi qui suis votre ministre & votre général, lui repliquoit Villars: vous faut-il d'autre conseil „ que moi, quand il s'agit d'une bataille? „ Le Prince, occupé du danger de ses Etats, reculoit encore, il se fâchoit contre le général. „ Eh bien, lui dit Villars, si „ votre altesse Electorale ne veut pas saisir l'occasion avec „ ses Bavarois, je vais combattre avec les François „, & aussi-tôt il donne ordre pour l'attaque. Le Prince indigné, &

mandés par le comte de Styrum, qui avoit ſoixante-quatre eſcadrons, & quatorze mille hommes d'infanterie. D'Uſſon commandoit un corps ſéparé de vingt-huit eſcadrons & de ſeize bataillons, dans des retranchemens. Il eut ordre d'en ſortir, le dix-neuf au ſoir, pour être en état d'attaquer le vingt au matin, les Impériaux par un côté, tandis que l'Électeur de Bavière devoit les attaquer par un autre. Ce Prince devoit avertir de ſon arrivée par trois coups de canon, & d'Uſſon lui répondre de même; mais ce dernier arrivé trop tôt, joint par Cheyladet, avec quelques troupes, fut aperçu des Impériaux, qui, le croyant ſeul, vinrent ſur lui, & pouſsèrent la brigade de Vivant jusque dans le village d'Hochſtet. Perry la ſoutint avec la brigade de Bourbonnois, & ils s'y défendirent avec grande valeur.

Cependant d'Uſſon, qui avoit vu les ennemis couler vers les retranchemens, s'y porta

---

& ne voyant dans ce François qu'un téméraire, fut obligé de combattre malgré lui; c'étoit dans les plaines d'Hochſtet, auprès de Donawert. Après la première décharge on vit encore un effet de ce que peut la fortune dans les combats. L'armée ennemie & la Françoiſe, ſaiſies d'une terreur panique, prirent la fuite toutes les deux en même temps, & le maréchal de Villars ſe vit preſque ſeul, quelques minutes, ſur le champ de bataille; il rallia ſes troupes, les remena au combat, & gagna la victoire. On tua trois mille Impériaux, on en prit quatre mille: ils perdirent leurs canons & leurs bagages.

Eſſais ſur l'Hiſtoire générale. VOLTAIRE.

assez à temps, pour les obliger à se retirer, & entendant en même temps redoubler très-considérablement le feu du côté d'Hochstet, il se douta que c'étoient l'Électeur & le maréchal de Villars qui arrivoient, & y porta diligemment sa division. Il ne se trompoit pas. Il joignit la tête de leurs troupes, qui avec ce renfort, défirent les ennemis, qui se retirèrent fort précipitamment. L'Électeur les poursuivit deux lieues durant, & son infanterie, qui pénétra dans un bois où ils s'étoient jetés sur le chemin de Nordlingue, en fit un grand carnage. Quatre mille des leurs demeurèrent sur la place; on leur en prit autant, beaucoup d'étendarts, de drapeaux & de timbales, trente-trois pièces de canons, leurs bateaux & leurs pontons, & tous leurs équipages. Cette victoire complette ne nous coûta guère que mille hommes.



Progrès des Mécontens de Hongrie. Mesures des Alliés pour la défense de l'Allemagne. Mouvemens dans nos Armées. Leurs fautes.

LA grande alliance, craignant avec raison pour l'Empereur, portoit toutes ses forces

à sa défense. Les Mécontens, devenus maîtres d'Agria & de toute l'île de Schutt une seconde fois, depuis qu'ils l'avoient abandonnée, n'avoient pu en être chassés. Le comte Forgatz, à la tête de trente mille hommes, entrés en Moravie, y avoit défait quatre mille Danois & six mille hommes des pays Héréditaires, leur avoit tué deux mille soldats, pris toute leur artillerie & leur bagage, & acculé le général Reitzhan, danois, qui les commandoit, dans un château.

Le même Forgatz défit ensuite le général Heister, avec tout ce qu'il y avoit pu rassembler de troupes pour s'opposer à eux, & couvrir Vienne, où la consternation & la frayeur furent extrêmes. Que n'avoit-on point à espérer dans une conjoncture si singulièrement heureuse, pour peu que les armées des maréchaux de Marchin & de Tallart, jointes à celles de l'Électeur de Bavière, eussent eu le moindre des succès que promettoient tant de forces unies au cœur de l'Allemagne, avec l'armée du maréchal de Villeroy en croupe. On va voir ce que peuvent la conduite & la fortune, ou pour mieux dire, la providence, qui se joue de l'orgueil & de la prudence des hommes, & qui dans un instant relève & atterre les plus grands Rois.

Tallart arriva à Ulm le vingt-huit Juillet (1704), & y séjourna deux jours, pour laisser reposer son armée; la mena, le deux Août, sous Ausbourg, & joignit, le quatre, l'Électeur & le maréchal de Marchin. Dès lors l'Électeur étoit poussé par la Blainville, à qui les mains démangeoient, d'autant plus, qu'avec les grandes parties de guerre qu'il avoit fait voir durant celle-ci, & la considération singulière qu'il s'étoit acquise, il n'espéroit rien moins que le bâton, d'une action heureuse, porté d'ailleurs par son ancienneté de lieutenant-général, par la faveur de sa famille. Légal, qu'une *jolie* action venoit de faire lieutenant-général, & qui revenoit de la cour, où l'Électeur l'avoit envoyé, comme un homme de confiance, secondoit Blainville auprès de lui en audacieux, qui espère tout, & ne regarde point d'où il est parti; & l'Électeur, plein de valeur, & à la tête de trois armées complettes & florissantes, pétilloit luimême d'ardeur de s'en servir, & de se rendre maître de l'Allemagne par le gain d'une bataille, qui auroit mis l'Empereur à sa merci, entre des Mécontens victorieux déjà, & les armées de l'Électeur triomphant.

Ces idées si flatteuses le perdirent; il ne discerna pas l'incertitude du succès d'avec la

ſureté qu'il y avoit à ne rien entreprendre. Il vivoit dans l'abondance & dans une abondance durable au milieu des pays gras & neufs dont il étoit le maître, & qu'il avoit ſur ſes derrières & à l'un de ſes côtés. Ce qui ſe trouvoit vis à vis de lui étoit ruiné par les armées ennemies : le nombre de leurs troupes, leurs marches circulaires & croiſées, leurs ſéjours, avoient tout détruit. Leurs derrières ne l'étoient pas moins. Il y avoit peu de diſtance au delà juſqu'aux ravages qu'avoient faits les mécontens. En un mot ces pays épuiſés ne pouvoient fournir huit jours de ſubſiſtance à ce grand nombre de troupes des alliés; &, ſans rien faire que les obſerver, il falloit que, faute de ſubſiſtances, ils lui abandonnaſſent la partie, & ſe retiraſſent aſſez loin pour chercher à vivre; alors l'Électeur trouvoit tout ouvert devant lui. N'avoir pas pris ce parti, fut la première faute, & la faute radicale.

Marchin ne ſongeoit, depuis qu'il étoit en Bavière, qu'à ſe rendre agréable à l'Électeur, & Tallart, gâté par ſa victoire de Spire, & cherchant auſſi à plaire en courtiſan, ne mit aucun obſtacle à l'empreſſement de l'Électeur de donner une bataille. Il ne fut donc plus queſtion que de ce but, qui étoit d'autant plus facile à atteindre, qu'une

bataille paroiſſoit tout le déſir & toute la reſſource des alliés, dans la poſition où ils ſe trouvoient.

Le Prince Louis de Baden aſſiégeoit Ingolſtadt, & ne le pouvoit prendre, ſi la faim ne chaſſoit le duc de Marlborough, qui commandoit l'armée oppoſée à l'Électeur.

Le Prince Eugène amuſoit Villeroy, deſtiné à la garde des montagnes. Ce général croyoit avoir tout fait, que d'avoir établi la communication entre l'Électeur & lui, par de gros poſtes, ſemés entr'eux deux. Il en avoit ſur le haut des montagnes, qui voyoient à revers le camp du Prince Eugène. Le maréchal le comptoit uniquement occupé à garder ſes retranchemens de Bihel, & à l'empêcher de les attaquer. Il fut averti que ce Prince avoit un autre deſſein. Il n'en voulut rien croire. Le Prince Eugène informé, de moment en moment, des mouvemens de l'Électeur, & qui n'étoit dans ſes retranchemens, que pour occuper le maréchal de Villeroy, & l'empêcher d'aller groſſir les trois armées, ſe meſura aſſez juſte pour l'amuſer juſqu'au bout, & partir préciſément pour aller joindre Marlborough, de manière qu'il y arriva ſurement à temps, mais ſans donner au maréchal celui d'en profiter, ni ſur ſon ar-

rière-garde, ni par de nombreux détachemens pour fortifier l'Électeur. C'est ce qu'il exécuta avec une capacité qui dépassoit de loin celle du maréchal de Villeroy, qui n'y sut pas remédier, après ne l'avoir pas voulu prévoir, & qui, après quelques mouvemens, demeura avec toute son armée dans ces gorges.

Cependant l'Électeur marchoit aux ennemis avec une merveilleuse confiance. Il arriva, le matin du douze Août, dans la plaine d'Hochstet, lieu de bon augure, par la bataille qui y avoit été gagnée. L'ordre de celle de l'Électeur fut singulier. On ne mêla point les armées. Celle de l'Électeur occupa le centre, commandé par d'Arco; Tallart, avec la sienne, formoit l'aile droite; & Marchin, avec la sienne, l'aile gauche, sans aucun intervalle plus grand qu'entre le centre & les ailes d'une même armée. L'Électeur commandoit le tout; mais Tallart présidoit; &, comme il ne voyoit pas à dix pas de lui, il tomba dans de grandes fautes, qui ne trouvèrent pas, comme à Spire, qui les réparât sur le champ.

Peu d'heures après l'arrivée de l'Électeur dans la plaine d'Hochstet, il eut des nouvelles que les ennemis venoient au devant

de lui, c'eſt-à-dire Marlborough, & le Prince Eugène qui avoit joint ſon armée avec la ſienne dans la marche de la veille. Rien ne fut meſuré plus juſte. Il avoit laiſſé dix-ſept bataillons & quelque cavalerie au comte de Naſſau-Weilbourg, dans les retranchemens de Bihel, pour continuer d'y amuſer le maréchal de Villeroy tant qu'il le pourroit, & ſe retirer, dès que le maréchal, déſabuſé, tourneroit ſur lui. Le Prince Louis de Baden étoit demeuré à ſon ſiége d'Ingolſtadt. Nos généraux eurent toute la journée pour choiſir leur champ de bataille, & pour faire toutes leurs diſpoſitions. Il étoit difficile de réuſſir plus mal à l'un & à l'autre. Un ruiſſeau aſſez bon & point marécageux couloit parallèlement au front de nos armées; une fontaine formoit une large & longue fondrière, qui ſéparoit preſque les deux lignes du maréchal de Tallart; ſituation étrange quand on eſt maître de choiſir ſon Terrain dans une vaſte plaine, & qui devint auſſi très-funeſte. Tout à fait à ſa droite, mais moins avancé qu'elle, étoit le gros village de Pleintheim, dans lequel, par un aveuglement ſans exemple, il mit vingt-ſix bataillons de ſon armée, avec Clairembault, lieutenant-général, & Blanſac, maréchal-de-camp, ſoutenus de

cinq régimens de dragons dans les haies du même village, & d'une brigade de cavalerie derrière. C'étoit donc une armée entière pour garder ce village, & appuyer sa droite, & se dégarnir d'autant.

La première bataille d'Hochstet, gagnée dans ce même terrain, étoit un plan bon à suivre, & une leçon présente, dont beaucoup d'officiers-généraux, qui se trouvoient là, avoient été témoins. Il paroît qu'on n'y songea pas. Entre deux partis à prendre, ou de border le ruisseau parallèle au front des armées, pour en disputer le passage aux ennemis, & celui de les attaquer dans le désordre de leur passage, tous deux bons, & le dernier meilleur, on en prit un troisième; ce fut de leur abandonner un grand espace entre nos troupes & le ruisseau, & de le leur laisser passer à leur aise, pour les culbuter après dedans, dit-on. Avec de telles dispositions, il n'étoit pas possible de douter que nos chefs fussent frappés d'aveuglement. Le Danube couloit assez près de Pleintheim, qui eût été un appui de la droite, en s'en approchant, meilleur que ce village, & qui n'avoit pas besoin d'être gardé.

Fatale Journée de PLEINTHEIM *ou d'*HOCHSTET. *Défaite du Maréchal de Tallart, fait prisonnier avec une partie de l'Armée.*

IL y a peu d'exemple dans l'histoire moderne d'une pareille défaite. Le champ de bataille, le canon, le bagage, sont ordinairement les seuls fruits que le vainqueur tire d'une bataille gagnée. La victoire est complette quand il y ajoute la conquête d'une ou deux villes. Ici cette défaite des François & des Bavarois fut suivie de la perte d'un grand nombre de bonnes places, & de plus de quarante lieues de pays.

Les ennemis arrivèrent le treize Août, se portèrent d'abord sur le ruisseau, & y parurent presque avec le jour. Leur surprise dut être grande, d'en *aviser* nos armées si loin, qui se rangeoient en bataille. Ils profitèrent de l'étendue du terrain qu'on leur laissoit, passèrent le ruisseau presque partout, se formèrent sur plusieurs lignes au deçà, puis s'étendirent à leur aise, sans recevoir la plus légère opposition.

Voilà de ces vérités exactes, mais sans aucune vraisemblance, que la postérité ne croira pas. Il étoit près de huit heures du matin, quand toutes leurs dispositions furent faites, & que nos armées les leur virent faire sans s'émouvoir. Le Prince Eugène, avec son armée, avoit la droite, & le duc de Marlborough la gauche, avec la sienne, qui fut ainsi opposée à celle du maréchal de Tallart.

Enfin elles s'ébranlèrent l'une contre l'autre, sans que le prince Eugène pût obtenir le moindre avantage sur Marchin, qui, au contraire, en eut sur lui, & qui étoit en état d'en profiter, sans le malheur de notre droite. Sa première charge ne fut pas heureuse. La gendarmerie ploya, & porta un grand désordre dans la cavalerie qui la joignoit, dont plusieurs régimens firent merveilles. Mais deux inconvéniens perdirent cette malheureuse armée.

La seconde ligne, séparée de la première par la fondrière de cette fontaine, ne la put soutenir à propos, par le long espace qu'il falloit traverser pour gagner la tête de cette fondrière, & en faire le tour; le ralliement ne se put faire, parce que les escadrons des deux lignes ne purent passer dans les intervalles les uns des autres; ceux de la seconde,

pour aller ou pour soutenir la charge; ceux de la première, pour se rallier derrière la seconde.

Quant à l'infanterie, vingt-six bataillons dans Pleintheim, y laissèrent un grand vide, non en espace (car on avoit rapproché les bataillons restés en ligne) mais restés en front & en force. Les Anglois, qui s'aperçurent bientôt de l'avantage que leur procuroit ce manque d'infanterie, & du désordre extrême du ralliement de la cavalerie de notre droite, en surent profiter sur le champ, avec la facilité des gens qui se manioient aisément dans la vaste étendue d'un bas terrain. Ils redoublèrent les charges, &, pour le dire en un mot, ils défirent toute cette armée dès cette première charge si mal soutenue par les nôtres, que ni la fermeté de plusieurs régimens çà & là, ni la valeur & le dépit des officiers généraux & particuliers, ne purent jamais la rétablir.

L'armée de l'Électeur entièrement découverte & prise en flanc par les mêmes Anglois, s'ébranla à son tour. Quelque valeur que témoignassent les Bavarois, quelques prodiges que fit l'Electeur, rien ne put remédier à cet ébranlement, mais la résistance, au moins, y fut grande.

Ainſi l'armée de Tallart battue & enfoncée dans le plus grand déſordre du monde, celle de l'Électeur ſoutenant avec vigueur, mais ne pouvant réſiſter par le devant & par le flanc tout à la fois, l'une en fuite, l'autre en retraite; celle de Marchin chargeant & gagnant ſur le Prince Eugène, qui crut plus d'une fois la bataille fort haſardée pour eux.

En même temps ceux de Pleintheim vigoureuſement attaqués, non ſeulement ſurent ſe défendre, mais pourſuivre par deux fois les ennemis fort loin dans la plaine, après les avoir repouſſés.

Tallart voyant ſon armée défaite, en fuite, pouſſa à Pleintheim pour en tirer les troupes avec le plus d'ordre qu'il pourroit, & tâcher d'en faire quelque uſage. Il en étoit d'autant plus en peine, qu'il leur avoit défendu très-expreſſément de quitter ce village, & d'en laiſſer ſortir un ſeul homme, quoi qu'il pût arriver. Comme il y pouſſoit à toute bride avec Silly & un gentilhomme à lui, tous trois ſeuls, il fut reconnu, environné, & tous trois pris.

Pendant tous ces déſordres, Blanſac étoit dans Pleintheim, qui ne ſavoit ce qu'étoit devenu Clairembault, diſparu depuis plus de deux heures; c'eſt que, de peur d'être tué, il

étoit allé se noyer dans le Danube ; il espéroit le passer à la nage sur son cheval, avec son valet sur un autre, apparemment pour se faire hermite après. Le valet passa, & lui y demeura. Blansac, sur qui le commandement rouloit en l'absence de Clairembault, se trouva fort en peine de l'extrême désordre qu'il voyoit & entendoit, & de ne recevoir aucun ordre du maréchal de Tallart.

L'éparpillement que cause une confusion générale, fit que Valsemé, maréchal-de-camp & dans la gendarmerie, passa tout près dans un lieu où Blansac étoit. Il le reconnut, & le pria de vouloir bien aller chercher Tallart, & lui demander ce qu'il lui ordonnoit de faire & *de devenir*. Valsemé y fut très-franchement ; mais il fut pris en chemin, & Blansac demeura ainsi sans ouïr parler d'aucun ordre, ni d'aucun supérieur. Je ne dirai ici que ce que Blansac allégua pour une justification qui fut également mal reçue du Roi & du public, mais qui n'eut point de contradicteur, parce que personne ne fut témoin de ce qui se passa à Pleintheim, que ceux qui y avoient été mis ; que les principaux s'accordèrent à un même plaidoyer, & que la voix de ces vieux *piliers* de bataillons, qui perça, ne fit pourtant pas une relation suivie sur laquelle on pût entièrement

compter, mais qui fut aſſez forte pour accabler à la cour & dans le public, les officiers principaux à qui ils furent obligés d'obéir. Ceux-là donc au milieu de ces peines, & livrés à eux-mêmes, s'aperçurent que la poudre commençoit à manquer, que leurs chariots de munitions s'en étoient allés doucement, ſans demander congé à perſonne; que quelques ſoldats en avoient pris l'alarme, & commençoient à la communiquer à d'autres, lorſqu'ils virent revenir Denouville, qui avoit été pris à cette grande attaque du village dont j'ai parlé, & qui étoit accompagné d'un officier qui, le mouchoir en l'air, demandoit à parler ſur parole. Denouville étoit alors un jeune-homme fort beau, bien fait, fils aîné du ſous-gouverneur de M. le duc de Bourgogne, & colonel du régiment Royal, infanterie, que la faveur de ce Prince, un peu trop déclarée, avoit rendu préſomptueux & quelquefois audacieux. Au lieu de parler au moins en particulier à Blanſac & aux autres officiers principaux, puiſqu'il avoit fait la folie de ſe charger d'une commiſſion auſſi étrange, Denouville, dis-je, qui avoit de l'eſprit, du jargon, & encore plus grande opinion de ſoi-même, ſe mit à haranguer les ſoldats qui bordoient le village, pour leur perſuader de ſe rendre pri-

fonniers de guerre, afin de fe conferver pour le fervice du Roi. Blanfac, qui vit l'ébranlement que ce difcours caufoit dans les troupes, le fit taire, avec la dureté que fa harangue méritoit, le fit retirer, & fe mit à haranguer le contraire; mais l'impreffion étoit faite. Il ne tira d'acclamation que du feul régiment de Navarre: tout le refte demeura dans un morne filence. J'avertis toujours que c'eft d'après Blanfac que je parle.

Quelque temps après que Denouville & fon adjoint furent retournés aux ennemis, il revint de leur part un mylord, qui demanda à parler au Commandant, fur parole. Il fut conduit à Blanfac, auquel il dit que le duc de Marlborough lui mandoit qu'il étoit là avec quarante bataillons & foixante pièces de canon, maître d'y faire venir de plus tout ce qu'il voudroit de troupes; qu'il commençoit à l'environner de toutes parts; que le village n'avoit plus rien derrière foi pour fe foutenir; que l'armée de Tallart étoit en fuite, & ce qui reftoit enfemble de celle de l'Electeur étoit en marche pour fe retirer; qu'il n'avoit aucun fecours à efpérer; qu'il feroit donc mieux d'accepter une capitulation, en fe rendant tous prifonniers de guerre, que de faire périr tant de braves gens, & de fi

bonnes troupes de part & d'autre, puisqu'à la fin il faudroit bien que le plus petit nombre fût accablé par le plus grand. Blanfac voulut le renvoyer tout court ; mais, fur ce que l'Anglois le preffa de s'avancer avec lui, fur parole, jufqu'à deux cents pas de fon village, pour voir la vérité de ce qu'il venoit de lui dire, Blanfac y confentit. Il prit avec lui Hautefeuille, meftre-de-camp-général des Dragons, & tôt après ils ne parurent plus douter de ce que l'Anglois leur avoit avancé.

Blanfac de retour affembla les principaux officiers, auxquels il rendit compte des propofitions qui leur étoient faites, & de ce qu'il venoit de voir. Tous comprirent combien feroit affreufe pour eux la première infpection de leur reddition de prifonniers de guerre ; mais, tout bien confidéré, celle de leur fituation les frappa davantage, & ils conclurent tous à accepter la propofition qui leur étoit faite, en prenant les précautions qu'ils purent pour conferver au Roi ces vingt-fix bataillons & les douze efcadrons, par échange ou par rançon, pour leur traitement & leurs retraites. Cette horrible capitulation fut donc tout auffi-tôt jetée fur le papier, & fignée de Blanfac, des officiers-généraux, & de tous les chefs de corps ; hors de celui, je crois, de

Navarre, qui fut le ſeul qui refuſa, & tout auſſi-tôt elle fut exécutée.

Cependant Marchin, qui avoit toujours non ſeulement ſoutenu, mais repouſſé le Prince Eugène avec avantage, averti de la déroute de l'armée de Tallart, & d'une grande partie de celle de l'Électeur, découverte & entraînée par l'autre, ne ſongea plus qu'à profiter de l'intégrité de la ſienne, pour faire une retraite, & recueillir tout ce qu'il pourroit de ces débris, & il l'exécuta ſans être pourſuivi.

L'Électeur fut preſque le ſeul à qui la tête ne tourna point, & qui propoſa peut-être le ſeul bon parti à prendre, celui de ſe maintenir dans ſon pays, à la faveur des poſtes & des ſubſiſtances commodes & abondantes.

On ſentit trop tard la faute de ne l'avoir point cru. Son pays, livré à ſoi-même, & défendu par peu de ſes troupes, ſe ſoutint tout l'hiver contre toutes les forces impériales. Mais notre ſort n'étoit pas de faire des pertes à demi. L'Électeur ne put être écouté. On ne ſongea qu'à ſe retirer ſur l'armée du maréchal de Villeroy, & à la joindre. Les ennemis n'y apportèrent pas le moindre obſtacle, ravis de voir prendre à nos trou-

pes un parti d'abandon, auquel, après leur victoire, ils auroient eu peine à les forcer. Cette jonction se fit le vingt-cinq Août, à Doneschind, où l'armée du maréchal s'étoit avancée. Chamarande y conduisit tout ce qu'il avoit ramassé à Ausbourg, Ulm, &c., & Marchin ne ramena pas plus de deux mille cinq cents soldats, & autant de cavaliers, dont dix-huit cents démontés, de l'armée de Tallart, qui perdit trente-sept bataillons, savoir les vingt-six qui se rendirent prisonniers de guerre à Pleintheim, & onze tués & mis en pièces. La gendarmerie en particulier & en général, presque toute la cavalerie de Tallart furent accusées d'avoir très-mal fait. Ils tirèrent, au lieu de charger l'épée nue à la main, ce que fit la cavalerie ennemie, qui avoit auparavant coutume de tirer. Ainsi l'une & l'autre changèrent leur usage, & prirent celui de son ennemi, qui fut une chose très-fatale. Enfin nos armées arrivèrent, le dernier Août, sur le Fort de Kell, au bout du pont de Strasbourg.

Silly arriva à l'Étang, le matin du vingt-neuf Août. Chamillart l'amena à Meudon, où le Roi étoit alors; il resta long-temps enfermé avec lui avant son dîner. Tallart,

avec lequel il avoit été pris, avoit obtenu de Marlborough la permiſſion de l'envoyer au Roi, lui rendre compte de ſon malheur, avec parole qu'il reviendroit après où il lui ordonneroit de ſe rendre. Il apprit au Roi ce qu'on vient de voir ici.

On n'étoit pas accoutumé aux malheurs. Celui-ci étoit très-raiſonnablement inattendu. Quatre armées au delà du Rhin, dont les trois dans le cœur de l'Allemagne, avec la diverſion des Mécontens, faiſoient tout attendre d'elles. Qu'on n'eût point combattu, on étoit maître de tout par la retraite forcée des ennemis, & imminente, & fort éloignée pour trouver de la ſubſiſtance; que le maréchal de Villeroy, qui n'avoit rien à faire que d'obſerver le Prince Eugène, le ſuivre, le barrer, ne s'en fût point laiſſé amuſer, puis moquer en s'échappant; jamais Marlborough, ſans ſa jonction, n'eût oſé prêter le collet à nos trois armées; qu'elles euſſent bordé le ruiſſeau de leur front, jamais ils ne ſe feroient commis à le paſſer devant elles, où ils auroient été rompus & défaits; qu'elles n'euſſent laiſſé que peu d'intervalle entr'elles & le ruiſſeau, pour les attaquer demi-paſſés, s'ils l'oſoient entreprendre; ils étoient ſurement battus & culbutés

dedans, qu'elles eussent au moins pris un terrain où le vaste laissoit le choix libre, qui ne mît pas une large & longue fondrière entre les deux lignes de Tallart, encore auroient-elles eu au moins partie égale; qu'on n'eût pas pris vingt-six bataillons & douze escadrons de dragons de cette armée, pour mettre dedans & autour d'un village, pour appuyer la droite, qu'on étoit maître de mettre, tout près de là, au Danube, on n'auroit pas affoibli cette armée, qui tenoit lieu d'aile droite, à être enfoncée, & le centre, qui étoit celle de l'Électeur, à être prise en flanc; qu'au moins une armée entière, établie dans ce village, eût eu le courage de s'y défendre, elle eût donné le temps à l'armée de Marchin, qui faisoit la gauche, qui avoit toujours battu, de profiter du temps & de l'occupation qu'auroit donnée ce village, de se rallier aux deux tiers de l'armée de l'Électeur, qui soutenoit encore, &, à la faveur d'une défense de vingt-six bons bataillons & de douze escadrons de dragons, disputer la bataille & tout l'effort des armes, qui peut-être eût été heureux; que ces prodiges d'erreurs, d'aveuglement, de ténèbres, entassés & enchaînés ensemble; si grossiers, si peu croyables, on en eût évité un seul, & tout chan-

geoit de face ; mais il étoit écrit que la honte, les fautes, le dommage feroient extrèmes du côté du Roi, & qu'on y mettroit le comble en abandonnant la Bavière, fi aifée à tenir avec fes places, fa volonté, fon abondance, par une armée entière, qui n'avoit rien fouffert, & par les débris des deux autres, en prenant des poftes avantageux. En vain l'Électeur ouvrit-il cet avis, la peur ne crut trouver de falut qu'à l'abri de l'armée du maréchal de Villeroy; &, quand la jonction fut faite, au lieu de profiter de ce que les paffages étoient encore libres, & de ramener cette armée toute fraîche avec eux en Bavière, où tous enfemble fe feroient trouvés auffi forts qu'avant la bataille, & plus frais que les ennemis, qui avoient combattu; (car il étoit refté peu de troupes avec le Prince Louis de Baden, devant Ingolftadt), on ne fongea qu'à hâter la fuite, à preffer l'abandon de tant de places, & de tant de vaftes & abondans pays, & on ne fe crut en fureté qu'au Rhin, & au bout du pont de Strasbourg.

On ne peut aifément fe figurer quelle dût être la confternation générale, l'embarras du miniftre de la guerre & des finances, d'avoir à réparer la perte d'une ar-

mée entière, défaite ou prisonnière, & de la douleur du Roi, qui tenoit le sort de l'Empereur entre ses mains. Les suites de cette ignominie ne marquèrent pas moins l'appesantissement de la main d'un Dieu. On perdit le jugement; on trembla au milieu de l'Alsace.

La cruelle méprise du maréchal de Villeroy fut noyée dans sa faveur. Tallart fut magnifiquement récompensé, à l'étonnement & au scandale de tout le monde, par le gouvernement de la Franche-Comté; ce qui fit dire plaisamment à M. le duc d'Orléans : » qu'il falloit bien donner quelque chose à » un homme qui avoit tout perdu ».

Marchin demeura dans l'indifférence ; on trouva qu'un homme qui n'avoit point failli ne méritoit aucune espèce de grâce, car le Roi ne le blâma point de ne s'être point roidi en Bavière.

Toute la colère du Roi tomba sur quelques régimens, qui furent cassés, sur des particuliers, dont tout le châtiment fut de n'être plus employés dans les armées, parmi lesquels quelques innocens furent mêlés avec les coupables. Denouville fut le seul puni, & pas un de ceux qui renièrent bravement leur armée; le seul qui refusa de signer une si

infame capitulation, n'en fut pas reconnu, ni distingué le moins du monde.

Au milieu de cette douleur publique, les réjouissances & les fêtes pour la naissance du duc de Bretagne ne furent pas interrompues, & ce contraste ne ralentit point le cri général sur notre perte.



Entreprise manquée sur Cadix. Prise de Gibraltar. Bataille navale gagnée par le Comte de Toulouse. Faute fatale.

LE Prince d'Armstadt, que nous avions vu figurer si grandement sous Charles II, s'étoit embarqué sur la flotte avec l'Archiduc, lorsque ce Prince passa en Portugal; &, avec une partie des vaisseaux, il projeta de surprendre Cadix, qu'il savoit fort dépourvue de toutes choses.

Un armateur françois, armé pour les îles de l'Amérique, moitié en guerre, moitié en marchandises, mais qui, pour son commerce, portoit sur deux gros bâtimens beaucoup de munitions de guerre, d'armes & assez d'argent, se trouva dans ces mers, & soupçonna, à

à la manœuvre de l'escadre, son dessein sur Cadix. Il força des voiles, y entra en présence de l'escadre, débarqua toute sa cargaison, & mit ainsi, en état de se défendre, cette place, qui, faute d'armes, de munitions & d'argent, auroit dû se soumettre. Cet armateur demeura dans Cadix. D'Armstadt, n'ayant donc pu réussir dans ce dessein, après l'avoir inutilement tenté, mit pied à terre, & pilla les environs. Les Communes s'assemblèrent sous le capitaine-général du pays, les Évêques voisins se surpassèrent, par le prompt secours de monde & d'argent; en un mot, après un mois de course, où les Anglois perdirent bien du monde, il fallut se rembarquer, & encore à grande peine, & faire voile vers le Portugal.

Gibraltar (1), cette fameuse place qui commande à l'important détroit de ce nom,

(1) En 1704, un des premiers exploits des troupes Angloises en Espagne, fut de prendre Gibraltar, qui passoit, avec raison, pour imprenable. Une longue chaîne de rochers escarpés en défendent toute approche du côté de terre. Il n'y avoit point de port. Une baie longue, mal sûre & orageuse y laisse les vaisseaux exposés aux tempêtes & à l'artillerie de la Forteresse & du Mole. Les bourgeois seuls de cette ville la défendroient contre mille vaisseaux & cent mille hommes; mais cette force même fut la cause de sa prise. Il n'y avoit que cent hommes de garnison; mais ils négligeoient un service qu'ils croyoient inutile. Le Prince de Hesse avoit débarqué dix-huit-cents soldats dans l'isthme, qui est derrière la ville; mais, de ce côté-là, un rocher escarpé rend la ville inattaquable.

avoit été pourvue comme les autres; c'est-à-dire qu'il n'y avoit qui que ce soit pour la défendre, & pour toute garnison, une quarantaine de gueux. Le Prince d'Armstadt bien averti, profita d'une faute si capitale. Y aller & s'en emparer ne fut que la même chose, & la grandeur de cette perte ne fut sentie qu'après qu'elle fut faite. Ce Prince qui, d'un autre côté, avoit conservé beaucoup d'intelligence en Catalogne, lorsqu'il en étoit Vice-roi, avoit aussi beaucoup de créatures dans Barcelone. On y méditoit une révolte; on la soupçonna; notre flotte y mouilla; le comte de Toulouse mit pied à terre, y resta quelque temps, & déconcerta entièrement le projet, par les bonnes mesures qui furent prises. Mais il vouloit rencontrer la flotte, & la combattre. Il en avoit la permission; il se rembarqua, & alla la chercher. Il la joignit auprès de Malaga (1), &, le vingt-quatre

---

La flotte tira en vain quinze mille coups de canon. Enfin des matelots, dans une de leurs réjouissances, s'approchèrent, dans des barques, sous le mole, dont l'artillerie devoit les foudroyer; elle ne joua pas. Ils montent sur le mole, ils s'en rendent maîtres; les troupes y accourent; il fallut que cette ville imprenable se rendît.

Siècle de Louis XIV. VOLTAIRE.

(1) Immédiatement après la prise de Gibraltar, la flotte Angloise, maîtresse de la mer, attaqua, à la vue de Malaga, le comte de Toulouse, amiral de France : bataille

Septembre, il la combattit, depuis dix heures du matin, jufqu'à huit heures du foir. Les flottes, pour le nombre des vaiffeaux, étoient à peu près égales. On n'avoit vu de long-temps, à la mer, de combat plus furieux, ni plus opiniâtre. Les ennemis eurent toujours le vent fur notre flotte. La nuit favorifa leur retraite. Villette, lieutenant-général, qui avoit l'avant-garde, défit celle des ennemis. Tout l'avantage fut du côté du comte de Touloufe, dont le vaiffeau fe battit long-temps contre celui de Roock, & le démâta. Il put fe flatter d'avoir remporté la victoire, & profita du changement de vent pour pourfuivre, tout le vingt-cinq Roock, qui fe retiroit vers les côtes de Barbarie. Ils perdirent fix mille hommes; le vice-amiral Hollandois fauté, quelques uns coulés bas & plufieurs démâtés. Notre flotte ne perdit ni bâtimens, ni mâts; mais la

indécife, à la vérité, mais dernière époque de la puiffance maritime de Louis XIV. Son fils naturel, Amiral du Royaume, y commandoit cinquante vaiffeaux de ligne, & vingt-quatre galères. Il fe retira avec gloire & fans perte; mais depuis, le Roi ayant envoyé treize vaiffeaux, pour attaquer Gibraltar, tandis que le maréchal de Teffé l'affiégeoit par terre, cette double témérité perdit à la fois, & l'armée & la flotte. Une partie des vaiffeaux fut brifée par la tempête, une autre prife par les Anglois, après une réfiftance admirable, une autre brûlée fur les côtes d'Efpagne. Depuis ce jour, on ne vit plus de grandes flottes Françoifes, ni fur l'Océan, ni fur la Méditerranée. *Ibid.*

victoire coûta cher en gens distingués par leurs grades, encore plus par leur mérite. Outre quinze cents soldats ou matelots tués ou blessés, plusieurs des pages du comte de Toulouse furent tués & blessés autour de lui. On ne sauroit voir une valeur plus tranquille que celle que ce Prince fit paroître pendant toute l'action, ni plus de vivacité à tout voir, & de jugement à commander à propos. Il avoit su gagner les cœurs par ses manières douces & affables, par sa justice & sa libéralité; il en emporta ici toute l'estime.

Le vingt-cinq au soir, à force de vent & de manœuvres, on rejoignit Rook de fort près. Le comte de Toulouse vouloit l'attaquer de nouveau le lendemain. Le maréchal de Cœuvres, sans lequel il avoit défense de rien faire, fit assembler le Conseil. Relingue qui se mouroit, & qui aimoit le Comte, lui manda, en deux mots de sa main, qu'il battroit les ennemis, & qu'il le conjuroit de les attaquer. Le Comte fit valoir cette lettre écrite par un homme d'une capacité si reconnue, & pressa le comte de tenter une seconde victoire, & d'attaquer Gibraltar. Il captiva les suffrages; il y mit de la douceur, les raisons les plus fortes; il y ajouta ce qu'il osa d'autorité; tous s'y portoient, lorsque

d'O, le mentor de la flotte, & contre l'avis duquel le Roi avoit très-précifément défendu au Comte de faire aucune chofe, s'y oppofa avec un air dédaigneux, & une froide, muette & fuffifante opiniâtreté. L'oracle prononcé, chacun retourna à fon bord, & le Comte dans fa chambre, outré de la plus vive douleur. Il acquit un grand honneur en tout genre, dans cette campagne, & fon plat gouverneur y en perdit peu, parce qu'il n'en avoit guère à perdre.



GIBRALTAR fecouru. Le Siége levé.

LES chofes alloient fort mal à Gibraltar. Il y arriva un prodigieux fecours de Lisbonne, conduit par trente-cinq gros vaiffeaux de guerre. Ils entrèrent dans la baie de Gibraltar, où ils trouvèrent Pointis avec cinq vaiffeaux, qui ne s'y croyoit pas en fureté, mais qui avoit un ordre pofitif du Roi d'Efpagne d'y demeurer. Un brouillard fort épais lui déroba la vue de cette flotte, qui tomba fur lui, lorfqu'à peine il l'avoit aperçue. Il n'en avoit eu aucun avis, quoiqu'il eût envoyé deux autres vaiffeaux dans l'Océan, à la découverte, & pour l'avertir, ce qu'ils

n'avoient pu faire. Malgré l'inégalité du nombre, le combat dura cinq heures; mais, à la fin, le grand nombre l'emporta. Trois vaiſſeaux, de ſoixante pièces de canon chacun, furent pris; deux de quatre-vingt pièces, que les ennemis n'osèrent aborder, s'échouèrent. Pointis, qui montoit le plus gros, ſauva les deux équipages, & les brûla après, pour que les ennemis n'en profitaſſent point. Le Roi reçut cette nouvelle fâcheuſe, le cinq Avril.

VERRUE rendu à diſcrétion.

VENDÔME devant Verrue, depuis le quatorze Octobre (1705), amuſoit le Roi par de fréquens courriers, & par force promeſſes, qui ne s'effectuoient point.

L'infanterie y périſſoit de fatigue & de miſère, dans la fange juſqu'au col, & les officiers ſans équipage, & par conſéquent ſans aucun ſoulagement contre la rigueur de la ſaiſon & du terrain. La garde étoit infinie contre cette place, qui n'étoit inveſtie qu'à demi.

L'inquiétude prévalut enfin à cette confiance ſans bornes en M. de Vendôme. Le Roi voulut que Laparat, le premier ingénieur d'alors, y allât, quoique mal avec M.

de Vendôme, pour accélérer ce siége, y rectifier & y régler de concert, avec ce général, ce qui feroit pour le mieux, & furtout en mander au Roi fon avis, bien en détail. Laparat en favoit trop pour commettre fa fortune à faire un affront à un homme fi puiffamment accrédité & appuyé, qui ne lui auroit pardonné de fa vie, & qui lui auroit détaché Chamillart, M. du Maine & Madame de Maintenon. L'affaire étoit trop engagée; il trouva tout bien, & fut d'avis commun avec M. de Vendôme, qui, content de la conduite de Laparat, & qui plus embarraffé que jamais, fe laiffa enfin perfuader qu'il ne prendroit point Verrue, tant que la place feroit en communication avec ce camp retranché, vidée de morts, de bleffés, de malades, rafraîchie de troupes & de munitions de guerre & de bouche, à plaifir & à volonté. On étoit au dernier Février, ainfi depuis quatre mois & demi devant Verrue.

Le parti fut dès lors pris de tenter enfin un effort pour rompre cette communication. Il fut donc réfolu d'attaquer, la nuit du premier au fecond Mars, le fort de l'île, gardé par deux bataillons de Savoie. Il fut efcaladé & emporté. Tout y fut tué, excepté deux cents foldats & vingt-quatre officiers,

qu'on prit. En même temps leur pont fut rompu à coups de canon, huit bateaux emportés par le courant, & la communication du Crefcentin à Verrue coupée. On s'établit dans le fort, & en même temps deux compagnies de grenadiers, qui n'avoient ordre que de reconnoître, foutenus de deux bataillons, montèrent aux brèches de la grande attaque, & entrèrent jufque dans la feconde enceinte, où ils tuèrent une cinquantaine de foldats. Ils fe retirèrent auffi-tôt, & perdirent peu dans cette occafion, qui fut brufque & peu attendue. Aucun de leurs fourneaux ne joua. Cette expédition faite, on commença d'efpérer, avec raifon, une bonne & prompte iffue de ce long fiége, qui n'en donnoit aucune auparavant. Il dura pourtant encore tout le mois. On n'en avoit point vu de fi long, à beaucoup près, de ce règne, ni de fi ruineux en tout. Enfin, le cinq Avril, ils battirent la chamade. Ils demandèrent une capitulation honorable; mais M. de Vendôme, qui les tenoit à la fin, les voulut prifonniers de guerre; ils continuèrent donc à fe défendre jufqu'au neuf, qu'eux-mêmes mirent le feu à leurs fourneaux, & renversèrent toute la place, excepté le donjon, après quoi ils fe rendirent à difcrétion. Ainfi le fiége dura fix

mois moins cinq jours ; il ne fut plus question après que de mettre, & pour long-temps, en quartier, les troupes ruinées par ce long siége, dans le temps qu'il falloit les avoir déjà mises en campagne ; à quoi l'on suppléa comme on le put ; mais cette faute fit grand tort aux troupes & aux opérations de la campagne suivante. Trois semaines après, le Prince Eugène arriva en Italie avec un puissant renfort, pour profiter de l'épuisement de notre principale armée, & du délabrement des troupes qui avoient fait ce long & pénible siége. Cela n'empêcha pas de se proposer le siége de Turin, même de le résoudre, & qui pis fut, de le publier, dont on ne se trouva pas bien.



Mort de l'Empereur LÉOPOLD.

CE Prince mourut à Vienne le cinq Mai (1705), sur le soir, d'une assez longue maladie, sans enfans de ses deux premières femmes. Il laissa deux fils & trois filles de la troisième, sœur de l'Électeur Palatin ; Joseph, déjà Roi reconnu de Hongrie, de Bohème & des Romains, & Charles, qui étoit en Portugal, se prétendant Roi d'Espagne, qui, l'un

après l'autre, lui ſuccédèrent à l'Empire. Ce fut un Prince qui fut régner, ſans être jamais ſorti de Vienne, que pour ſe ſauver à Lintz lorſque les Turcs en firent le ſiége, que le fameux Jean Sobieski, Roi de Pologne, leur fit ſi glorieuſement lever. Une laideur ignoble, une mine baſſe, une ſimplicité fort éloignée de la pompe Impériale, ne l'empêchèrent pas d'en pouſſer l'autorité beaucoup plus loin qu'aucun de ſes prédéceſſeurs, ſi l'on en excepte Charles-Quint, & ſa vie extérieure, plus monachale que de Prince, ne l'empêcha pas de ſe ſervir de toutes ſortes de voies pour arriver à ſes fins, témoins la mort du Prince Électeur de Bavière, fils de ſa fille; celle de la Reine d'Eſpagne, l'étrange objet de l'envoi du Prince d'Armſtadt en Eſpagne; la part ſi principale qu'il eut au renverſement du trône d'Angleterre & de la Religion Catholique en ce Royaume, pour y placer le célèbre Prince d'Orange; ſes uſurpations ſans nombre dans l'Empire, en Hongrie & en Bohème, contre le ferment de ſes capitulations, & les vengeances ſans meſure & ſans oubli, qu'il tira des moindres manquemens, à ſon égard, des Princes & des Seigneurs d'Allemagne. Son éloignement perſonnel de la guerre, pour ne rien dire de plus, émouſſa la crainte & la jalouſie

jusqu'à ce qu'il ne fût plus temps de remuer contre lui. Il la fit toujours par ses généraux, par qui il fut singulièrement heureux. Il ne le fut pas moins en ministres, qu'il fut si bien choisir, que son conseil fut toujours le meilleur de l'Europe. Il eut le bon esprit de le croire, & il s'en trouva toujours bien. La terreur que le Roi causa par ses conquêtes, & sa haine pour le Prince d'Orange, qui formèrent les ligues formidables contre la France, formèrent aussi la dictature de Léopold dans l'Europe. En un mot, il fut habile & fier, toujours suivi dans ses plans & dans sa conduite, heureux en tout & en famille. La dernière Impératrice étoit fort impérieuse; il la laissoit maîtresse d'une infinité de bagatelles; mais elle n'entroit dans aucune des grandes, & point du tout dans les affaires. Elle lui étoit tellement attachée, qu'elle ne s'en fioit qu'à elle-même, dès qu'il étoit malade; ce qui n'arriva presque point que pour mourir, pour faire son pot dans sa chambre, préparer les remèdes qu'il devoit prendre, les lui donner de sa main, & le servir comme une simple garde-malade.

Sentant sa fin approcher, après avoir reçu les Sacremens & mis ordre à toutes choses, il fit venir sa musique, qui avoit toujours fait son unique plaisir, & mourut en l'écoutant.

Prise de BRIGHUELA *en Espagne.*

LE duc de Vendôme attaqua Brighuela, & fut repoussé deux fois. Comme on alloit donner le troisième assaut, le comte de Saint-Estéran de Gormas, grand-d'Espagne, officier & capitaine-général d'Andalousie, vint se mettre avec les grenadiers les plus avancés. Le capitaine qui les commandoit, surpris de voir un homme si distingué vouloir marcher avec lui, lui représenta combien ce poste étoit au-dessous de lui. Saint-Estéran de Gormas lui répondit froidement, qu'il savoit là dessus tout ce qu'il pouvoit lui dire ; mais que le duc d'Escalona, son père, plus ordinairement nommé le marquis de Villéna, étoit depuis très-long-temps prisonnier des Impériaux, indignement traité à Pizzygitone, avec les fers aux pieds, sans qu'ils eussent jamais voulu entendre à aucune rançon ; qu'il y avoit dans Brighuela de principaux Officiers-généraux Impériaux & Anglois ; qu'il étoit résolu à les prendre pour délivrer son père, ou de mourir en la peine. Il donna dans la place avec ce détachement, fit merveille, prit de sa main quelques uns de ces généraux, &, peu de temps après, en fit

l'échange avec son père, qui avoit été pris à Guette, vice-roi de Naples, les armes à la main.



Caractère de la Maréchale DE *VILLEROY.*

LA maréchale étoit extrêmement petite, la gorge molle, d'ailleurs d'une grosseur tellement démesurée, qu'à peine pouvoit-elle se remuer. Ses bras étoient plus gros qu'une cuisse ordinaire, avec un petit poignet & une petite main mignonne au bout, la plus jolie du monde, le visage exactement comme un gros perroquet, & deux gros yeux sortant, qui ne voyoient goutte. Elle marchoit aussi tout comme un perroquet: avec une figure si peu imposante, jamais femme n'imposa tant. Avec une grande hauteur, elle avoit une grande politesse, noble, discernée, qui est devenue si rare, & qui touche si fort. Personne aussi n'avoit plus d'esprit, plus de sens, plus de justesse, avec un tour unique, très-*salé*, & plaisant, quand elle le vouloit; mais toujours avec dignité. Elle étoit d'un excellent conseil, & la meilleure & la plus sûre amie du monde, & avec toute sa gloire, d'un commerce le plus aisé & le plus délicieux.

Tout le monde ne lui convenoit pas ; elle y portoit un choix délicat. C'étoit la personne du monde qui se respectoit le plus, & qui se faisoit le plus naturellement respecter par les autres. Le Roi & Madame de Maintenon la craignoient, & jamais elle ne fit un pas pour s'en approcher, quoique passant sa vie à Versailles, où elle avoit toujours chez elle une cour, indépendamment de son mari & en ses absences. Elle souffroit du ridicule de ses grands airs ; souvent il ôtoit en particulier sa perruque chez elle ; elle ne disoit mot ; mais elle ne s'y accoutumoit point. Elle eut le bon sens de n'être rien moins qu'éblouie de l'envoi de son mari en Italie ; elle en craignit les revers, & m'en parla franchement, quoiqu'elle me reprochât quelquefois, comme en badinant, que je ne l'aimois point.

Le maréchal ayant été fait prisonnier, elle fut outrée de douleur. Je la vis, dès le premier jour que sa porte fut fermée, excepté à ses plus intimes amis. Son bon esprit ne put être consolé de toutes les marques de bonté que le Roi prodigua au maréchal, & par tout ce qu'il lui manda à elle. A son retour, elle fut vivement touchée de son inflexibilité à rejeter le salutaire conseil du chevalier de Lorraine. Mais elle fut abymée

de douleur à la bataille de Ramillies, & de tout ce qui la fuivit.

Il y avoit déjà long-temps qu'elle étoit fort dans la piété, qui augmenta toujours depuis. Elle tomba entre des mains qui en abusèrent. Le père Poulinier, qui a été abbé de Sainte-Geneviève, étoit un faint, mais de ces faints groffiers & durs, fans aucune connoiffance du monde. C'étoit la femme du monde la plus fenfible, & d'une converfation qu'on ne pouvoit quitter. Il la condamna au filence le plus exact fur les malheurs de fon mari, & fur Chamillart, qu'elle accufoit de les avoir fort agravés. Elle y fut fi fidelle, que non feulement il ne lui en échappa jamais rien; mais, fi quelque ami particulier fe licencioit un peu là deffus devant elle, elle changeoit auffi-tôt de difcours; &, s'il y revenoit, elle le faifoit agréablement taire.

Elle étoit occupée en des réparations continuelles. Elle avoit la folie des Coffés, fur leur naiffance, & l'avoit fait fouvent fentir à fes enfans, & quelquefois à fon mari, depuis; elle me difoit quelquefois, en riant, mais tête à tête, que les Villeroy n'étoient pas fi mauvais que je le penfois, & je riois auffi. L'époque de Ramillies fut celle de fa retraite, qu'elle fit infenfiblement; &, bientôt

après, elle fe retira entièrement de tout. Cette femme accoutumée à la plus excellente compagnie, qui ne pouvoit fe remuer, ni lire, fe mit à paffer fept à huit mois à Villeroy, toute feule; & à Paris, à fermer fa porte à tout le monde : fes meilleurs amis n'y étoient reçus que mandés, & peu fouvent. Sa charmante converfation, à force de retrancher tout, étoit devenue pefante; elle l'exigeoit des autres avec tant de rigueur, qu'on ne favoit de quoi l'entretenir. Sa vue l'empêchoit de travailler ; le jeu, qu'elle avoit fort aimé, elle fe l'étoit retranché depuis long-temps, fous le prétexte de fa vue: ainfi fa vie fe paffoit dans fon fauteuil, en prières & en lectures de piété, que lui faifoient fes domeftiques. Je lui difois fouvent qu'elle fe feroit mourir ; elle gliffoit & badinoit là deffus, & avec fon agrément ordinaire, mais jetoit quelques mots fort à propos de morale & de pénitence. Je ne lui dis que trop vrai ; une vie fi oppofée à celle qu'elle avoit toujours menée, & fi contraire à la nature à laquelle rien n'étoit accordé, la tua en deux ou trois ans.

Caractère du premier Maréchal de NOAILLES & de sa FEMME. Sa mort, 1708.

LE Maréchal de Noailles donna à toute la cour le spectacle d'une mort qui put lui fournir de grandes réflexions. C'étoit un homme d'une grosseur prodigieuse & entassée, qui, précisément comme un cheval, mourut aussi de gras fondu; aussi étoit-il grand mangeur, & faisoit chez lui grande & délicate chère, mais pour sa famille & pour un très-petit nombre d'autres gens.

Né dans l'intérieur de la cour, d'un père & d'une mère en charge, qui tenoient intimément au cardinal Mazarin & à la Reine-mère, il en avoit pris tout l'esprit, & conformé en tout le sien. Tout pesant, grossier & moins que médiocre qu'il étoit, jamais homme plus renfermé, plus particulier, plus mystérieux, ni plus profondément occupé de la cour. Point d'homme si bas pour tous les gens en place; point d'homme si haut, dès qu'il le pouvoit, & avec cela fort brutal. On l'a vu sans cesse, & en public, duc & capitaine des Gardes, porter, comme un page, la queue de Madame de Montespan, tandis que

celle de la Reine ne l'étoit & ne l'eſt encore que par l'exempt des Gardes en ſervice auprès d'elle; & ce même homme, commandant en Languedoc, avoit les Gardes le long de ſon drap de pied, à la meſſe, & ſes aumôniers tournés vers ſon prie-dieu, avec la même pompe & toutes les mêmes cérémonies de la meſſe du Roi, & tout le reſte de même. Le Roi, qui étoit l'idole à qui il offroit ſon encens, étant devenu dévot, le jeta dans la dévotion la plus affichée. Il communioit tous les huit jours, & quelquefois plus ſouvent. Les grandes-meſſes, vêpres, le ſalut, il n'y manquoit que pour des temps de cour ou des momens de fortune; avec tout cela il étoit fort accuſé de n'avoir pas renoncé à la griſette; d'en faire des parties ſecrettes avec Rouillé du Coudrai, ſon ami intime, & grand & très-public débauché, à la fortune duquel il contribua fort, & ſon fils, encore plus dans la régence de M. le duc d'Orléans.

Louville m'en a conté une aventure que je ne certifie pas, mais qu'il m'a aſſurée; & quoique ſujet quelquefois à ſe frapper & à s'engouer, il étoit homme fort vrai; l'hiſtoire eſt telle. M. de Noailles étoit amoureux d'une fille de la muſique du Roi, fort jolie,

& de cet amour, qui fit du bruit, j'en ai fort ouï parler dans le temps. Il étoit de quartier, & alors il logeoit dans l'appartement de quartier, ſous le cabinet du Roi. Madame de Noailles & ſa fille convinrent de leurs faits. La fille vint paſſer la nuit avec le duc. Malheureuſement le cardinal de Noailles arriva trop matin, &, à ſon ordinaire, alla deſcendre chez ſon frère. Les valets lui dirent qu'il n'étoit pas éveillé; cela ne l'arrêta point. Il ſe fait annoncer, & entre. On peut juger de ce que put devenir le couple fortuné. La fille ſe fourre la tête dans le lit, & le chevet par deſſus : le maréchal s'écrie dolemment qu'il a une migraine à mourir, qu'il ne peut ni parler ni entendre parler; qu'il ne ſait s'il pourra ſe lever pour aller chez le Roi, & qu'il veut ſe repoſer en attendant. Le bon cardinal prend cela pour argent comptant, plaint ſon frère, lui conſeille de ſe donner la matinée, & ſort pour le laiſſer en repos.

Voilà les amans bien ſoulagés; la fille, qui étouffoit de l'iſſue de l'aventure, & de ce qu'elle s'étoit miſe *ſus*, n'eut rien de plus preſſé que de ſortir de ſa *cache*, de prendre ſes *cottes*, & de s'enfuir. Le maréchal vouloit tuer le valet confident. Il continua

de faire le malade; mais il fallut pourtant aller chez le Roi, où il fit accroire à fon frère qu'il faifoit un grand effort. On prit grand foin d'étouffer l'aventure; mais tout fe fait à la fin.

Il faifoit fa cour jufqu'aux baffes maîtreffes de Monfeigneur. Ce Prince aima quelque peu de temps la Raifin, qui étoit fort belle, & comédienne excellente. Elle fe trouva un peu incommodée à Fontainebleau; M. de Noailles y envoyoit fans ceffe favoir de fes nouvelles, lui faifoit toutes fortes de préfens, & alloit la voir avec les plus grands refpects du monde. Avec tout cela, ce n'étoit ni un méchant homme, ni un mal-honnête homme; &, quoique très-avare de crédit, il n'a pas laiffé que de faire des plaifirs & de rendre des fervices. Il plaifoit au Roi par fon extrême fervitude, & par un efprit fort au deffous du fien, & à Madame de Maintenon auffi, au contraire de fa femme, qu'ils n'aimoient point, & dont ils craignoient l'efprit, les menées, la hardieffe.

C'étoit une femme qui gouvernoit mari, enfans, famille, affaires, manége de cour avec une grande gaieté, une liberté d'efprit, comme fi elle n'eût jamais rien à faire, & qui, à force d'efprit & d'adreffe, fans s'é-

tonner ni ſe rebuter de rien, fit toujours du Roi & de Madame de Maintenon, tout ce qu'elle voulut, pareillement de Madame la ducheſſe de Bourgogne, & gouverna à ſon gré toutes les princeſſes, tous les miniſtres & tous les gens en place, & tout cela ſans baſſeſſe. Une femme noble, magnifique, libérale, pleine d'entrailles pour ſon nom, extrèmement capable d'amitié, qui eut toujours des amis en grand nombre, & qui en mérita encore davantage : une femme qui ne diſoit pas tout ce qu'elle penſoit, mais jamais ce qu'elle ne penſoit pas. Naturellement bonne, douce, ſans humeur, franche autant que la cour le peut permettre avec prudence; à qui auſſi il ne falloit pas marcher ſur le pied, qui diſoit alors, à qui que ce pût être, ſon fait; mais qui n'étoit point haineuſe. Elle vit encore, pleine de ſens, d'eſprit & de ſanté, à quatre-vingt-ſept ans, en patriarche, dans ſa nombreuſe famille, fort riche & fort donnante, dévote tant qu'elle peut, toujours allante, & faiſant les délices de ſes amis, dont elle a encore beaucoup conſervé ce badinage, avec lequel elle a toujours réuſſi aux choſes mêmes les plus ſérieuſes.

M. de Noailles ne ſe conſola point d'avoir donné ſa charge à ſon fils. Ce vide lui

fut insupportable, quoique toujours à la cour & dans la même considération que dans les premiers temps; les gardes continuèrent à prendre les armes pour lui dans leurs salles. Le Roi le sut, & le trouva mauvais; ils ne les prirent plus. Cela fut insupportable au maréchal, à tel point qu'il cessa d'y passer, & qu'il fit toujours, depuis, le tour par les cours, pour aller chez sa fille de Guiche, & par-tout où il avoit affaire. Sa maladie fut très-brusque & courte : il mourut le deux Octobre, sur les cinq heures du soir, dans son fauteuil, au milieu de sa famille & de toute la cour, qu'il avoit tant aimée, en présence de Madame la duchesse de Bourgogne, à qui tous spectacles étoient bons, & des trois filles du Roi, qui accoururent & le virent passer. Le cardinal son frère eut la douleur que le Saint-Sacrement fût long-temps dans l'appartement du malade, qui mourut sans avoir pu le recevoir. Le deuil fut nombreux, l'affliction peu étendue. La maréchale de Noailles a eu le bon esprit de n'avoir presque pas remis le pied à la cour depuis, & encore des momens de devoir, & jamais depuis la mort du Roi.

Anecdote sur le Duc de FRONSAC.

LE Duc de Fronſac épouſa, en 1711, la fille unique du feu marquis de Noailles, frère du cardinal, & de la troiſième femme du duc de Richelieu, ſon père, qui, en ſe mariant, avoient arrêté cette affaire entre leurs enfans. Ce petit Duc de Fronſac, qui n'avoit guère alors que ſeize ans, étoit la plus jolie créature de corps & d'eſprit qu'on pût voir. Son père l'avoit déjà préſenté à la cour, où Madame de Maintenon, ancienne amie de M. de Richelieu, en fit comme de ſon fils; &. par conſéquent, Madame la ducheſſe de Bourgogne, & tout le monde lui fit merveilles, juſqu'au Roi. Il y ſut répondre avec tant de grâces, & ſe démêler avec tant d'eſprit, de fineſſe, de liberté, de politeſſe, qu'il devint bientôt la coqueluche de la cour; ſon père lui laiſſa la bride ſur le col; ſa figure enchanta les dames; celle de ſa femme, qui n'avoit pourtant rien de déſagréable, ne le charma point. Livré au monde avec tout ce qu'il falloit pour plaire & ne rien valoir, il fit force ſottiſes, qui firent faire, moins de trois mois après ſon mariage, celle à ſon

père, de le faire mettre à la Baſtille. Ce fut un lieu avec lequel il fit ſi bonne connoiſſance, qu'on l'y verra plus d'une fois.



Caractère de FEUQUIÈRES. *Sa Mort.*

FEUQUIÈRES mourut en 1711; il étoit ancien lieutenant-général, d'une grande & froide valeur, de beaucoup plus d'eſprit qu'on n'en a d'ordinaire, orné & inſtruit, & d'une ſcience à la guerre, qui l'auroit porté à tout, pour peu que ſa méchanceté ſuprême lui eût permis de cacher, au moins, qu'il n'avoit ni cœur, ni ame. C'étoit un homme qui ne ſervoit jamais dans une armée qu'à deſſein de commander, de s'emparer du général, de s'approprier tout, de ſe jouer de tous les officiers généraux & particuliers; &, comme il ne ſe trouva point de général d'armée qui s'accommodât de ſon joug, il devenoit ſon ennemi, & encore celui de l'État, en lui faiſant, tant qu'il le pouvoit, manquer toutes ſes entrepriſes. On feroit un livre de ces ſortes de crimes. Auſſi ne ſervoit-il plus, il y avoit très-long-temps, parce qu'aucun général ne le vouloit dans

dans son armée, pour en avoir tous tâté. Il a laissé des *Mémoires sur la guerre*, qui seroient un chef-d'œuvre en ce genre, & savamment, clairement, précisément, noblement écrits, si, comme un chien enragé, il n'avoit pas déchiré, & souvent mal à propos, tous les généraux sous lesquels il a servi; aussi mourut-il pauvre, sans récompense & sans amis.



Particularités sur CHAMILLART *& sur* VOISIN, *son successeur.*

CHAMILLART étoit doux, simple, obligeant & vrai, droit, grand travailleur, aimant l'État & le Roi, comme sa maîtresse, attaché à ses amis, mais s'y méprenant beaucoup; nullement ni haineux, ni envieux, allant son grand chemin à ce qu'il croyoit meilleur, avec peu de lumières; opiniâtre à l'excès, & ne croyant jamais se tromper; confiant sur tous chapitres, & surtout infatué, que marchant droit, & ayant le Roi pour lui, comme il n'en douta jamais, tout autre ménagement, excepté madame de Maintenon, étoit inutile, &, avec cette opinion, trop ignorant de la cour, au milieu d'elle; il se l'aliéna, par le

mariage de fon fils; il augmenta fon averfion, par fon entêtement en faveur de M. de Vendôme, contre M. le duc de Bourgogne, comme un aveugle, qui ne voit que par autrui; enfin il fe la déchaîna.

Sciemment par amour de l'état & par fa paffion pour la perfonne du Roi & pour fa gloire, par le projet de le mener reprendre Lille fans elle, cette cabale fi puiffante qu'il lui fit voir, croire, & faire tout ce qu'elle voulut, fans aucun ménagement fur les chofes d'Italie; mais furtout fur celles de Flandre, ne lui fut après d'aucun ufage. M. de Vendôme étoit perdu, & M. de Vaudemont fur le côté, pour avoir trop prétendu; quant à mademoifelle de Liflebonne, on a vu comme elle en ufa entre mademoifelle Choin & lui, conféquemment fa fœur, qui n'étoit qu'une avec elle; & M. du Maine avoit trop befoin de madame de Maintenon, pour ne lui pas facrifier Chamillart, après lui avoir facrifié fa propre mère.

Chamillart eut un autre malheur, qui eft extrême pour un miniftre; il n'étoit environné que de gens qui n'avoient pu acquérir, à la cour & dans le monde, les connoiffances les plus communes, & ce qui n'eft pas moins fâcheux, que le défaut du folide, qui tous avoient un maintien, des façons

& des propos ridicules. Tels étoient ſes deux frères; tels & très-impertinens de plus étoient le Rebours, ſon couſin-germain, & Gayet, beau-père de ſon frère, qu'il avoit fait intendans des finances. Ses deux cadets, les meilleures créatures du monde, & la ducheſſe de Lorges, avec de l'eſprit; mais des folies, dont l'ivreſſe de la fortune & des plaiſirs a même ceſſé à peine à ſa diſgrace. L'aînée étoit la ſeule qui, avec de l'eſprit, eut du ſens & de la conduite, & qui ſe fit aimer, eſtimer, plaindre & recueillir de tout le monde; mais, outre qu'elle ne voyoit & ne ſavoit pas tout, elle n'étoit pas *baſtante* pour arrêter & gouverner les autres, ni être le conſeil de ſon père, qui n'aimoit ni ne croyoit aucun avis.

Madame Chamillart paſſoit ſa matinée entre ſon tapiſſier & ſa couturière, ſon après-dînée au jeu, ne ſavoit pas dire deux mots, ignoroit tout, &, comme ſon mari, ne doutoit de rien, & voulant être polie, ſe faiſoit moquer d'elle, quoique la meilleure femme du monde. Sans avoir en elle de quoi ni tenir ſes filles, ni leur donner la moindre éducation, incapable de tous ſoins de ménage, de dépenſe, de bien & d'économie, qui fut abandonnée en total à l'abbé de la Prouſtière, leur parent, qui y entendoit auſſi

peu qu'elle, & qui mit leurs affaires en désarroi.

Le lundi matin, on sut que le triomphe de madame de Maintenon étoit entier, & qu'à la place de Chamillart, chassé la veille, Voisin, sa créature, tenoit cette fortune de sa main. Il figurera maintenant jusqu'à la mort du Roi, si grandement & si principalement, qu'il faut faire connoître ce personnage & sa femme, qui lui fit sa fortune.

Voisin avoit essentiellement la plus parfaite qualité, sans laquelle nul ne pouvoit entrer, & n'est jamais entré dans le conseil de Louis XIV, en tout son règne, qui est la pleine & parfaite roture, si l'on en excepte le seul duc de Beauvilliers; car M. le duc de Chevreuse, quoiqu'il en fût, n'y entra & n'y parut jamais; le premier maréchal de Villeroy ne fut point ministre, & l'autre ne l'a pas été un an. Voisin étoit petit-fils du premier commis au greffe criminel du Parlement, qui le devint après en chef, & qui mourut dans cette charge. On juge bien qu'il ne faut pas monter plus haut. Le frère aîné du père de Voisin, dont je parle, passa avec grande réputation d'intégrité & de capacité par les Intendances, fut Prévôt des Marchands, & devint Con-

feiller d'État, très-diftingué. C'étoit de ces modeftes & fages magiftrats de l'ancienne robe, qui étoit fort des amis de mon père, & que j'ai vu fouvent chez lui. Il maria fa fille unique, très-riche héritière, à Lamoignon, mort préfident à mortier, fils du premier préfident, & frère aîné du trop célèbre Bafville ; & le père de notre Voifin fut maître des requêtes, & eut diverfes intendances, dans lefquelles il mourut. Son heureux fils fut le feul des trois frères qui parût dans le monde, & une feule fille, mariée à Vaubourg, mort confeiller d'état, après beaucoup d'intendances, frère aîné de Defmarets, contrôleur-général.

Voifin époufa, en 1683, la fille de Trudaine, maître des comptes ; &, cinq ans après, étant maître des requêtes, fut, je ne fais par quel crédit, envoyé intendant en Hainaut, d'où il ne fortit que confeiller d'état, en 1694. Sa femme avoit un vifage fort agréable, fans rien d'emprunté, ni de paré ; l'air en étoit doux, fimple, modefte, retenue & mefurée, toute occupée de fon domeftique & de bonnes œuvres ; au fonds, de l'efprit, du fens, du manége, de l'adreffe, de la conduite, furtout une infinuation naturelle, & l'art d'amener les chofes fans qu'il y parût.

Perſonne ne s'entendoit mieux qu'elle à tenir une maiſon, & à la magnificence, quand cela convenoit, ſans offenſer par la profuſion, à être libérale avec choix & avec grâce, & à porter l'attention à tout ce qui lui pouvoit concilier tout le monde. L'opulence de ſa maiſon, & encore plus ſes manières polies & attrayantes, mais avec juſteſſe à l'égard des différences des perſonnes, l'avoient extrèmement fait aimer, ſurtout des officiers, pour le ſoulagement deſquels elle fit merveille pendant les ſiéges & après les actions qui ſe paſſèrent en Flandre, & de ſoins, & d'argent, & de toutes façons. Elle avoit fait beaucoup de liaiſon avec M. de Luxembourg, qui y commandoit, tous les ans, les armées, & avec la fleur la plus diſtinguée des généraux qui y ſervoient, ſurtout avec M. de Harcourt, qui y eut toujours des corps ſéparés.

M. de Luxembourg l'avertit de bonne heure de ce qu'il falloit faire pour plaire à madame de Maintenon, venant ſur la frontière, & elle en ſut profiter parfaitement. Elle la reçut chez elle, à Dinant, où elle fut pendant que le Roi aſſiégeoit Namur; la ſalua à ſon arrivée, pourvut avec le dernier ſoin, à la commodité & à l'arrangement

de ſon logement; courtiſa juſqu'à ſes moindres domeſtiques, ſe renferma après dans ſa chambre, ſans ſe montrer à elle ni aux autres dames de la cour, que préciſément pour le devoir, donnant ordre à tout, de cette retraite, de manière à contenter tout le monde; mais, comme ſi elle n'eût pas habité ſa maiſon. Une réception ſi fort dans le goût de madame de Maintenon, la prévint favorablement pour ſon hôteſſe. Ses gens, charmés d'elle, s'empreſſèrent à lui raconter tout ce qu'elle avoit fait après Neerwinde, pour les officiers & les ſoldats bleſſés; ſa libéralité, le bon ordre de ſa maiſon, & à lui vanter ſa piété & ſes bonnes œuvres.

Une bagatelle heureuſe, & heureuſement prévue, toucha tout à fait madame de Maintenon. En un inſtant, le temps paſſa d'une chaleur exceſſive à un froid humide, qui dura long-temps. Auſſi-tôt une belle robe-de-chambre, mais modeſte & bien ouatée, parut dans un coin de ſa chambre. Ce préſent d'autant plus agréable que madame de Maintenon n'en avoit point apporté de chaude, ne lui en parut que plus galant, par la ſurpriſe & par la ſimplicité de s'offrir tout ſeul.

La retenue de madame Voiſin acheva de la charmer. Souvent deux jours de ſuite ſans

la voir, non pas même fur fon paffage, elle n'alloit chez elle, que lorfqu'elle l'envoyoit chercher; à peine s'y vouloit-elle affeoir, toujours occupée de la crainte d'importuner, & de l'attention à faifir le moment de s'en aller. Une telle circonfpection, à quoi madame de Maintenon n'étoit pas accoutumée, tint lieu du plus grand mérite. La rareté devint la fource du défir, qui attira à l'habile hôteffe les agréables reproches, qu'elle étoit la feule perfonne qu'elle n'eût pu apprivoifer. Elle prit un véritable goût à fa converfation & à fes manières. Madame Voifin ne s'ingéra jamais de rien, même après qu'elle fut initiée, & finalement plut fi fort à madame de Maintenon dans ce long féjour qu'elle fit chez elle, qu'elle s'offrit véritablement à elle, & lui ordonna de la voir toutes les fois qu'elle iroit à Paris. Il parut toujours plus d'obéiffance dans l'exécution que d'empreffement, & elle réuffit de plus en plus, par fes manières fi refpectueufes & fi réfervées. Le voyage de Flandre, de 1693, donna un nouveau dégré à cette amitié, qui valut, l'année fuivante, une place de confeiller d'état à Voifin.

Fixés de la forte à Paris, fa femme fe tint dans fa même réferve, ne voyoit madame

de Maintenon que rarement, presque toujours mandée, & devenue plus familière, venoit quelquefois d'elle-même par reconnoissance, par attachement, toujours de loin en loin, en sorte que ce commerce demeura long-temps méconnu, & à l'abri de l'envie, des réflexions & des mauvais offices.

Avec le même art, mais diversifié suivant les convenances, elle sut cultiver tous les gens principaux qu'elle avoit le plus vus en Flandre, & jusqu'à Monseigneur, qui y avoit commandé, en 1694, & à qui M. de Luxembourg, général de l'armée sous lui, en avoit dit mille biens, & d'autres gens depuis. Le mari, de son côté, assidu à ses fonctions, ne parut songer à rien jusqu'à ce que Chamillart, trop chargé d'affaires, remît celle de Saint-Cyr, que madame de Maintenon donna à Voisin. La relation, par ce moyen, devint entr'eux continuelle, & la femme de plus en plus rapprochée, & tous deux d'autant plus goûtés, qu'ils se tinrent sagement dans leurs mêmes bornes de retenue, qui les avoient si bien servis.

Alors néanmoins les yeux s'ouvrirent sur eux, & Voisin devint, comme le candidat bannal de toutes les grandes places. Lassé de n'en espérer aucune par la solidité où il

voyoit toutes celles du miniſtère, il déſira ardemment, & madame de Maintenon, pour lui, celle de premier préſident. Il fut heureux que Chamillart tint ferme pour le Pelletier, pour plaire au duc de Beauvilliers, & pour ſoi-même, qui, par la caſcade, fit avocat-général un fils de ſon ancien ami Lamoignon, qui le paya tôt après d'une étrange ingratitude.

Comme on juge par les évènemens, on regarde comme une faute groſſière à Chamillart, de ne s'être pas défait de ce rival à toutes places, en lui faiſant tomber celle de premier préſident; mais, comme rien n'eut tant de part à la promotion de le Pelletier, que le crédit que ſon père (qui ne mourut que plus de quatre ans après) conſerva, toute la vie, auprès du Roi, qui ſe piqua toujours de l'aimer, & qui lui fit plus de grâces pour ſa famille, depuis ſa retraite, qu'il n'en avoit obtenu pendant ſon miniſtère. Voiſin eut grand beſoin de la femme, dont la providence le pourvut.

Devenu maître des requêtes, ſans avoir eu le temps d'apprendre dans les Tribunaux, & de là paſſé promptement à l'Intendance, il demeura parfaitement ignorant; d'ailleurs, ſec, dur, ſans politeſſe, ni ſavoir vivre, &

pleinement gâté, comme le ſont preſque tous les intendans, ſurtout de ces grandes intendances. Il n'en eut pas même le ſavoir vivre, mais tout l'orgueil, la hauteur & l'inſolence. Jamais homme ne fut ſi intendant que celui-là, & ne le demeura ſi parfaitement toute ſa vie, depuis les pieds juſqu'à la tête, avec l'autorité toute crue pour tout faire & répondre à tout; c'étoit ſa loi & ſes prophètes; c'étoit ſon code, ſa coutume, ſon droit; en un mot, c'étoit ſon principal & tout pour lui : auſſi excella-t-il dans toutes les parties d'un intendant. Ce grand, facile & appliqué travailleur, d'un grand détail, & voyant & faiſant tout par lui-même; d'ailleurs farouche & ſans aucune ſociété, non pas même devenu conſeiller d'état, & après miniſtre incapable de faire les honneurs de chez lui.

Le courtiſan, le ſeigneur, l'officier général & particulier, accoutumés à l'accès facile & à l'affabilité de Chamillart, à ſa patience à écouter, à ſes manières douces, meſurées, honnêtes, proportionnées, de répondre même à des importuns & à des demandes & à des plaintes ſans fondement, & au ſtyle ſemblable de ſes lettres, ſe trouvèrent bien éton nés de trouver en Voiſin tout le contre-

pied, un homme à peine visible & fâché d'être vu, refroigné, éconduiseur, qui coupoit la parole, qui répondoit sec & ferme, en deux mots; qui tournoit le dos à la replique, ou fermoit la bouche aux gens, par quelque chose de sec, de dur & d'impérieux, & dont les lettres, dépourvues de toute politesse, n'étoient que la réponse laconique, pleine d'autorité, ou l'énoncé court de ce qu'il ordonnoit en maître, & toujours à tous, *le Roi le veut ainsi.*

Malheur à qui eut avec lui des affaires de discussion, dépendantes d'autres règles que de celles des intendans; elles le sortoient de sa sphère; il sentoit son foible, il coupoit court & brusquoit pour finir. D'ailleurs, il n'étoit pas injuste pour l'être, ni mauvais par nature; mais il ne connut jamais que l'autorité, le Roi & Madame de Maintenon, dont la volonté fut sans replique, sa souveraine loi & raison.

Anecdote sur le Ministre de la guerre, VOISIN.

LE Maréchal de Villars envoya cinq différens projets, pour recevoir les ordres du

Roi. La face des affaires fur laquelle on s'étoit réglé, avoit un peu changé en Flandre, & c'étoit fur quoi il s'agiffoit de prendre un nouveau plan. Voifin reçut ces projets à Marly. Il avoit toujours ouï dire & fu depuis, par les officiers principaux, depuis qu'il fut en Flandre, peut-être même par M. de Luxembourg, qui, avec grande raifon, s'en plaignit fouvent, que Louvois, Barbéfieux, & depuis Chamillart, les décidoient, & faifoient les réponfes toutes prêtes, qu'ils montroient feulement au Roi. Sur ces exemples, il en voulut ufer de même; mais le coup d'effài fe trouva trop fort pour lui, & il ne put. Il fentit que de déterminer un plan de campagne & les partis à prendre fur fes diverfes opérations, étoit une befogne qui paffoit un intendant de frontière, & un confeiller d'état; qu'il n'y connoiffoit rien, & que la chofe dépaffoit tout à fait fes lumières.

Il porta donc au Roi tous les projets, & lui dit qu'il étoit fi nouveau dans fa place, qu'il croyoit pouvoir lui avancer, fans honte, que le choix de ces projets le paffoit, & qu'en attendant qu'il en fût davantage, il le fupplioit de vouloir bien le décider lui-même. Ce n'étoit pas là le langage du pauvre

Chamillart, ni celui de Louvois même; c'étoit lui qui avoit réduit les généraux à ce point, après qu'il fut délivré de M. le Prince & de Turenne; mais il ſentoit combien le Roi étoit jaloux, & à quel point il ſe piquoit d'entendre la guerre. Il fit donc là deſſus, comme depuis Manſart ſur les projets de ſon métier; il fit tout, mais avec l'art de faire accroire au Roi que c'étoit lui-même qui faiſoit, dont il exécutoit & expédioit ſeulement les ordres. Son fils en uſa de même; mais Chamillart, tout de bon, laiſſoit faire au Roi.

Louis XIV fut donc également ſurpris & irrité d'un langage ſi nouveau; il ſe fâcha de voir un homme de robe vouloir, à l'avenir, décider ſur la guerre, & le prétendre, comme un apanage de ſa place, tandis qu'il la donnoit principalement à la robe, pour en ſavoir plus qu'eux, & pouvoit compter tout faire. Il ſe redreſſa d'un pied; &, prenant un ton de maître, lui dit qu'il voyoit bien qu'il étoit neuf, de prétendre décider de quelque choſe; qu'il vouloit donc qu'il apprît, & de plus retînt bien, pour ne l'oublier jamais, que ſa fonction étoit de prendre ſes ordres, & les expédier; & la ſienne, à lui, d'ordonner de toutes choſes,

& de décider des plus grandes & des plus petites. Il prit ensuite les projets, les examina, prescrivit la réponse que bon lui sembla, & renvoya sèchement Voisin, qui ne savoit plus où il en étoit, & qui eut grand besoin de sa femme, pour lui remettre la tête; & de Madame de Maintenon, pour le raccommoder, & l'endoctriner mieux qu'elle n'avoit encore eu le loisir de faire.

Cette scène fut suivie d'un autre chagrin; aussi nouveau dans cette place, que contraire au goût, à l'esprit, aux maximes & à l'usage du Roi, il défendit à Voisin de rien expédier sans le maréchal de Boufflers, & ordonna à celui-ci de tout examiner, tellement qu'on vit aller continuellement le maréchal & le nouveau ministre l'un chez l'autre, & plus souvent le dernier, portant le porte-feuille chez le maréchal, & les deux commis des lettres les porter, tous les jours, une, & souvent plusieurs fois, chez lui avec le projet des réponses auxquelles le maréchal effaçoit, ajoutoit, corrigeoit ce qu'il jugeoit à propos.

L'humiliation étoit grande pour un ministre, d'avoir sans cesse à présenter son thème à la correction d'un seigneur qui n'entroit pas dans le conseil, & qui n'alloit point

commander d'armée. Une fonction si haute & si singulière, mit le maréchal dans une grande relation d'affaires avec le Roi, & dans une considération éclatante, ajoutée encore à celle de Lille, & à la part publique qu'il avoit eue à la disgrace de Chamillart. Voisin fut souple, & sûr de madame de Maintenon, &, par elle, du maréchal même, attendit du bénéfice du temps de sortir de tutèle, sans témoigner de s'en lasser, & moins qu'à personne, au tuteur qui lui avoit été donné.



Anecdote sur l'Abbé DE POMPADOUR.

L'ABBÉ de Pompadour avoit un laquais presqu'aussi vieux que lui, à qui il donnoit, outre ses gages, tant par jour, pour dire son bréviaire à sa place, & qui le balbutioit dans un des coins des antichambres, où son maître alloit. Il s'en croyoit quitte de la sorte, apparemment sur l'exemple des chanoines, qui payent des chantres pour aller chanter au chœur pour eux.



Albergotti; son Caractère.

Albergotti avoit le régiment Royal-Italien, qui vaut beaucoup, & que Magalotti, son oncle, avoit eu auparavant. Il avoit plus d'esprit que son oncle, de grands talens pour la guerre, & beaucoup de valeur, plus d'ambition encore, & tous les moyens lui étoient bons pour arriver à son but. C'étoit un homme très-dangereux, très-intimément mauvais, & foncièrement mal-honnête-homme, avec un froid dédaigneux, & qui passoit les journées sans dire une parole. Son oncle, qui étoit Florentin, l'avoit initié dans la confiance de M. de Luxembourg, & par là dans la compagnie choisie de l'armée qui lui fraya celle de la cour. Il étoit intimément aussi avec M. le Prince de Conti, par la même raison, & fort bien avec M. le Duc.

Albergotti devint ensuite un favori de M. de Vendôme, qui lui valut la protection de M. du Maine, lequel l'approcha de madame de Maintenon. On verra qu'il étoit bon de faire connoître cet Italien.

Particularités sur le Siége de LILLE (1).

LE Prince Eugène n'avoit point dissimulé sa joie, lorsqu'il sut qu'il auroit affaire au maréchal de Boufflers : il craignoit moins un homme comblé d'honneur & de récompenses, qu'il n'eût fait un officier général, dont toutes les espérances de fortune auroient été fondées sur sa défense. Il éprouva qu'il s'étoit trompé, & je ne comprends pas comment le souvenir de la défense de Namur ne lui avoit pas donné une autre opinion de Boufflers, qui, à la vérité, en fut fait duc ; mais qui, à cette

(1) Le maréchal de Boufflers capitula pour la ville de Lille, le soixante-deuxième jour depuis la tranchée ouverte. Le prince Eugène lui écrivit un billet, pour le féliciter de la belle défense qu'il avoit faite, & il lui marqua, en même temps, qu'il le laissoit le maître de dresser les articles de la capitulation. On commença par régler ce qui concernoit les bourgeois, & elle fut signée par les Députés des Etats-généraux, à qui la ville devoit rester. Celle de la garnison fut signée le lendemain, vingt-trois Octobre (1708); M. de Boufflers n'entra dans la citadelle que le 29, ayant obtenu trois jours pour donner avis à M. le Duc de Bourgogne, de ce qui se passoit, & recevoir ses ordres. Tout le monde tombe d'accord, que jamais ville n'a été plus vivement attaquée, ni plus vigoureusement défendue. Les assiégeans n'emportèrent aucune pièce que par un combat dans les formes ; & souvent à peine en étoient-ils maîtres, qu'ils en étoient chassés...... Ils eurent dix-sept à dix-huit mille hommes mis hors de combat pendant ce siége, qui coûta cinq mille hommes à la garnison.

Mémoires pour l'Histoire. D'AVRIGNY.

exception, grande, à la vérité, étoit déjà tout ce qu'il étoit à Lille. L'ordre, l'exactitude, la vigilance, c'étoit où il excelloit; sa valeur étoit nette, modeste, naturelle, franche, froide; il voyoit tout, & donnoit ordre à tout, sous le plus grand feu, comme s'il eût été dans sa chambre. Égal dans le péril, rien ne lui échauffoit la tête, pas même les plus fâcheux contre-temps. Sa prévoyance s'étendoit à tout; &, dans l'exécution, il n'oublioit rien. Sa bonté & sa politesse, qui ne se démentoient en aucun temps, lui gagnoient tout le monde; son équité, sa droiture & son attention à se communiquer & à prendre conseil, sa patience à laisser débattre avec liberté, sa délicatesse à faire toujours honneur de leurs conseils, quand ils avoient réussi, à ceux qui les lui avoient donnés, & des actions de grâces à ceux qui les avoient faites, lui dévouèrent les cœurs. Les soins qu'il prit, en arrivant, pour faire durer les munitions de guerre & les vivres; l'égale proportion qu'il fit garder en tout le temps du siége, en la distribution du pain, du vin, de la viande & de tout ce qui sert à la nourriture, où il présida lui-même, & les soins infinis qu'il fit prendre, & qu'il prit lui-même des hôpitaux, le firent adorer des troupes & des

bourgeois; il les aguerrit, je dis les troupes, qui faifoient la plus nombreufe partie de fa garnifon, compofée des fuyards d'Oudenarde; & les bourgeois qu'il avoit enrégimentés, il en fit des foldats, qui ne furent point inférieurs à ceux des vieux corps. Acceffible à toute heure, prévenant pour tous; attentif à éviter, autant qu'il le pouvoit, la fatigue aux autres, & les périls inutiles; il fatiguoit pour tous, fe trouvoit par-tout, & fans ceffe; voyoit & difpofoit par lui-même, & s'expofoit continuellement. Il couchoit tout habillé aux attaques, & il ne fe mit pas trois fois dans fon lit depuis l'ouverture de la tranchée, jufqu'à la chamade. On ne peut comprendre comment un homme de fon âge & ufé à la guerre, put foutenir un pareil travail de corps & d'efprit, & fans fortir jamais de fon fang-froid & de fon égalité. On lui reproche qu'il s'expofoit trop; il le faifoit pour tout voir par fes yeux, & pourvoir à tout à mefure; il le faifoit auffi pour l'exemple & pour fa propre inquiétude que tout allât & s'exécutât bien. Il fut légèrement bleffé plufieurs fois, s'en cachoit tant qu'il le pouvoit, & n'en changeoit rien à fa conduite journalière; mais un coup à la tête l'ayant renverfé, il fut porté chez lui, malgré lui; on vouloit le faigner, il

s'y oppofa, de peur que cela ne lui ôtât des forces, & voulut fortir. La maifon étoit inveftie, il fut menacé par les cris des foldats, qu'ils quitteroient leurs poftes, s'ils le revoyoient de plus de vingt-quatre heures de là. Il les paffa, affiégé chez lui, forcé à fe faire faigner, & à fe repofer. Quand il reparut, on ne vit jamais tant de joie. Abondance à fa table, fans aucune délicateffe. Il fe traita toujours à proportion, comme les autres, pour les vivres; &, outre ce qu'il avoit apporté d'argent pour foi, il emprunta encore, en arrivant, tout ce qu'il put, & s'en fervit libéralement pour le fervice, pour donner aux foldats, & fecourir des officiers, avec une fimplicité admirable dans toutes fes actions; & voilà, comme il arrive quelquefois, que la bonté & la droiture de l'ame étendent l'efprit & l'éclairent dans de grandes occafions.



Vaiſſelle d'argent (1) *portée à la Monnoie.*

LA vilaine créature que le Duc de G*** avoit épouſée, étant revenue de Bayonne par ordre du Roi (1710), où ſes pillages & d'adreſſe & de force avoient trop éclaté, où elle avoit impunément volé les perles de la Reine d'Eſpagne, & à qui elle avoit manqué de reſpect en toutes façons, étoit au déſeſpoir de ſe retrouver à Paris, exclue du rang & des honneurs de ſon mariage.

En attendant Rouillé, qui à l'arrivée de Torcy, eut ordre de revenir, on avoit jugé à propos de ranimer le zèle de tous les ordres du Royaume, en leur faiſant part des énormes volontés (2), plutôt que des propoſitions des ennemis, par une lettre imprimée du Roi

(1) En 1759, on publia un Arrêt du conſeil, par lequel le Roi, en exhortant ſes ſujets à porter leur vaiſſelle à la Monnoie, pour être convertie en eſpèces pour les beſoins de l'État, fixe le prix qui leur en ſera payé. Sa Majeſté donna l'exemple, & commença par y envoyer la ſienne.

(2) Les Plénipotentiaires François, après différentes tentatives inutiles vis à vis des alliés, s'étoient réduits à ſolliciter la Sicile & la Sardaigne, pour le Roi Philippe. Les alliés leur ayant demandé quelle ſureté l'on donneroit pour l'évacuation de l'Eſpagne & des Indes, ils répondirent que le Roi Très-Chrétien tâcheroit de perſuader

aux Gouverneurs des provinces, pour l'y répandre & y faire voir jusqu'à quel excès le Roi s'étoit porté pour obtenir la paix, & combien il étoit impossible de la faire. Le succès en fut tel qu'on l'avoit espéré. Ce ne fut qu'un cri d'indignation & de vengeance; ce ne fut que propos de donner tout son bien pour soutenir la guerre, & d'extrémités semblables, pour signaler son zèle. Cette G*** crut trouver dans cette espèce de déchaînement un moyen d'obtenir ce qui lui étoit interdit, ce qu'elle désiroit avec tant de passion. Elle proposa à son mari d'aller offrir au Roi sa vaisselle d'argent, dans l'espérance que cet exemple seroit suivi, &

Philippe V, d'accepter le partage qu'on lui assigneroit, & que, supposé qu'il ne réussît pas, il fourniroit de l'argent aux alliés, pour les aider à le faire sortir d'Espagne. Les alliés trouvèrent qu'il ne suffisoit pas que le grand-père donnât de l'argent pour contribuer à détrôner son petit-fils; ils exigèrent qu'il se chargeât seul de le détrôner, & cela dans l'espace de deux mois; faute de quoi, ils recommenceroient leurs hostilités contre la France, en gardant néanmoins les places qui leur auroient été remises en conséquence des préliminaires. Ils offrirent seulement, comme une grâce, d'ordonner à leurs armées de Catalogne & de Portugal, de seconder les efforts que feroient les François pour chasser le Roi Philippe. Les peuples eurent honte de voir le Monarque humilié, sacrifier toute sa gloire à l'intérêt de leur tranquillité; &, malgré leur épuisement, ils portèrent les charges de la guerre avec d'autant plus de patience, qu'ils savoient ce qu'on avoit offert pour acheter la paix.

Mémoires pour l'Histoire. D'AVRIGNY.

qu'elle auroit le gré de l'invention, & d'avoir su se procurer un secours si prompt, si net & si considérable. Malheureusement pour elle, le duc de G*** en parla au duc de Boufflers, son gendre, comme il alloit exécuter ce conseil. Le maréchal trouva cela admirable, s'en engoua, alla sur les pas de son beau-père offrir la sienne, dont il avoit en grande quantité, & admirable, & en fit tant de bruit, pour y exhorter tout le monde, qu'il passa pour l'inventeur, & qu'il ne fit pas seulement mention de la vieille G***, ni même du duc de G***, qui en furent les dupes, & elle enragée. Il en avoit instruit Chamillart, son ancien ami du billard, pour en parler au Roi. Cette offre entra dans la tête du ministre, & par lui, dans celle du Roi, à qui Boufflers alla tout droit. Lui & son beau-père furent fort remerciés. Aussitôt la nouvelle en vola au chenil. M. de la Rochefoucault se fit mener à l'instant chez le Roi, qu'il trouva prêt à passer chez Madame de Maintenon, & l'embarrassa par une vive sortie de plaintes & de reproches, qui n'étonnèrent pas moins le courtisan; car, cette fois, il l'attendit à son passage. La fin de ces convulsions énergiques, la cause de son mauvais traitement, de son profond malheur,

malheur, fut que le Roi, voulant bien accepter la vaiſſelle de tout le monde, ne lui eût pas fait la grâce de lui demander d'abord la ſienne. A ces mots, le Roi l'en tint quitte à bon marché, & pour la première fois le courtiſan, au lieu d'applaudir, l'écouta en ſilence, en levant les épaules. Le Roi répondit qu'il n'avoit encore rien réſolu ſur cela; que, s'il acceptoit les vaiſſelles, il ſeroit averti, & qu'il lui ſavoit gré de ſon zèle. Le duc redoubla d'empreſſement & de cris, en aveugle qu'il étoit, avec leſquels il ſuivit le Roi tant qu'il put, au lieu des termes qui ne ſe préſentoient pas ſouvent à lui, & bien content de ſoi, s'en retourna dans ſon chenil.

Ce bruit de la vaiſſelle fit un grand tintamare à la cour; chacun n'oſoit ne pas offrir la ſienne; chacun y avoit grand regret. Les uns la gardoient pour une dernière reſſource, dont il les fâchoit fort de ſe priver; d'autres craignoient la mal-propreté de l'étain & de la terre; les plus eſclaves s'affligeoient d'une imitation ingrate, dont tout le gré ſeroit pour l'inventeur.

Le lendemain, le Roi en parla au conſeil des finances, & témoigna pencher fort à recevoir la vaiſſelle de tout le monde. Cet expé-

dient avoit déjà été propofé, & rejeté par Pontchartrain, lorfqu'il étoit contrôleur-général, qui, devenu chancelier, n'y fut pas plus favorable. On objectoit que l'épuifement étoit depuis ce temps-là infiniment augmenté, & les moyens également diminués; ce fpécieux ne le toucha point; il opina fortement contre, repréfenta le peu de profit, par rapport à l'objet fi confidérable pour chaque particulier, & un profit court & peu utile, qui tôt perçu, n'apporteroit pas un foulagement qui tînt lieu de quelque chofe; l'embarras & la douleur de chacun, & la peine dans l'exécution de ceux-là même qui le feroient de meilleur cœur; la honte de la chofe en elle-même; la bigarrure de la cour, & de la première volée, d'ailleurs en vaiffelle de terre & des particuliers & des provinces en vaiffelle d'argent, fi on en laiffoit la liberté, & fi on ne la laiffoit pas, le défefpoir général & la reffource des cachettes; le décri des affaires, qui après cette reffource épuifée, & qui la feroit en un moment, & paroîtroit extrême & dernière, fembleroit n'en avoir plus aucune; enfin le bruit que cela feroit chez l'étranger, l'audace, le mépris, les efpérances que les ennemis en concevroient, le fouvenir de leurs railleries,

lorſqu'en la guerre de 1688, tant de précieux meubles d'argent maſſif, qui faiſoient l'ornement de la galerie, des grands & petits appartemens de Verſailles, & l'étonnement des étrangers, furent envoyés à la Monnoie, juſqu'au trône d'argent; du peu qui en revint, & de la perte ineſtimable de ces admirables façons, plus chères que la matière, & que le luxe avoit introduits depuis ſur les vaiſſelles, qui tourneroient néceſſairement en pure perte pour chacun.

Deſmarets, quoique celui qui portoit le poids des finances, & que cela devoit ſoulager de quelques millions, opina en même ſens & avec la même force. Nonobſtant de ſi bonnes raiſons & ſi évidentes, le Roi perſiſta à vouloir, non pas forcer perſonne, mais à recevoir la bonne volonté de ceux qui préſenteroient leur vaiſſelle, & cela fut déclaré ainſi & verbalement; & on indiqua deux voies à faire le bon citoyen, Launai, orfévre du Roi, & la Monnoie.

Ceux qui donnèrent leur vaiſſelle à pur & à plein, l'envoyèrent à Launai, qui tenoit un regiſtre des noms & du nombre des marcs qu'il recevoit. Le Roi voyoit exactement cette liſte, au moins les premiers jours, & promettoit à ceux-là, verbalement

& généralement, de leur rendre le poids qu'il recevoit d'eux, quand les affaires le lui permettroient, ce que pas un d'eux ne crut, ni n'efpéroit, & de les affranchir du contrôle, monopole de l'argent, affez nouveau pour la vaiffelle qu'ils feroient refaire.

Ceux qui voulurent le prix de la leur, l'envoyèrent à la monnoie; on l'y pefoit, en y arrivant, on écrivoit les noms, les marcs & la date, fuivant laquelle on payoit à chacun à mefure qu'il y avoit de l'argent. Plufieurs n'en furent pas fâchés, pour vendre leur vaiffelle fans honte, & s'en aider dans l'extrême rareté d'argent; mais la perte & le dommage furent ineftimables de toutes ces admirables moulures, gravures, cifelures, de ces reliefs, & de tant de divers ornemens achevés, dont le luxe avoit chargé la vaiffelle de tous les gens riches, & de tous ceux du bel air. De compte fait, il ne fe trouva pas cent perfonnes fur la lifte de Launai; & le total du produit en don ou en converfion, ne monta pas à trois millions.

La cour & Paris, encore les groffes têtes de la ville, qui n'osèrent s'en difpenfer, & quelque peu d'autres, qui crurent fe donner du relief, fuivirent le torrent. Nuls autres

dans Paris, ni presque dans les provinces, parmi ceux mêmes qui cessèrent de se servir de leur vaisselle, qui ne furent pas en grand nombre, la plupart la mirent dans le coffre, pour en faire de l'argent, suivant leurs besoins, ou pour la faire reparoître dans un meilleur temps.

J'avoue que je fis l'arrière-garde, & que, fort las des monopoles, je ne me soumis point à une perte volontaire. Quand je me vis le seul de ma sorte, mangeant dans de l'argent, j'en envoyai pour un millier de pistoles à la Monnoie, & je fis serrer le reste. J'en avois peu de vieille de mon père, & sans façons, de sorte que je la regrettai moins que l'incommodité & la mal-propreté. Pour M. de Lauzun, qui en avoit quantité, & d'admirable, son dépit fut extrême, & l'emporta sur le courtisan. Le duc de Villeroy lui demanda s'il l'avoit envoyée; j'étois avec lui, le duc de la Roche-Guyon & quelques autres : Non encore, répondit-il, d'un ton bas & tout doux. Je ne sais à qui m'adresser pour me faire la grâce de la prendre, & puis, que sais-je s'il ne faut pas que cela passe sous le cotillon de la duchesse de G***? Nous en pensâmes tous mourir de rire, & lui de faire la pirouette, & nous quitter.

Tout ce qu'il y eut de grand ou de confi-

dérable, se fournit, en huit jours, en faïence, en épuisèrent les boutiques, & mirent le feu à cette marchandise, tandis que tout le médiocre continua à se servir de son argenterie. Le Roi agita de se mettre à la faïence, il envoya sa vaisselle d'or (1) à la Monnoie, & M. le duc d'Orléans, le peu qu'il en avoit.

Le Roi & la famille Royale se servirent de vaisselle de vermeil & d'argent; les princes & princesses du Sang, de faïence. Le Roi sut, peu après, que plusieurs avoient fait des démonstrations frauduleuses, & s'en expliqua avec une aigreur qui lui étoit peu ordinaire, mais qui ne produisit rien. Elle seroit mieux tombée sur le duc de G*** & sa vilaine épouse, causes misérables d'un éclat si honteux & peu utile. Ils n'en furent pas les dupes; ils encoffrèrent leur belle & magnifique vaisselle, & la femme elle-même porta leur vieille à la Monnoie : elle se la fit très-bien payer.

Pour d'Antin, qui en avoit de la plus achevée, & en grande quantité, on peut juger qu'il fut des premiers sur la liste de Launai; mais, dès qu'il eut le premier vent de la chose, il courut à Paris choisir force por-

---

(1) Elle produisit un peu plus de quatre cent mille livres.

celaine admirable, qu'il eut à grand marché, & enleva deux boutiques de faïence, qu'il fit porter pompeusement à Versailles. Cependant les donneurs de vaisselles n'espérèrent pas long-temps d'avoir plu. Au bout de trois mois, le Roi sentit la honte & la foiblesse de cette belle ressource, & avoua qu'il se repentoit d'y avoir consenti. Ainsi alloient alors les choses, & pour la cour, & pour l'état.



Établissement du Dixième.

L'IMPOSSIBILITÉ trop bassement éprouvée d'obtenir la paix, & l'épuisement où étoit le Royaume, jetèrent le Roi dans les plus cruelles angoisses, & Desmarets dans le plus funeste embarras. Les papiers de toutes les espèces, dont le commerce se trouvoit inondé, & qui tous avoient perdu plus ou moins de crédit, faisoient un cahos dont on n'apercevoit pas le remède. Billets d'état, billets de monnoie, billets de receveurs-généraux, billets sur les tailles, billets d'ustensiles, étoient la ruine des particuliers, que le Roi forçoit de prendre en payement de lui, qui perdoient moitié, deux tiers & plus, &

avec le Roi, comme avec les autres. Cet escompte enrichiſſoit les gens à argent & de finance, aux dépens du public; & la circulation d'argent ne ſe faiſoit plus, parce que l'eſpèce manquoit, parce que le Roi ne payoit plus perſonne, & qu'il tiroit toujours, & que ce qu'il y avoit d'eſpèces hors de ſes mains, étoit bien enfermé dans les coffres des partiſans. La capitation doublée & triplée à volonté arbitraire des intendans des provinces, les marchandiſes & les denrées de toutes eſpèces impoſées en droits au quadruple de leur valeur, taxes d'aiſés, & autres de toute nature, & ſur toutes choſes; tout cela écraſoit nobles & roturiers, ſeigneurs & gens d'égliſe, ſans que ce qui en revenoit au Roi pût ſuffire, qui tiroit le ſang de ſes ſujets, ſans diſtinction; qui en exprimoit juſqu'au *pus*, & qui enrichiſſoit une armée infinie de traitans & d'employés à ces divers genres d'impôts, entre les mains de qui en demeuroit la plus grande & la plus claire partie. Deſmarets, en qui le Roi enfin avoit été forcé de mettre toute ſa confiance pour les finances, imagina d'établir, en ſus de tant d'impôts, cette dixme royale ſur tous les biens de chaque communauté & de chaque particulier du Royaume, que le maréchal de

Vauban d'une façon, & Boisguilbert de l'autre, avoient autrefois proposée, ainsi que je l'ai rapporté, comme une taxe unique, simple, qui suffiroit à tout, qui entreroit toute entière dans les coffres du Roi, au moyen de laquelle tout autre impôt seroit aboli, même la taille & jusqu'à son nom. On a vu au même lieu que les financiers en frémirent, que les ministres en rugirent, & avec quel anathème cela fut rejeté, & à quel point ces deux excellens & habiles citoyens en demeurèrent perdus. C'est ce dont il faut se souvenir ici, puisque Desmarets, qui n'avoit pas perdu de vue ce systême, non comme soulagement & remède, crime irrémissible dans la doctrine financière, mais comme surcroît, y eut maintenant recours, sans dire mot à personne; il fit son projet, qu'il donna à examiner & à limer à un bureau, qu'il composa exprès, & uniquement de Bonville, conseiller d'état, mari de sa fœur; Nointel, conseiller d'état, frère de sa femme; Vauxbourg, conseiller d'état, son frère; Bercy, intendant des finances, son gendre; Harlai Cœli, maître des requêtes, son affidé, mort depuis conseiller d'état & intendant de Paris, & de trois maîtres financiers. Ce fut donc à ces gens si bien triés à diriger l'affaire, à en diriger l'exé-

cution, & à en dresser l'Édit. Nointel seu. d'entr'eux eut horreur d'une exaction si monstrueuse, & sous prétexte du travail du bureau qu'il avoit des vivres des armées, il s'excusa d'entrer dans celui-ci. Il fut imité par un des trois traitans, à qui apparemment il restoit encore quelque sorte d'ame. On fut étonné que Vauxbourg ne s'en fût point retiré, lui qui avoit beaucoup de probité & de piété, & qui s'étoit retiré des intendances, où il avoit long-temps & bien servi. Ces commissaires travaillèrent donc, avec assiduité & grande peine, à surmonter les difficultés qui se présentoient de toutes parts. Il falloit d'abord tirer de chacun une confession de bonne-foi, nette & précise, de son bien, de ses dettes actives & passives, de la nature de tout cela. Il en falloit exiger des preuves certaines, & trouver les moyens de n'y être pas trompé; sur ces points roulèrent toutes les difficultés; on compta pour rien la désolation de l'impôt, même dans une multitude d'hommes de tous les états, si prodigieuse, & leur désespoir d'être forcés à révéler eux-mêmes le secret de leurs familles; la turpitude d'un si grand nombre; le manquement de bien, suppléé par la réputation & le crédit, dont la cessation alloit jeter dans une ruine

inévitable, la discussion des facultés de chacun, la combustion des familles, par ces cruelles manifestations, & par cette lampe portée sur leurs parties les plus honteuses; en un mot, plus que le cousin-germain de ces dénombremens impies, qui ont toujours indigné le Créateur, & appesanti sa main sur ceux qui les ont fait faire, & presque toujours attiré d'éclatans châtimens. Moins d'un mois suffit à la pénétration de ces humains commissaires, pour rendre bon compte de ce doux projet au cyclope qui les en avoit chargés. Il revit avec eux l'Édit qu'ils en avoient dressé, tout hérissé de foudres contre les délinquans qui seroient convaincus; mais qui n'avoient aucun égard aux charges que les biens portent par leur nature, & dès lors il ne fut plus question que de le faire passer. Alors Desmarets proposa au Roi cette affaire, dont il sut bien faire sa cour; mais le Roi, quelqu'accoutumé qu'il fût aux impôts les plus énormes, en fut effrayé.



Dépôt des Papiers d'État.

JUSQUE fort avant, sous le règne de Louis XIV, on n'avoit eu soin, sous aucun

Roi, de ramasser les papiers qui concernoient l'État, à l'exception de la partie en ce genre la moins importante à tenir secrette, qui est les finances, laquelle ayant des formes juridiques, avoit par conséquent des greffes & des dépôts publics à la chambre des comptes. Louvois fut le premier qui sentit le danger que les dépêches & les instructions du Roi & de ses ministres adressées aux généraux des armées, aux gouverneurs & aux autres chefs de guerre, & même aux intendans des frontières, & de ceux-là au Roi & aux ministres, restassent entre les mains de ces particuliers, & après eux, de leurs héritiers, & souvent de leurs valets, qui en pouvoient faire de dangereux usages, & quelquefois jusqu'aux beurières, dont il est arrivé à des curieux d'en retirer de très-importantes d'entre leurs mains. Quoiqu'alors les guerres dont il s'agissoit dans ces papiers fussent finies, & quelquefois depuis fort long-temps, ceux contre qui la France les avoit soutenues y pouvoient trouver l'explication dangereuse de bien des énigmes, & l'éclaircissement de beaucoup de ténèbres importantes à n'être pas mises au jour; & peut-être des trahisons achetées, encore, plus fatales à découvrir pour les familles, intéressées, & pour donner lieu à s'en

mieux garantir. Ces considérations qu'on ne comprend pas qu'elles n'ayent plutôt frappé nos Rois & leurs ministres, saisirent M. de Louvois. Il chercha tout ce qu'il put trouver d'ancien en ce genre, se fit rendre à mesure ces sortes de papiers, & les fit ranger, par année, dans un dépôt, aux Invalides, où cet ordre depuis a été soigneusement observé. Tellement qu'outre la conservation du secret, on a encore par là des instructions sûres, où l'on peut puiser utilement; ce même défaut étoit encore plus périlleux dans la partie de la négociation, & la chose est si évidente, qu'elle n'a pas besoin d'explication. Croissy, chargé des affaires étrangères, fut réveillé par l'exemple que lui donnoit Louvois; il l'imita pour les recherches du passé, & pour se faire rendre les papiers qui regardoient son département à mesure; mais il en demeura là. Torcy, son fils, proposa au Roi, en Mars de cette année, de faire un dépôt public de ces papiers, qui le trouva fort à propos. Torcy prit pour le Roi un pavillon des Petits-Pères, près la place des Victoires, parce qu'il entroit de son jardin dans le leur, à l'autre bout duquel est ce pavillon, très-détaché & éloigné du couvent, isolé de tout, & on y peut entrer tout droit de la rue. Il fit mettre en bel ordre

tout ce curieux & important dépôt, où les ministres & les ambassadeurs trouvoient tant de quoi s'instruire, & qui est si soigneusement continué jusqu'à présent, en sorte que les héritiers même des ministres de ces départemens, & de leurs principaux commis & secrétaires, sont obligés d'y remettre tout ce qui se trouve dans les bureaux & les cabinets des secrétaires d'état, lorsque, par mort ou autrement, ils perdent leurs charges. Un commis principal & de confiance particulière est chargé de ce dépôt par département, sous le secrétaire d'état en charge, & y répond de tout. Pontchartrain ensuite en a fait autant pour le bien de la marine & de la maison du Roi. On peut dire que cet établissement n'est pas un des moindres, ni des moins importans qui ayent été faits du règne de Louis XIV; mais il feroit à désirer que les autres dépôts fussent placés aussi surement que l'est celui de la guerre.

Du Cordon-Bleu.

L'ANNÉE 1711 commença par la cérémonie de faire chevalier de l'ordre M. le prince de Conty. Il n'avoit pas quinze ans. Madame sa mère ne laissoit pas de demander l'ordre pour

lui, depuis long-temps, avec le dernier empreſſement. L'âge des Princes du Sang, pour l'avoir, eſt vingt-cinq ans. Mais le Roi, qui l'avoit donné au comte de Toulouſe avant quatorze ans, ne fut que répondre à cet exemple, que M. du Maine fit valoir dans la liaiſon intime où les affaires de la ſucceſſion de M. le Prince l'avoient mis avec madame la princeſſe de Conty. Ainſi, moyennant les Bâtards, qui peu à peu renversèrent tout & défigurèrent tout, les Princes du Sang eurent l'ordre ſans âge, & comme les fils de France, c'eſt-à-dire que les fils de la Couronne & ceux de l'adultère y étant traités ſur l'âge en toute égalité, les Princes du Sang ne purent demeurer exclus du même avantage. La préſentation de M. le prince de Conty fut une autre nouveauté tout auſſi étrange : les parens doivent être de même rang que le préſenté. Lorſque les chevaliers manquent, comme en 1661 & en 1668, on n'y regarde point par l'impoſſibilité ; & les fils de France ſont parrains indifféremment de tous les chevaliers; ſuffiſamment on revient à la règle toujours obſervée. C'étoit donc à deux Princes du Sang à préſenter M. le prince de Conty; mais il n'y avoit de Prince du Sang que M. le Duc, qui fût fait chevalier de l'ordre; la raiſon vou-

loit donc que, pour le deuxième parrain, on en approchât au plus près, & que M. du Maine, ou, si sa jambe boiteuse l'en empêchoit, le comte de Toulouse le fût, puisqu'il ne leur manquoit rien nulle part en France du rang de Prince du Sang, que des bagatelles aux Princes, imperceptibles, & que les enfans même de M. du Maine y étoient pareillement montés, néanmoins avec la pique d'entre madame la Duchesse & M. du Maine, qui étoit dès lors très-vive, sur la succession de M. le Prince; le Roi hésita à accoupler M. du Maine avec M. le Duc. On pouvoit, pour honorer le Prince du Sang, accoupler M. le Duc avec M. le Duc d'Orléans; mais le rang de petit-fils de France, si reçu & si distingué de celui des Princes du Sang, s'accommoda moins encore de cela que M. le duc du Maine. Pour couper court, on remonta au faîte, afin que tout y fût sans proportion; on ne s'arrêta point au fils de France, quoiqu'il n'y en pût avoir d'un Prince du Sang avec eux, & la présentation se fit par Monseigneur & le duc de Bourgogne.



Portrait de la Cour, en 1711 (1).

JAMAIS changement ne fut plus grand ni plus marqué que celui que fit la mort du Grand Dauphin. Eloigné encore du trône par la ferme santé du Roi, sans aucun crédit, & par soi de nulle espérance, il étoit devenu le centre de toutes les espérances & de la crainte de tous les personnages, par le loisir qu'une formidable cabale avoit eu de se former, de

(1) Cet article, déjà inséré dans les trois volumes imprimés, nous a paru tellement mutilé, que nous ne craignons pas de le représenter à nos lecteurs, d'après vérification faite sur les manuscrits du duc de Saint-Simon. Il est sans doute permis à un Éditeur de retrancher de l'ouvrage qu'il a sous les yeux, des faits ou trop forts, ou calomnieux, ou même douteux; mais nous ne pensons pas que rien l'autorise à changer ces mêmes faits, & à les traiter à sa manière. Si cela se pouvoit ainsi, ce ne seroit plus l'Auteur original qu'on offriroit au public; l'Éditeur deviendroit le véritable Auteur; &, dans tous les cas, on pourroit légitimement le charger de toutes les erreurs du premier. Ce principe, que nous avons adopté, nous a rendu sévères jusqu'au scrupule; les faits, dans ces nouveaux volumes, sont tels que M. le duc de Saint-Simon les raconte; c'est sa manière, c'est son style, en un mot c'est sa physionomie; &, si nous avons osé faire quelques médiocres changemens dans la narration, c'est que les fautes que nous avons relevées étoient celles du copiste, & non les siennes. On juge bien que nous aurions pu rendre avec facilité le style de cet ouvrage moins entortillé & plus coulant, mais encore une fois, ce n'auroit plus été M. de Saint-Simon. Quant à cet article, on verra de quelle importance il étoit de le rétablir. Il est comme la clef de beaucoup d'autres; &, sans cette clef, on ne les entendroit que bien difficilement.
Note de l'Éditeur.

s'affermir, de s'emparer totalement de lui, sans que la jalousie du Roi, devant qui tout trembloit, s'en mît en peine, parce que son souci ne daignoit pas s'étendre par delà sa vie, pendant laquelle il ne craignoit rien avec raison.

On a déjà vu les impressions si différentes qu'elle fit dans l'état & dans le cœur du nouveau Dauphin & de son épouse, dans le cœur de M. le duc de Berry & dans l'esprit de sa femme, dans la situation de M. le duc & de madame la duchesse d'Orléans, & dans l'ame de madame de Maintenon, délivrée, pour le présent, de toute mesure & de toute épine pour l'avenir.

M. du Maine partagea de bon cœur les mêmes affections avec son ancienne gouvernante, devenue sa plus tendre & sa plus abandonnée protectrice; foncièrement mal de tout temps, comme on l'a dit, avec Monseigneur, il avoit violemment tremblé, de la manière dont on a vu, que ce Prince avoit reçu les divers dégrés de son élévation, & en dernier lieu celui de ses enfans. Il étoit loin d'être rassuré là dessus du côté du nouveau Dauphin & de madame la Dauphine; mais un & un sont deux.

Délivré de tous les Princes du Sang en âge & en maintien, dont il avoit su sitôt & si grandement profiter, Monseigneur de moins

& possédé par madame la duchesse, lui fut un soulagement dont il ne prit pas même la peine de cacher l'extrême contentement. Il avoit de trop bons yeux pour ne s'être pas aperçu que madame la Dauphine n'ignoroit rien de la protection qu'il avoit prodiguée au duc de Vendôme, sur tout ce qui s'étoit passé en Flandre, pour ne pas sentir ce que les maximes du nouveau Dauphin lui faisoient penser sur la grandeur qu'il s'étoit formée, & qu'il ne captiveroit pas aisément par ses souplesses ceux qui pouvoient, & qui, selon toute apparence, pourroient le plus sur lui; mais la santé du Roi lui faisoit espérer encore un long terme de son aveuglement pour lui, pendant lequel il pouvoit espérer de ces heureux hasards, qui mettent le comble à la fortune.

L'esprit léger de M. le duc d'Orléans lui parut moins un obstacle, qu'une facilité à en tirer parti d'une façon ou d'une autre; celui de M. le duc de Berry n'étoit pas pour l'inquiéter; mais il résolut de n'oublier rien pour ne point trouver une ennemie dans madame la duchesse de Berry; & il la cultiva avec adresse.

Il commençoit à goûter un si doux repos, lorsque, surpris peu de jours après à Marly, d'un mal étrange, dans la nuit, son valet-de-

chambre l'entendit râler, & le trouva sans connoissance. Il cria au secours ; madame la duchesse d'Orléans accourut en larmes ; madame la Duchesse & Mesdemoiselles ses filles, par bienséance, & beaucoup de gens pour faire leur cour, dans l'espérance que le Roi sauroit leur empressement. M. du Maine fut saigné & accablé de remèdes, parce qu'aucun ne réussissoit. Fagon, à qui deux heures à peine suffisoient pour s'habiller par dégrés, n'y vint qu'au bout de quatre, à cause de sa sueur de toutes les nuits. Il étoit de tous le plus nécessaire en cette occasion, parce qu'il connoissoit ce mal par sa propre expérience, quoique jamais si rudement attaqué. Il gronda fort de la saignée, & de la plupart des remèdes. On tint conseil si l'on éveilleroit le Roi, & il passa que non, à la pluralité des voix. Il apprit à son petit lever toutes les alarmes de la nuit, qui étoient déjà bien calmées, il alla voir ce cher fils, dès qu'il fut habillé, & y fut deux fois le jour pendant les deux ou trois premiers, & une ensuite tous les jours, jusqu'à ce qu'il fut tout à fait bien. Madame du Maine (1) étoit cependant à Sceaux. Au

(1) Le mariage de M. le duc du Maine augmenta sa timidité naturelle & son humeur farouche. Il épousa une Princesse du Sang, d'un caractère entièrement opposé au

milieu des fêtes qu'elle y donnoit, elle s'écria qu'elle mourroit, si elle voyoit M. du Maine en cet état, & ne sortit point de son palais enchanté. M. du Maine, accoutumé à en approuver tout servilement, approuva fort cette condui-

---

sien, aussi vive & entreprenante qu'il étoit doux & tranquille. Cette Princesse abusa de sa douceur; elle secoua bientôt le joug, qu'une éducation peut-être trop sévère lui avoit imposé; elle dédaigna de faire sa cour au Roi, pour tenir la sienne à Sceaux, où, pour la dépense, elle ruina M. son mari, lequel approuvoit ou n'osoit s'opposer à ses volontés. Le Roi lui en parla, mais inutilement, & voyant enfin que ses représentations ne servoient qu'à faire souffrir un fils qu'il aimoit, il prit le parti du silence, & le laissa croupir dans son aveuglement & sa foiblesse.

Je me souviens à propos de ce mariage de M. du Maine, que le Roi, qui pensoit toujours juste, auroit désiré que les Princes légitimés ne se fussent jamais mariés. Ces gens-là, disoit-il à madame de Maintenon, ne devroient jamais se marier. Mais M. le duc du Maine avoit voulu l'être; cette même sagesse du Roi auroit fait du moins qu'il auroit choisi une fille d'une des grandes Maisons du Royaume, sans les persécutions de M. le Prince, qui regardoit ces sortes d'alliances, comme la fortune de la sienne. Je sais bien que le Roi auroit eu dessein de choisir mademoiselle d'Uzès, & qu'il étoit sur le point de le déclarer, lorsque M. de Barbézieux vint lui faire part de son mariage avec elle, ce qui fit que le Roi n'y songea pas davantage. Tout est conjecture dans cette vie, disoit le maréchal de Clérembault, & la destinée de mademoiselle d'Uzès en est une preuve.

Souvenirs de Caylus.

Elle aimoit beaucoup la comédie (madame du Maine) & la jouoit fort mal. On la vit sur le même théâtre avec Baron : c'étoit un singulier contraste; mais sa cour étoit charmante. On s'y divertissoit autant qu'on s'ennuyoit alors à Versailles; elle animoit tous les plaisirs par son esprit, par son imagination, par ses fantaisies; on ne pouvoit pas ruiner son mari plus gaiement.

Note de VOLTAIRE.

te, & l'alla voir à Sceaux, dès qu'il put marcher.

Madame la Princeſſe de Conty fut celle qui regretta Monſeigneur, & qui y perdit le moins. Elle l'avoit poſſédé ſeule & avec empire, fort long-temps. Meſdemoiſelles de Liſlebonne, qui ne bougeoient de chez elle, l'avoient peu à peu partagé, mais avec de grandes meſures de déférence. Le règne de mademoiſelle Choin avoit tout abſorbé ce qui étoit reſté à ſa maîtreſſe, pour qui Monſeigneur ne conſerva que de la bienſéance, accompagnée d'ennui & ſouvent de dégoût, que l'amuſement qu'il trouva chez madame la Ducheſſe ne fit qu'accroître. Madame la princeſſe de Conty n'étoit donc de rien depuis bien des années, avec l'amertume de ſavoir mademoiſelle de Liſlebonne, ſa protégée & ſon amie, en poſſeſſion des matinées libres de Monſeigneur, chez elle, dans un ſanctuaire ſcellé pour tout autre que madame d'Épinoy, où ſe traitoient les choſes de confiance; mademoiſelle Choin, ſon infidelle domeſtique, devenue la reine du cœur & de l'ame de Monſeigneur & de madame la Ducheſſe, intimément liée à elle en tiers de tout avec elles & Monſeigneur, qu'elle poſſédoit chez elle en cour publique. Il falloit fléchir avec toutes ces perſonnes, ne rien

voir, leur plaire; &, malgré ses humeurs, sa hauteur, son aigreur, elle s'y étoit ployée, & fut assez bonne pour être si touchée, qu'elle pensa suffoquer deux ou trois nuits après la mort de Monseigneur, en sorte qu'elle se confessa au curé de Marly; elle logeoit en haut, au château; le Roi l'alla voir. Le dégré étoit incommode; il le fit rompre pendant son séjour à Fontainebleau, & en fit un grand & commode. Il y avoit plus de dix ans qu'il n'avoit eu occasion de monter à Marly, & il lui falloit de ces occasions uniques pour lui faire faire l'essai de ce nouveau dégré.

Madame la princesse de Conty guérit à nos dépens. Nous avions le second pavillon du côté de Marly fixe, le bas pour nous, le haut pour M. & madame de Lauzun. Il est aussi près du château que le premier, & n'en a pas le bruit. On nous y mit pour donner le second à madame la princesse de Conty, seule avec sa dame d'honneur. Quoiqu'ennemie de l'air & de l'humidité, elle le préféra à son logement du château, pour s'attirer plus de monde par la commodité de l'abord; & y tint depuis les grands jours, avec la vieillesse de la cour, qu'elle y rassembla, & qui, faute de mieux, & par la commodité d'un réduit toujours ouvert, s'y adonna toute.

On jugera aiſément du déſeſpoir & de la conſternation de cette puiſſante cabale, ſi bien organiſée, que l'audace avoit conduite aux attentats qu'on en a rapportés. Quoique l'héritier de la couronne, qu'elle avoit porté par terre, ſe fût enfin relevé, & que ſon épouſe, unie à madame de Maintenon, ſe fût vengée de l'acteur principal d'une peine ſi incroyable, la cabale ſe tenoit ferme, gouvernoit Monſeigneur, ne craignoit point qu'il lui échappât, l'entretenoit dans le plus grand éloignement de ſon fils & de ſa fille, dans le dépit ſecret de la diſgrace de Vendôme, ſe promettoit bien de monter ſur le trône avec lui, & d'en anéantir l'héritier ſous ce règne. Dieu ſouffle ſur leurs deſſeins ; en un inſtant, il les renverſe & les aſſervit, ſans eſpérance à celui pour la perte duquel ils n'avoient rien oublié ni ménagé. Quelle rage, mais quelle diſperſion ! Vendôme en frémit en Eſpagne, où il ne s'étoit jeté qu'en paſſant. De ce moment, il réſolut d'y fixer ſes tabernacles, & de renoncer à la France, après ce qu'il avoit attenté, & ce qui l'en avoit fait ſortir ; mais la guerre, par où il comptoit ſe rendre néceſſaire, n'étoit pas pour durer toujours.

Le Dauphin & le Roi d'Eſpagne s'étoient

toujours tendrement aimés; leur ſéparation n'y n'avoit rien changé; la Reine d'Eſpagne, qui y pouvoit tout, étoit ſœur de ſon ennemie, & intimément unie avec elle; le beſoin paſſé, ſon état pouvoit triſtement changer. Sa reſſource fut de ſe lier le plus étroitement qu'il put avec la princeſſe des Urſins, & de devenir ſon courtiſan, après avoir donné la loi à nos miniſtres & à notre cour: on en verra bientôt les ſuites. Le Vaudemont ſe ſentit perdu, moins bien de beaucoup auprès du Roi; depuis la chute de Chamillart, il ne lui reſtoit plus de protecteur. Torcy ne s'étoit jamais fié à lui, & Voiſin n'avoit jamais répondu que par des politeſſes crues aux avances qu'il lui avoit prodiguées. Il étoit ſans commerce étroit avec les autres miniſtres, & dans la plus légère bienſéance avec les ducs de Chevreuſe & de Beauvilliers, ſi même il y en avoit. Teſſé, bien traité, mais ſimplement connu de madame la Dauphine; la maréchale d'Eſtrées, qu'il s'étoit dévouée par d'autres contours, avoit les reins trop foibles pour le ſoutenir auprès de cette Princeſſe, ſi juſtement irritée contre ſes nièces & contre lui, ſi uni à M. de Vendôme & à Chamillart. Elle s'étoit à la fin dégoûtée de la maréchale d'Eſtrées. Madame de la Vallière, la plus ſpirituelle & la plus

dangereuſe des Noailles, lui avoit enlevé la faveur & la confiance, & n'avoit rien de commun avec une cabale qui marchoit ſous la Choin, toujours en garde contre tout ce qui tenoit à ſon ancienne maîtreſſe.

Vaudemont n'avoit donc plus de vie effective que par le tout-puiſſant crédit de ſes nièces ſur Monſeigneur, qui lui en donnoit un direct, & avec lui, & un autre par réflexion de l'attente du futur. Cette corde rompue, il ne ſavoit plus où ſe reprendre. La conduite Autrichienne du duc de Lorraine portoit un peu ſur lui, depuis que Chamillart n'étoit plus bien qu'à l'extérieur, on n'eût pas donné attention aux circonſtances ſi marquées de la conſpiration en Franche-Comté, qui fut déconcertée par la victoire du comte du Bourg, & par la capture de la caſſette de Mercy; cela n'avoit pas laiſſé d'éclairer encore plus ce prothée. Mademoiſelle de Liſlebonne, pénétrée d'une ſi profonde chute perſonnelle & commune, trop sûre de ſa ſituation avec madame la Dauphine, & avec tout ce qui approchoit intimément le Dauphin, n'étoit pas pour ſe pouvoir réſoudre, altière comme elle l'étoit, à *traîner* dans une cour, où elle avoit régné toute ſa vie. Son oncle & elle prirent

donc le parti d'aller paſſer l'été en Lorraine, pour ſe dérober à ces premiers temps de trouble, & ſe donner celui de ſe former un plan de vie tout nouveau.

La fortune ſecourut cette fée. La petite-vérole enleva tout de ſuite pluſieurs enfans à madame de Lorraine, entr'autres une fille de ſept ou huit ans, qu'elle avoit fait élire abbeſſe de Remiremont, il y avoit deux ans, après la mort de la princeſſe de Salm. Cet établiſſement parut à l'oncle & à la nièce une planche après le naufrage, un état noble & honnête pour une vieille fille, une retraite fort digne & ſans contrainte, une eſpèce de maiſon de campagne pour quand elle y voudroit aller, ſans néceſſité de réſidence aſſidue, ni abdiquer Paris & la Cour, & un prétexte de l'en tirer à volonté, avec quarante mille livres de rente, à qui en avoit peu, & ſe trouvoit privée des voitures de Monſeigneur, & de toutes les commodités qu'elle en tiroit. Elle n'eut que la peine de déſirer cet établiſſement tout en arrivant en Lorraine; ſon élection ſe fit auſſi-tôt. Sa ſœur, mère de famille, plus douce & plus flexible, ne ſe croyoit pas les mêmes raiſons d'éloignement. Son métier d'eſpionne de madame de Maintenon lui donnoit de la

protection & de la considération, dont le ressort étoit inconnu, mais qui étoit marqué. Elle ne songea donc pas à quitter la cour; ce qui entroit aussi dans la politique de sa sœur & de son oncle. Madame d'Épinoy donna plutôt part de l'élection de sa sœur à l'abbaye de Remiremont, qu'elle ne sollicita la permission de la faire nommer, & le tout se passa avec la facilité pour eux ordinaire. Mademoiselle de Lislebonne prit le nom de *Remiremont.*

Cette affaire se fit si brusquement, que j'arrivai, le soir de la permission donnée, sans en rien savoir, dans le salon, après le souper du Roi. Je fus surpris de voir venir à moi, au sortir du cabinet du Roi, madame la Dauphine, avec qui je n'avois aucune privauté, m'environner & me témoigner, en riant, avec cinq ou six dames de sa cour, des plus familières, me donner à deviner qui étoit abbesse de Remiremont? Je reculois toujours, & le rire augmenta de ma surprise d'une question qui me paroissoit si hors de toute portée, & de ce que je n'imaginois personne à nommer. Enfin elle m'apprit que c'étoit mademoiselle Lislebonne, & me demanda ce que j'en disois; » Ce que j'en dis, madame, » lui répondis-je aussi en riant, j'en suis ravi,

» pourvu que cela nous en délivre ici ; &, à » cette condition, j'en souhaiterois autant à » sa sœur ». Je m'en doutois bien, repliqua la Princesse, & elle s'en alla, riant de tout son cœur. Deux mois plutôt, outre que l'occasion n'en eût pu être, une telle déclaration n'eût pas été de saison, quoique mes sentimens ne fussent pas ignorés alors. Passé les premiers momens où cette hardiesse ne laissa pas de retentir, il n'en fut pas seulement question.

Madame la duchesse fut d'abord abymée dans la douleur. Tombée de ses plus vastes espérances, & d'une vie brillante, & toujours agréablement occupée, qui lui mettoit la cour à ses pieds ; mal avec madame de Maintenon, brouillée sans retour d'une façon déclarée avec madame la Dauphine, en haine ouverte avec M. du Maine, en équivalent avec madame la duchesse d'Orléans, en procès avec ses belles-sœurs, sans personne de qui s'appuyer, avec un fils de dix-huit ans, deux filles qui lui échappoient déjà, par le vol qu'elle leur avoit laissé prendre, tout le reste enfant ; elle se trouva réduite à regretter M. le Prince & M. le Duc, dont la mort l'avoit tant soulagée. Ce fut alors que l'image si chérie de M. le prince de Condé se

présenta sans cesse à sa pensée & à son cœur, qui n'auroit plus trouvé d'obstacle à son penchant ; & ce Prince, avec tant de talens, que l'envie avoit laissés inutiles, réconcilié peu avant sa mort avec madame de Maintenon, intimément lié avec le Dauphin, par les choses passées ; & de toute sa vie avec les ducs de Chevreuse & de Beauvilliers, & l'archevêque de Cambray; uni à madame la Dauphine, par la haine commune de Vendôme, & par la conduite & les propos qu'il avoit tenus pendant la campagne de Lille, auroit été bientôt le modérateur de la cour, & de l'état dans la suite. C'étoit le seul à qui madame la Duchesse eût été fidelle ; elle étoit l'unique pour qui il n'eût pas été volage ; il lui auroit fait hommage de sa grandeur, & elle eût brillé de son lustre. Quels souvenirs désespérans ! Avec Lassé, fils, pour tout confort, faute de mieux, elle s'y attacha sans mesure, & l'attachement dure encore, après plus de trente ans. Une désolation si bien fondée cessa pourtant bientôt quant à l'extérieur.

Elle n'étoit pas faite pour les larmes ; elle voulut s'étourdir ; &, pour faire diversion, elle se jeta dans les amusemens, & bientôt dans les plaisirs, jusqu'à la dernière indécence, pour son âge & pour son état. Elle

chercha à y noyer ses chagrins, & elle y réussit. Le prince de Rohan, qui avoit jeté un million dans l'hôtel de Guise, devenu un admirable palais entre ses mains, lui donna des fêtes, sous prétexte de lui faire voir sa maison. Il étoit uni à mesdames de Remiremont & d'Épinoy; cette union l'avoit lié avec madame la Duchesse. Sa chute, l'état où le procès de la succession de M. le Prince mettoit ses affaires, le nombre d'enfans qu'elle avoit, lui firent espérer que le rang & les établissemens de son fils, de son frère, de sa maison avec le palais, & des biens immenses, pourroient tenter madame la Duchesse de se défaire, pour peu, d'une de ses filles en faveur de son fils, & que le souvenir de sa mère pourroit encore assez sur le Roi, avec la protection de madame d'Épinoy auprès de madame de Maintenon, pour lever la moderne difficulté des alliances avec le sang royal. Il redoubla donc de jeux, de soins, de fêtes, d'empressement pour madame la Duchesse.

Il s'étoit servi de sa situation présente auprès de Monseigneur, & de ce qui le gouvernoit, pour s'approcher de madame la Dauphine, par un jeu prodigieux, une assiduité & des complaisances sans bornes, qu'il re-

doubla en cette occasion; & la grande opinion qu'il avoit de sa figure lui avoit fait hasarder des galanteries, pour la Montauban, sa cousine, dont madame la Dauphine s'étoit fort moquée, mais fort en particulier, & l'avoit toujours traité avec distinction & familiarité, à cause de Monseigneur, & de ses entours. Il songeoit par là à donner une grande & durable protection à son rang de Prince étranger; la consternation étoit tombée sur toutes ces usurpations étrangères, qui espéroient tout de monseigneur, par ceux des leurs qui l'obsédoient, & qui se crurent perdus sans ressource, par le nouveau Dauphin, dont ils redoutoient les sentimens, & de ce qui pouvoit le plus sur lui.

On a vu qu'ils auroient pu se trouver déçus dans leurs idées sur le père; mais elles étoient justes sur le fils, à qui la lecture avoit appris ce qu'ils savoient faire, & dont l'équité, le jugement solide & le discernement ne s'accommodoient pas d'un ordre de gens fortis, formés, & soutenus par le désordre.

Le prince de Rohan ne put réussir dans ses vues auprès de madame la Duchesse, il enraya promptement. Il n'eut garde de se montrer fâché par une conduite trop mar-

quée, qui auroit mis en évidence ce qu'il vouloit si soigneusement cacher; mais n'ayant plus ni vues, ni besoin d'elle, il se retira peu à peu, sans cesser de la voir, & madame de Remiremont, & madame d'Épinoy, qui n'avoient plus à compter avec elle, s'en retirèrent aussi peu à peu.

D'Antin mieux que jamais avec le Roi, parvenu, sitôt après la mort de Monseigneur, au comble de ses désirs & de la fortune, n'eut pas besoin de grandes réflexions pour se consoler. On a vu, lors de la campagne de Lille, avec quelle souple adresse il avoit su s'initier avec madame la Dauphine, qu'il n'avoit pas négligée depuis, & dont il espéroit un puissant contrepoids aux mœurs du nouveau Dauphin, & au plus grand éloignement qui étoit entre lui & ceux qui pouvoient le plus sur ce Prince. Il comptoit que la santé du Roi lui donneroit le temps de rapprocher le Dauphin, & de ramener peut-être à lui ceux qu'il y craignoit davantage. La mort de Monseigneur l'affranchissoit d'une assiduité auprès de lui, fort pénible, qui lui ôtoit un temps précieux auprès du Roi, & il n'en pouvoit rien retrancher, comme valet, pris à condition de servir deux maîtres; il se trouvoit délivré de la domina-

tion de madame la Duchesse, par cela même réduite à compter avec lui, débarrassé de plus de tous les manèges indispensables, & souvent très-difficiles, pour demeurer uni avec tous les personnages de cette cabale, qui dominoit Monseigneur, dont les subdivisions donnoient bien de l'exercice aux initiés, qui, comme d'Antin, vouloient aussi figurer avec eux, & qui avoit plus d'une fois tâté de leurs humeurs & de leurs jalousies. Enfin il espéra augmenter sa faveur par une assiduité sans partage, qui le rendoit considérable à la nouvelle cour, & lui donneroit les moyens de s'y initier à la longue. Il songeoit toujours à entrer dans le conseil; car a-t-on jamais vu un heureux se dire: *c'est assez*.

Des adhérens de la cabale, ou des gens particulièrement bien avec Monseigneur, & qui se croyoient en situation de fortune, ou de figure sous son règne, tous eurent leur part de la douleur ou de la chute. Le maréchal d'Huxelles fut au désespoir, & n'osa en faire semblant; mais pour tenir, & ménager sourdement une liaison avec M. du Maine.

Le premier écuyer, honteux de regarder d'où son père étoit sorti, paré de sa mère & de sa femme, avoit osé, plus d'une fois, af-

pirer à être duc, & n'espéroit rien moins de Monseigneur, tellement qu'il fut affligé, comme un homme qui a perdu sa fortune.

Harcourt, plus avant qu'eux tous, se consola plus aisément que pas un. Il avoit madame de Maintenon entièrement à lui, sa fortune complette, & il avoit su se mettre secrettement bien avec la Dauphine, il y avoit long-temps ; au lieu que les deux précédens n'y avoient aucune *jointure*, ni avec le Dauphin, & se trouvoient fort éloignés de ce qui l'approchoit le plus ; pareil en ce dernier article à Harcourt, Boufflers assez avant avec Monseigneur, pour lui avoir fait ses plaintes des froideurs, pour ne rien dire de plus, qu'il recevoit du Roi sans cesse depuis, ses désirs de l'épee de connétable, & qui en étoit favorablement écouté, le regretta par amitié, en galant homme ; il étoit plus encore à portée du nouveau Dauphin, qui l'avoit mieux su connoître, & goûter sa vertu. Je l'avois extrèmement rapproché des ducs de Chevreuse & de Beauvilliers. Je m'en étois fait un travail, & j'y avois réussi, pour m'en promettre des fruits. Ainsi Boufflers n'avoit qu'à gagner. Considéré d'ailleurs de madame la Dauphine, & toujours très-bien avec madame de Maintenon, & dans un comble de fortune.

De classe inférieure, Sainte-Maure, qui n'étoit bon qu'à jouer, perdit véritablement sa fortune. La Vallière tenoit trop de toutes les façons à madame la princesse de Conty, pour attendre beaucoup d'un Prince dans la main de mademoiselle Choin. Il avoit épousé celle des Noailles, & qui avoit le plus d'esprit, de sens, d'adresse, de vues, de manège & d'intrigue, qui gouvernoit sa tribu, qui étoit comptée à la cour, & qui étoit dans la plus grande confiance de la nouvelle Dauphine; avec cela hardie, entreprenante, mais avec des boutades & beaucoup d'humeur.

Biron & Roucy qui, sans être menins, étoient de tous temps très-attachés, & de tous les voyages de Monseigneur, crurent leur fortune perdue. Roucy eut raison; il falloit être Monseigneur pour en faire une espèce de favori. Biron, prisonnier d'Oudenarde, conservoit le chemin de la guerre. Il est aujourd'hui duc & pair, & doyen des maréchaux de France. Il étoit frère de madame de Nogaret & de madame d'Urfé, amies intimes de madame de Saint-Simon, & les miennes, & neveu de M. Lauzun, de chez qui il ne bougeoit. Je l'avois approché de M. de Beauvilliers, & j'avois réussi à le mettre bien avec lui. Par ce côté si impor-

tant, & par sa sœur auprès de madame la Dauphine, il eut de quoi espérer de la nouvelle cour.

Trois hommes à part peuvent encore tenir place ici; les ducs de la Roche-Guyon, de Luxembourg & de Villeroy. M. de Luxembourg tenoit par des liens à Monseigneur, dont il avoit lieu de se promettre une figure, autant qu'il pouvoit en être capable. D'ailleurs, il ne tenoit à rien; car, hors quelques agrémens en Normandie, Voisin ne pouvoit le mener plus loin. Le Roi ne considéroit en lui que son nom. Il avoit conservé des amis de son père, & il étoit fort du grand monde; mais c'étoit tout, malgré l'amitié de M. de Chevreuse, qui sentoit bien qu'il n'y avoit point de parti à en tirer. Il étoit si grand seigneur, qu'il put se consoler en soi-même. Il en faut dire encore plus des deux autres, qui, par leurs charges, existoient d'une façon plus importante pour eux, & plus soutenue. Les mêmes lettres, dont j'ai parlé quelque part ici, qui causèrent leur disgrace, dont ils ne se sont même personnellement jamais bien remis avec le Roi, les avoient bien mis avec Monseigneur, outre l'habitude & à peu près le même âge. Mais ils n'avoient pas auprès de lui les mêmes

ailes que M. de Luxembourg; &, comme lui, avoient perdu M. le prince de Conti, leur ami intime, qui les avoit découverts à M. de Vendôme & aux fiens. Celui-ci n'y étoit plus; mais il y exiftoit par d'autres, & feroit furement revenu après le Roi. Ce n'etoit pas qu'ils fuffent perfonnellement mal avec lui; mais les amis intimes de feu M. le prince de Conti ne pouvoient jamais être les fiens. Ces deux beaux-frères, avec de fi grands établiffemens, ne firent donc pas une fi grande perte.

Un quatrième fe trouva dans un nouveau défarroi; c'étoit la Feuillade; il fentit qu'il étoit perdu. A fon retour de Turin, il avoit cherché à s'attacher a Monfeigneur, & à profiter du peu de temps que Chamillart demeura en place, pour s'appuyer de mademoifelle de Liflebonne & de M. de Vendôme. On a vu ailleurs qu'il avoit percé jufqu'à mademoifelle Choin. Le jeu, d'ailleurs, le foutenoit à Meudon. Il étoit de tous les voyages, fans pourtant avoir gagné rien fur Monfeigneur; néanmoins avec de fi puiffans entours, il comptoit, fous lui, fe ramener la fortune. Il en défefpéroit, du refte, du règne du Roi; & pour celui qui le devoit fuivre, il avoit tout ce qu'il falloit pour

en être encore plus éloigné, aussi fut-il fort affligé.

Deux genres d'hommes fort homogènes, quoique fort disproportionnés, le furent jusqu'au plus profond abyme, les ministres & les financiers. On a vu, à l'occasion de l'établissement du dixième, ce que le nouveau Dauphin pensoit de ces derniers, & avec quelle liberté il s'en expliquoit : mœurs, conscience, instruction, tout en lui étoit pour eux, cause très-certaine, des plus vives terreurs. Celle des ministres ne fut guère moindre. Monseigneur étoit le Prince qui leur falloit pour régner en son nom, avec plus, s'il se peut, de pouvoir qu'ils n'en avoient usurpé, mais avec moins de ménagement. En sa place, ils voyoient arriver un jeune Prince instruit, appliqué, accessible, qui voudroit voir & savoir, & qui avoit, avec une volonté déjà soupçonnée, tout ce qu'il falloit pour les tenir bas & vraiment ministres; c'est-à-dire exécuteurs, & plus du tout ordonnateurs, encore moins dispensateurs. Ils le sentirent, & déjà ils commencèrent un peu à baisser le ton : on peut juger avec quelle douleur.

Le chancelier perdoit tout le fruit d'un attachement qu'il avoit su ménager dès son

entrée aux finances, & qu'il avoit eu moyen & attention de cultiver très-ſoigneuſement, par Bignon, ſon neveu; par Dumont, qu'il avoit rendu ſon ami, par mille ſervices; par mademoiſelle de Liſlebonne & madame d'Épinoy, qu'il s'étoit auſſi dévouées; en ſorte qu'il avoit lieu de ſe flatter, ſous Monſeigneur qui lui marquoit amitié & diſtinction, du premier perſonnage dans les affaires, & d'une influence principale à la cour, que les talens étoient battans pour ſoutenir & pour porter fort loin dans la primauté de ſa charge. L'échange de ce qui ſuccédoit étoit bien différent; rien là ne lui rioit; ennemi réputé des Jéſuites & fort ſoupçonné de janſéniſme, brouillé dès ſon entrée aux finances avec le duc de Beauvilliers, & hors de bienſéance enſemble, par les priſes au conſeil, où ils étoient rarement d'accord, & où, ſur les matières de Rome, elles ſe pouſſoient quelquefois loin & ſans ménagement de la part du chancelier, déclaré de plus, même avec feu, contre l'archevêque de Cambray, dans tout le cours & les ſuites de ſon affaire; c'en étoit trop avec un caractère droit, ſec, ferme, pour ne ſe pas croire perdu, & pour que l'amitié qui s'étoit maintenue entre le duc de

Chevreuſe & lui, pût lui être une reſſource, & il le ſentit bien.

Son fils, auſſi univerſellement abhorré qu'il étoit mathématiquement déteſtable, avoit encore trouvé le moyen de ſe faire également craindre & mépriſer, d'uſer même la baſſeſſe d'une cour la plus ſervile, & de ſe brouiller avec les Jéſuites, tout en faiſant profeſſion d'intimité avec eux, les maltraitant en toutes choſes, juſque là qu'au lieu de lui ſavoir gré de l'inquiſition & de la perſécution ouverte qu'il faiſoit avec une ſingulière application à tout ce qu'il croyoit qui pouvoit ſentir le janſéniſme, ils l'imputoient à ſon goût de faire du mal. C'étoit la bête de la nouvelle Dauphine, qui ne s'épargnoit pas à lui nuire auprès du Roi. J'en dirai un trait entre pluſieurs autres.

Un ſoir que Pontchartrain ſortoit de travailler avec le Roi, elle entra du grand cabinet dans la chambre. Madame de Saint-Simon la ſuivoit, avec une ou deux dames. Elle aviſa auprès de la place où Pontchartrain avoit été, de gros vilains crachats pleins de tabac : ah! voilà qui eſt effroyable, dit-elle au Roi; c'eſt votre vilain borgne; il n'y a que lui qui puiſſe faire de ces horreurs-là, & de là à lui tomber deſſus de toutes les

façons. Le Roi la laissa dire; puis, lui montrant madame de Saint-Simon, l'avertit que sa présence devoit la retenir : Bon, dit-elle, elle ne le dira pas comme moi; mais je suis sûre qu'elle en pense tout de même; eh, qu'est-ce qui pense autrement? Là dessus le Roi sourit, & se leva pour passer au souper.

Le nouveau Dauphin n'en pensoit guère mieux, ni tout ce qui l'approchoit. C'étoit donc une meule de plus attachée au col du père, qui en sentoit tout le poids; & madame de Maintenon, de longue main brouillée avec le père, n'aimoit pas mieux le fils que la princesse.

La Vrillière étoit aimé, parce qu'il faisoit plaisir, de bonne grâce, aux rares occasions que sa charge pouvoit lui en fournir, mais il n'avoit que des provinces, sans autres départemens; lui & sa femme ensemble, & chacun à part, étoient très-bien avec Monseigneur, amis intimes de Dumont, & parvenus auprès de mademoiselle Choin à une amitié de confiance, à quoi le premier écuyer & Bignon, encore plus, les avoient fort servis. La perte fut donc extrême. Il ne tenoit d'ailleurs qu'au chancelier, avec qui il vivoit comme un fils, & cette liaison si naturelle m'avoit été un obstacle à l'appro-

cher du duc de Beauvilliers, à quoi j'avois vainement travaillé.

Madame de Mailly, sa belle-mère, n'avoit pas les reins assez forts pour le soutenir. Il avoit un malheur domestique, qu'il eut la sagesse d'ignorer seul à la cour, & ce malheur creusoit sa ruine. Madame de la Vrillière en bute à madame la Dauphine, triomphoit d'elle en folle, depuis bien des années, sans ménagement, il y avoit eu jusqu'à des scènes, & madame la Dauphine ne haïssoit rien au monde tant qu'elle. Tout cela présageoit un triste avenir.

Voisin, sans nulle autre protection que celle de madame de Maintenon, sans art, sans tour, sans ménagement pour personne, enfoncé dans ses papiers, enivré de sa faveur, sec, pour ne pas dire brutal, en ses réponses, & insolent dans ses lettres, n'avoit pour lui que le manége de sa femme & tous deux nulles liaisons avec la nouvelle cour. Trop nouveaux pour s'être fait des amis, & le mari peu propre à s'en faire, peut-être moins à en conserver, avec une place la plus enviée de toutes, & la moins difficile à y trouver un successeur.

Torcy, doux & mesuré, avoit pour lui la longue expérience des affaires, & le secret

de l'état & des postes, beaucoup d'amis & point d'ennemis alors; il étoit cousin-germain des ducs de Chevreuse & de Beauvilliers, & gendre de Pomponne, pour qui MM. de Chevreuse & de Beauvilliers avoient une confiance entière, & une estime qui alloit à la vénération; d'ailleurs, sans liaison avec Monseigneur, ni avec la cabale frappée. Une telle position sembloit heureuse à l'égard de la nouvelle cour; mais ce n'étoit qu'une écorce. Au fond Torcy n'étoit qu'en bienséance avec les ducs & les duchesses de Chevreuse & de Beauvilliers. Ni la parenté, ni le commerce continuel & indispensable d'affaires, n'avoient pu fondre les glaces qui s'étoient mises entr'eux. Ils ne se voyoient que par nécessité d'affaires & de bienséance, & cette froide bienséance n'étoit pas même poussée bien loin. Torcy & sa femme vivoient dans la plus parfaite union. Mme. de Torcy, avec de l'humeur & de la hauteur, ne daignoit pas voiler assez ses sentimens; son nom les rendoit encore plus suspects, & quelque chose de plus que du crédit, qu'elle avoit pris sur son mari, le rendoit coupable d'après elle, & conséquemment aux yeux des ducs, dangereux dans le ministère. Il ne fléchissoit point au conseil, sur les matières

de Rome, où tout en douceur, il soutenoit avec force & capacité, les avis que le chancelier embrassoit après, & qui donnoient lieu à ses prises avec le duc de Beauvilliers, qui y souffroit beaucoup des raisons détaillées de l'un, soutenues de la force & de l'autorité de l'autre.

Madame de Torcy étoit moins aimée que Torcy, & plutôt éloignée que rapprochée de la nouvelle Dauphine, pour qui elle ne s'étoit jamais contrainte, encore moins pour qui que ce fût. Elle ne laissoit pas que d'avoir des amis, ainsi que Torcy, mais dont pas un n'étoit d'aucune ressource pour le futur, que sa sœur par madame la Duchesse qui pût leur faire regretter Monseigneur.

Desmaretz avoit assez long-temps tâté de la plus profonde disgrace pour avoir pu faire d'utiles réflexions, & il avoit été ramené sur l'eau avec tant de travail & de peine, qu'il devoit avoir appris à connoître les amis de sa personne, & à discerner ceux que les places donnent toujours, mais qui ne durent qu'autant qu'elles. Il avoit assez d'esprit & de sens pour que rien ne lui manquât de ce côté-là pour la conduite; & cependant il en manqua tout à fait. Le ministère l'enivra; il se crut l'Atlas qui soutenoit le monde,

& dont l'État ne pouvoit se passer; il se laissa séduire par les nouveaux amis de cour, & il compta pour rien ceux de sa disgrace.

Mon père & moi, à son exemple, avions été des principaux, & je l'avois fort servi auprès de Chamillart, & pour rentrer dans les finances, & pour lui succéder dans la place de Contrôleur-Général. On a vu qu'il ne l'ignoroit pas, & tout ce qui se passa là dessus entre lui & moi avec la déclaration que je lui avois faite, & que je tins exactement. Il devoit donc être doublement à son aise avec moi; néanmoins je m'aperçus bientôt qu'il se refroidissoit. Je suivis de l'œil sa conduite à mon égard, pour ne pas me méprendre entre ce qui pouvoit être accidentel dans un homme chargé d'affaires épineuses, & ce que j'en soupçonnois; mes soupçons devinrent une évidence qui me fit retirer de lui tout à fait, sans toutefois faire semblant de rien. Les ducs de Chevreuse & de Beauvilliers s'aperçurent de cette retraite; ils m'en parlèrent; ils me pressèrent; je leur avouai le fait & la cause; ils essayèrent de me persuader que Desmaretz étoit le même pour moi, & qu'il ne falloit pas prendre garde au froid & à la distraction que lui donnoient ses tristes occupations. Ils m'exhor-

tèrent souvent d'aller chez lui; je les laissois dire, & ne changeois rien à ce que je m'étois proposé. A la fin, lassés de mon opiniâtreté, pendant le dernier voyage de Fontainebleau, ils me prirent un matin & me menèrent dîner chez Desmaretz. Je résistai; ils le voulurent; j'obéis, & leur dis qu'ils auroient donc le plaisir d'être convaincus par eux-mêmes; en effet le froid & l'inapplication furent si marqués pour moi, que les deux Ducs, piqués, me l'avouèrent, & convinrent que j'avois raison de cesser de le voir. Eux-mêmes ne tardèrent pas d'éprouver la même chose. L'honneur d'être leur cousin-germain étoit le plus grand relief de Desmaretz, & leur situation un appui pour lui & une décoration infinie; la relation nécessaire d'affaires avec eux étoit un autre lien. Enfin c'étoient eux qui, à force de bras, par Chamillart & par eux-mêmes, l'avoient tiré d'opprobre, & remis en honneur & dans le ministère. Malgré tant de raisons si majeures d'attachement & d'union, il les mit au même point où j'étois avec lui. Ils ne se voyoient que de loin à loin, par une rare bienséance, & fort peu de communication d'affaires qui ne se pouvoit éviter entièrement avec le duc de Beauvilliers, de qui

je fus, vers ce temps-ci, que lui ni le duc de Chevreufe ne lui parloient plus de rien, & qu'ils étoient hors de toute portée avec lui. Il alla jufqu'à perfécuter ouvertement le Vidame d'Amiens & les Chevaux-Légers à caufe du Vidame qui rompit avec lui ouvertement. Il n'en ufa pas mieux avec Torcy, fa mère & fa fœur, dont il avoit été le commenfal depuis fes premiers retours de Maillebois, jufqu'à fon entrée dans le miniftère, & il les pouffa tous les trois à ne plus le voir du tout. Le Chancelier qui, à la vérité, n'avoit pas été heureux pour lui, mais qui avoit rompu auprès du Roi les premières glaces pour le rappeler aux finances, du temps qu'il étoit Contrôleur-général, étoit le feul de tous les Miniftres qui ne fût pas payé, en forte qu'il n'eut rien à fe reprocher du côté de l'ingratitude, dans une place & avec une humeur féroce dont il n'étoit pas maître, & qui le rendoit redoutable aux femmes même, & d'une pareffe qui ralentiffoit tout. Une conduite fi dépravée ne lui donnoit pas beau jeu pour l'avenir, & fon peu d'accès auprès de Monfeigneur & de fon intime cour, ne lui faifoit rien perdre à ce qui venoit de difparoître.

Telle étoit, à la mort de Monfeigneur, la

la ſituation des Miniſtres. Il faut venir maintenant à celle du duc de Beauvilliers, & de ceux qui trouvèrent leur reſſource dans ce grand changement, & voir après les effets de ces contraſtes.

Peu de gens parurent ſur la ſcène, du premier coup-d'œil; ceux-là même ne purent guère être aperçus, hors les principaux ou les plus marqués par les meſures politiques dont ils ſe couvrirent; mais on peut juger qu'il y eut preſſe d'avoir part avec ces principaux & avec ceux des autres qui purent être reconnus. On peut encore imaginer quels furent les ſentimens du duc de Beauvilliers, le ſeul homme peut-être pour lequel Monſeigneur avoit conçu une véritable averſion, juſqu'à ne l'avoir pu diſſimuler, laquelle étoit ſans ceſſe bien ſoigneuſement fomentée. En échange, Beauvilliers voyoit l'élévation ineſpérée d'un pupile qui ſe faiſoit un plaiſir ſecret de l'être encore & un honneur public de le montrer ſans que rien n'eût pu le faire changer là deſſus.

L'honnête-homme dans l'amour de l'État, l'homme de bien dans le déſir du progrès de la Vertu, & ſous ce puiſſant auſpice un autre M. de Cambray dans Beauvilliers, ſe voyoit à portée de ſervir utilement l'État & la Vertu, de préparer le retour de ce cher Ar-

chevêque, & de le faire un jour ſon coopérateur en tout. A travers la candeur & la piété la plus pure, un reſte d'humanité inſéparable de l'homme, faiſoit goûter à celui-ci un élargiſſement de cœur & d'eſprit imprévu, une aiſe pour des deſſeins utiles qui déſormais ſe rempliſſoient comme d'eux-mêmes, une ſorte de dictature enfin, d'autant plus ſavoureuſe, qu'elle étoit plus rare & plus pleine, moins étendue & moins contredite, & qui, par lui, ſe répandoit ſur les ſiens, & ſurieux de ſon choix. Perſécuté au milieu de la plus éclatante fortune, & pouſſé quelquefois juſqu'au dernier bord du précipice, il ſe trouvoit tout d'un coup fondé ſur le plus ferme rocher, & peut-être ne regarda-t-il pas ſans quelque complaiſance ces mêmes vagues de la violence deſquelles il avoit penſé être emporté quelquefois, ne pouvoir plus que ſe briſer à ſes pieds. Son ame toutefois parut toujours dans la même aſſiette, même ſageſſe, même modération, même attention, même douceur, même accès, même politeſſe, même tranquillité, ſans le moindre relan d'élévation, de diſtraction, d'empreſſement, une autre cauſe plus digne de lui, le combloit d'alégreſſe. Sûr du fonds du nouveau Dauphin, il prévit ſon triomphe ſur les eſprits

& sur les cœurs, dès qu'il seroit affranchi & en sa place, & ce fut sur quoi il s'abandonna secrettement avec nous à sa sensibilité.

Chevreuse, un avec lui dans tous les temps de leur vie, *s'éjouit* avec lui de la même joie, & y en trouva les mêmes motifs; & leurs familles s'applaudirent d'un consolidement de fortune & d'état qui ne tarda pas à paroître. Mais celui de tous à qui cet évènement devint le plus sensible, fut Fénelon, archevêque de Cambray. Quelle préparation, quelle approche d'un triomphe sûr & complet, quel puissant rayon de lumière vint à percer tout à coup une demeure de ténèbres.

Confiné depuis douze ans dans son diocèse, ce Prélat y vieillissoit sous le poids inutile de ses espérances, & voyoit les années s'écouler dans une égalité qui ne pouvoit que le désespérer. Toujours odieux au Roi à qui personne n'osoit prononcer son nom, même en choses indifférentes, plus odieux à madame de Maintenon parce qu'elle l'avoit perdu; plus en butte que nul autre à la terrible cabale qui disposoit de monseigneur, il n'avoit de ressource qu'en l'inaltérable amitié de son pupile, devenu lui-même victime de cette cabale, & qui, selon le cours ordinaire de la

nature, devoit l'être trop long-temps pour que son précepteur pût se flatter d'y survivre, ni par conséquent sortir de son état de mort au monde. En un clin d'œil ce pupile devint Dauphin ; en un autre, comme on va le voir, il parvint à une sorte d'avant-règne. Quelle transition pour un ambitieux ! on l'a déjà fait connoître lors de sa disgrace. Son fameux *Télémaque* qui l'approfondit plus que tout, & le rendit incurable, le peint d'après nature. C'étoient les thèmes de son pupile qu'on déroba, qu'on joignit, qu'on publia à son insu, dans la force de son affaire. M. de Noailles, qui ne vouloit rien moins que toutes les places du duc de Beauvilliers, disoit au Roi alors, & à qui vouloit l'entendre, qu'il falloit être ennemi de sa personne pour l'avoir composé.

Quoique si avancés ici dans la connoissance de ce Prélat qui a fait, jusque du fonds de la disgrace, tant peur, & une figure en tout état si singulière, il ne sera pas inutile d'en dire encore un mot ici. Plus coquet que toutes les femmes, mais en solide & non en misères, sa passion étoit de plaire, & il avoit autant de soin de captiver les valets que les maîtres, & les plus petites gens que les personnages ; il avoit pour cela

des talens faits exprès, une douceur, une insinuation, des grâces naturelles & qui couloient de source; un esprit facile, ingénieux, fleuri, agréable, dont il tenoit, pour ainsi dire, le *robinet* pour en verser la qualité & la quantité exactement convenable à chaque chose & à chaque personne; il se proportionnoit & se faisoit tout à tous. Une figure fort singulière, mais noble, frappante, perçante, attirante; un abord facile à tous, une conversation aisée, légère & toujours décente; un commerce enchanteur, une piété facile, égale qui n'effarouchoit point & se faisoit respecter, une liberté bien entendue, une magnificence qui n'insultoit point & qui se versoit sur les officiers & les soldats, qui embrassoit une vaste hospitalité, & qui, pour la table, les meubles & les équipages, demeuroit dans les justes bornes de sa place; également officieux & modeste, secret dans les assistances qui pouvoient se cacher, & qui étoient sans nombre, leste & délié sur les autres jusqu'à devenir l'obligé de ceux à qui il les donnoit & à les persuader; jamais empressé, jamais de complimens, mais une politesse qui embrassant tout, étoit toujours mesurée & proportionnée, en sorte qu'il sembloit à chacun qu'elle n'étoit que pour lui,

avec cette précision dans laquelle il excelloit singulièrement. Adroit surtout dans l'art de porter les souffrances, il en usurpoit un mérite qui donnoit tout l'éclat au sien & qui emportoit l'admiration & le dévouement pour lui dans le cœur de tous les habitans de quels pays qu'ils fussent, & de toutes les dominations qui les partageoient, dont il avoit l'amour & la vénération.

Il jouissoit, en attendant un autre genre de vie qu'il ne perdit jamais de vue, de toute la douceur de celle-ci, qu'il eût peut-être regrettée dans l'état après lequel il soupira toujours, & il en jouissoit avec une paix si apparente ; & qui n'eût su ce qu'il avoit été & ce qu'il pouvoit devenir encore, aucuns même de ceux qui l'approchoient le plus, & qui le voyoient avec plus de familiarité, ne s'en feroient jamais aperçus. Parmi tant d'extérieur pour le monde, il n'en étoit pas moins appliqué à tous les devoirs d'un Évêque qui n'auroit eu que son diocèse à gouverner, & qui n'en auroit été distrait par aucune autre chose. Visites d'hôpitaux, dispensation large, mais judicieuse d'aumônes, clergé, communautés, rien ne lui échappoit. Il disoit, tous les jours, la messe dans sa chapelle, officioit souvent, suffisoit à toutes

ses fonctions épiscopales, sans jamais se faire suppléer ; prêchoit quelquefois. Il trouvoit du temps pour tout, & n'avoit point l'air occupé. Sa maison ouverte, & sa table de même, avoient l'air de celle d'un gouverneur de Flandre, & tout à la fois d'un palais vraiment épiscopal, & toujours beaucoup de gens de guerre distingués & beaucoup d'officiers particuliers, sains, malades, blessés, logés chez lui, défrayés & servis comme s'il n'y en eût eu qu'un seul ; & lui ordinairement présent aux consultations des médecins & des chirurgiens ; faisant d'ailleurs, auprès des malades & des blessés, les fonctions de pasteur le plus charitable, & souvent par les maisons & par les hôpitaux ; & tout cela sans oubli, sans petitesse, & toujours prévenant avec les mains ouvertes.

Aussi étoit-il adoré de tous. Ce merveilleux dehors n'étoit pourtant pas tout lui-même. Sans entreprendre de le sonder, on peut dire hardiment qu'il n'étoit pas sans soins & sans recherches de tout ce qui pouvoit le raccrocher & le conduire aux premières places. Intimément uni à cette partie des Jésuites, à la tête desquels étoit le P. le Tellier, qui ne l'avoient jamais abandonné, & qui l'avoient soutenu jusque par-delà leurs forces ; il occupa ses dernières années à faire

des écrits qui, vivement relevés par le P. Quesnel & plusieurs autres, ne firent que serrer les nœuds d'une union utile par où il espéra d'émousser l'aigreur du Roi.

Le silence dans l'église étoit le partage naturel d'un Évêque, dont la doctrine avoit été, après tant de bruit & de disputes, solennellement condamnée. Il avoit trop d'esprit pour ne le pas sentir ; mais il eut trop d'ambition pour ne pas compter pour rien tant de voix élevées contre l'auteur d'un dogme proscrit, & ses écrits dogmatiques & beaucoup d'autres qui ne l'épargnèrent pas sur le motif que le monde éclairé entrevoyoit assez; il marcha vers son but sans se détourner ni à droite ni à gauche; il donna lieu à ses amis d'oser nommer son nom quelquefois; il flatta Rome, pour lui si ingrate; il se fit considérer par toute la société des Jésuites, comme un prélat d'un grand usage, en faveur duquel rien ne devoit être épargné. Il vint à bout de se concilier la Chétardie, curé de Saint-Sulpice, directeur imbécille, & même gouverneur de madame de Maintenon.

Parmi ces combats de plumes, Fénelon, uniforme dans la douceur de sa conduite & dans la passion de se faire aimer, se garda bien de s'engager dans une guerre d'action.

Les Pays-Bas fourmilloient de Janféniftes, ou de gens réputés tels; en particulier fon diocèfe, & Cambray même, en étoient pleins; l'un & l'autre furent des lieux de conftant afyle & de paix; heureux & contens d'y trouver du repos fous un ennemi de plume, ils ne s'émurent de rien à l'égard de leur archevêque, qui, bien fi contraire à leur doctrine, leur laiffoit toute forte de tranquillité. Ils fe reposèrent fur d'autres de leur défenfe dogmatique, & ne donnèrent point d'atteinte à l'amour général que tous portoient à Fénelon.

Par cette conduite fi déliée, il ne perdit rien du mérite d'un prélat doux & pacifique, ni des efpérances d'un évêque, dont l'église devoit tant fe promettre, & dont l'intérêt étoit de tout faire pour lui.

Telle étoit la pofition de l'archevêque de Cambray, lorfqu'il apprit la mort de Monfeigneur, l'effor de fon difciple, l'autorité de fes amis. Jamais liaifon ne fut plus forte ni plus inaltérable que celle de ce petit troupeau à part; elle étoit fondée fur une confiance intime & fidelle, qui elle-même l'étoit, à leur avis, fur l'amour de Dieu & de fon Église. Ils étoient prefque tous gens d'une grande vertu, grands & petits, à fort peu près qui en avoient l'écorce, qui étoit prife par les

autres pour la vertu même. Tous n'avoient qu'un but, qu'aucune disgrace ne put déranger, tous qu'une marche cadencée & compassée vers ce but, qui étoit le retour de Cambray leur maître, & cependant de ne vivre & ne respirer que pour lui, de ne penser & de n'agir que sur ses principes, & de recevoir ses avis en tout genre, comme les oracles de Dieu même, dont il étoit le canal; que ne peut point un enchantement de cette nature, qui, ayant saisi le cœur des plus honnêtes-gens, l'esprit des gens qui en avoient beaucoup, le goût & l'ardente amitié des personnes les plus fidelles, s'est encore divinisée en eux, par l'opinion ferme, ancienne, constante, qu'en cela consistent piété, vertu, gloire de Dieu, soutien de l'église, & le salut particulier de leurs ames, à quoi, de bonne-foi, tout étoit *post-posé* chez eux, par ce développement.

On voit sans peine quel ressort étoit l'archevêque de Cambray à l'égard des ducs de Chevreuse & de Beauvilliers, & de leurs épouses, qui, tous quatre, n'étoient qu'un cœur, une ame, un sentiment, une pensée.

Ce fut peut-être cette considération unique qui empêcha la retraite du duc de Beauvilliers, à la mort de ses enfans, & lorsqu'il

eut achevé l'établissement intérieur de sa famille, enfin aux diverses occasions où on l'a vu si *pressé* d'être perdu. Le duc de Chevreuse & lui avoient un goût & un penchant décidés à la retraite ; ils y étoient si entiers, que leur vie en tenoit une proximité tout à fait indécente à leur emploi ; mais l'ardeur de leurs désirs d'être utiles à la gloire de Dieu, à l'église, à leur propre salut, leur fit croire, de la meilleure foi du monde, qu'ils devoient demeurer en places afin de ne rien laisser échapper pour contribuer au retour de leur père spirituel. Il ne leur fallut pas, à leur avis, une raison plus transcendante pour essuyer tout, glisser sur tout, & conjurer les orages, pour n'avoir pas à se reprocher un jour le crime de s'être rendus inutiles à une œuvre à leurs yeux, si principale, dont les occasions leur pouvoient être présentées, par les ressorts inconnus de la Providence, encore que depuis si long-temps ils n'y eussent pu entrevoir le moindre jour.

Le changement subit arrivé par la mort de Monseigneur, leur parut cette grande opération de la Providence, expresse pour M. de Cambray si persévéramment attendu, sans savoir d'où ni comment s'accompliroit la récompense du juste qui vit de la foi, qui espère

contre toute-efpérance, & qui eft délivré au moment le plus imprévu.

Ce n'eft pas que je leur aye entendu rien dire de tout cela; mais qui les voyoit comme moi dans leur intérieur, y voyoit une telle conformité dans tout le tiffu de leur vie, de leur conduite, de leurs fentimens, que leur attribuer ceux-là, c'eft moins les fcruter, que les avoir bien connus. Serrés fur tout ce qui pouvoit approcher ces matières, renfermés entr'eux autres anciens difciples, avec une difcrétion & une fidélité merveilleufes, fans faire ni admettre aucun profélyte, dans la crainte de s'en repentir, ils ne jouiffoient qu'enfemble d'une vraie liberté, & cette liberté leur étoit fi douce qu'ils la préféroient à tout. De là, plus que de toute autre chofe, cette union plus que fraternelle des ducs & des ducheffes de Chevreufe & de Beauvilliers; de là le mariage du duc de Mortemart, fils; de là difciple fans peur, fans mefure, fans contrainte; de là la retraite impénétrable à la fin de chaque femaine, à Vaucreffon, avec un très-petit nombre de difciples triés, obfcurs, & qui s'y fuccédoient les uns aux autres; de là cette clôture de monaftère, qui les fuivoit au milieu de la cour; de là cet attachement au delà de tout au nouveau Dauphin, foi-

gneusement élevé & entretenu dans les mêmes sentimens. Ils le regardoient comme un autre Esdras, comme le restaurateur du temple & du peuple de Dieu après la captivité.

Dans le petit troupeau étoit une disciple des premiers temps, formée par M. Bertaut, qui tenoit des assemblées à l'Abbaye de Montmartre, où elle avoit été instruite dès sa jeunesse, où elle alloit toutes les semaines avec M. de Noailles, qui sut bien s'en retirer à temps. C'étoit la duchesse de Béthune, qui avoit toujours augmenté, depuis, en vertu, & qui avoit été trouvée digne, par madame Guyon, d'être sa favorite. C'étoit par excellence la grande ame devant laquelle M. de Cambray même étoit en respect, & qui n'y étoit à son tour que par humilité & par différence de sexe. Cette confraternité avoit fait de la fille du surintendant Fouquet, l'amie la plus intime des trois filles de Colbert & de ses gendres, qui la regardoient avec la plus grande vénération.

Le duc de Béthune, son mari, n'étoit qu'un *frère coupe-choux*, qu'on toléroit à cause d'elle; mais le duc de Charost, son fils, recueillit tous les fruits de la béatitude de sa sainte mère; une probité exacte, beaucoup d'honneur, & tout ce qu'il y pouvoit

ajouter à force de bras; mais rehaussé de tout l'abandon à M. de Cambray, qui se pouvoit espérer du fils de la disciple mère, faisoit le fonds du caractère de ce fils; d'ailleurs incrusté d'une ambition extrême, de jalousie à proportion, d'un grand amour du monde, dans lequel il étoit fort répandu, & auquel il étoit fort propre. L'esprit du grand monde, aucun d'affaires, nulle instruction, de quelque genre que ce fût, pas même de dévotion, excepté celle qui étoit particulière au petit troupeau, & d'un mouvement de corps incroyable, fidelle à ses amis, & fort capable d'amitié.

A travers cette insupportable affluence de paroles, héréditaire de père en fils, chez lui; il a peut-être été le seul qui a su joindre une profession publique de dévotion de toute sa vie, avec le commerce étroit des libertins de son temps, & l'amitié de la plupart, qui tous le recherchoient & l'avoient tant qu'ils pouvoient dans leurs parties, où il n'y avoit pas de débauches, & non seulement sans se moquer de ses pratiques, si contraires aux leurs; je dis la meilleure compagnie & la plus brillante de la cour & des armées; mais avec liberté & confiance, retenus même par considération pour lui, &

ſans que leur gaieté ni leur liberté en fuſſent altérées.

Il étoit de fort bonne compagnie, & bon convive, avec de la valeur, de la gaieté, des propos & des expreſſions ſouvent fort plaiſantes. La vivacité de ſon tempérament lui donnoit des paſſions auxquelles ſa piété oppoſoit un frein pénible, mais qui en prenoit le deſſus à force de bras, & qui fourniſſoit ſouvent avec lui à la plaiſanterie. M. de Beauvilliers avoit fort ſouhaité, autrefois, que Charoſt & moi nous nous liaſſions enſemble, & cette liaiſon qui s'étoit faite avoit réuſſi juſqu'à la plus grande intimité, qui a toujours duré depuis entre nous.

Je n'ai jamais connu M. de Cambray que de viſage; j'étois à peine entré dans le monde, lors du déclin de ſa faveur; je ne me ſuis jamais préſenté aux myſtères du petit troupeau; c'étoit donc être bien inférieur au duc de Charoſt à l'égard des ducs de Chevreuſe & de Beauvilliers, dont on lui verra bientôt recueillir le fruit; & néanmoins il en étoit demeuré avec eux à la confiance de leur intérieur, tandis que je l'avois entière ſur tout ce qui regardoit l'état, la cour & la conduite du Dauphin. De dévotion, ils ne m'en parloient point; mais ils étoient

à cœur ouvert avec moi ſur leur attachement, & leur admiration de M. de Cambray, ſur les déſirs & les meſures de ſon retour. Dampierre & Vaucreſſon m'étoient ouverts en tout temps ; les condiſciples obſcurs apparoiſſoient devant moi, & y converſoient de même ; & j'étois l'unique ami introduit dans leur retraite, en ce genre de confiance & de liberté avec eux.

Il y avoit déjà bien des années que je m'étois aperçu qu'il s'en falloit tout que Charoſt fût auſſi avant que moi dans leur confiance, par bien des choſes qu'il ſe plaignoit à moi de leur réſerve, que je leur laiſſois ignorer, qu'ils m'avoient confiées ; & je ne vis pas depuis qu'il avançât là deſſus avec eux, tandis qu'ils me diſoient & conſultoient avec moi toute choſe. Dans ma ſurpriſe de cette différence d'un homme ſi fort mon ancien d'âge, & de cette ſorte d'amitié ſi peu puiſſante entr'eux, j'en ai ſouvent cherché les cauſes ; ſon activité étoit toute de corps ; il étoit bien plus répandu que moi dans le monde ; mais il ſavoit peu, & ne ſavoit guère ce qui s'y paſſoit de ſecret & d'important ; il ignoroit donc les machines de la Cour que me découvroit ma liaiſon avec les acteurs principaux des deux ſexes, & mon

application à démêler, à ſavoir & à ſuivre journellement toutes ces ſortes de choſes toujours curieuſes, ordinairement utiles, & ſouvent d'un grand uſage.

Madame de Saint-Simon étoit auſſi tout à fait dans la confiance de meſſieurs & de meſdames de Chevreuſe & de Beauvilliers, qui avoient une grande opinion de ſa vertu, de ſa conduite, du caractère de ſon eſprit. J'avois avec eux la liberté de leur tout dire, qui n'eût pas ſied de même à la dévotion du Duc de Charoſt. Enfin j'avois eu occaſion de les avertir de choſes fort peu apparentes & de la plus extrème importance qu'ils n'avoient même pu croire que par les évènemens, & cela avoit mis le dernier dégré à leur ouverture, ſurtout avec moi, dont ils avoient de plus éprouvé en tout la plus conſtante & la plus fidelle amitié de toute préférence.

Ce me fut donc une joie bien douce & bien pure de me trouver le ſeul homme de la Cour dans l'amitié la plus intime & dans la plus entière confiance de ce qui, privativement à tout autre & ſans crainte de revers, alloit figurer ſi grandement à la Cour, & ſi puiſſamment ſous le nouveau Dauphin, qui alloit donner le ton à toutes choſes.

Plus ma liaison intime étoit connue avec les deux Ducs, & plus je me tins en garde contre tout extérieur trop satisfait & plus encore important, & plus j'eus soin que ma conduite & ma vie se continssent dans tout leur ordinaire à tous égards.

Dans ce grand changement de scène, il ne parut donc d'abord que deux personnages en posture d'en profiter, le duc de Beauvilliers & par lui le duc de Chevreuse, & un troisième en éloignement, l'archevêque de Cambray. Tout rit aux deux premiers tout à coup; tout s'empressa autour d'eux, & chacun avoit été de leurs amis de tous les temps. Mais en eux les courtisans n'eurent pas à faire à ces *champignons* de nouveaux Ministres tirés en un moment de la poussière, & placés au timon de l'État, ignorans également d'affaires & de Cour; également enorgueillis & enivrés, incapables de résister, rarement même de se défier de ces sortes de souplesses, qui ont la fatuité d'attribuer à leur mérite ce qui n'est prostitué qu'à la faveur. Ceux-ci, sans rien changer à la modestie de leur extérieur, ni à l'arrangement de leur vie, ne pensèrent qu'à se dérober le plus qu'il leur fut possible aux bassesses entassées à leurs pieds, à

faire usage de leurs amis d'épreuve, à se fortifier près du Roi par une assiduité redoublée; à s'ancrer de plus en plus près de leur Dauphin, à le conduire à paroître ce qu'il étoit sans avoir surtout l'air de le conduire, & de faire que tant du côté de l'estime & des cœurs, que de celui de l'autorité, il différât entièrement de son père.

Ils n'oublièrent pas de tâcher à s'approcher de la Dauphine, du moins à ne la pas écarter d'eux. Elle l'étoit par une grande opposition d'inclination & de conduite, & l'étoit encore par madame de Maintenon. Leur vertu austère à son gré, parce qu'elle n'en connoissoit que l'écorce, lui faisoit peur par leur influence sur le Dauphin; elle les craignoit encore plus directement par un endroit plus délicat, qui étoit celui-là même qui la devoit véritablement attacher à eux, si avec tout son esprit, elle eût su discerner les effets de la vraie piété, de la vraie vertu, de la vraie sagesse qui est d'étouffer & de cacher avec le plus grande soin & les plus extrêmes précautions dont j'ai vu souvent ces deux Ducs occupés, ce qui peut altérer la tranquillité & la paix du mariage; ainsi elle trembloit des avis fâcheux du lieu même de sa plus entière sureté.

Toutes ces raisons avoient mis un froid &

un mal-aiſe que tout l'eſprit & la faveur de madame de Lévi n'avoient pu vaincre, & dont ces deux Seigneurs & leurs épouſes s'étoient aperçus de bonne heure à travers les ménagemens & la conſidération que la Princeſſe ne pouvoit leur refuſer, mais dont les ſentimens étoient ſoigneuſement entretenus par les Noailles & par la comteſſe de Roucy, autant que celle-ci le pouvoit, qui, en communiant tous les huit jours, ne pardonna jamais au duc de Beauvilliers ni aux ſiens d'avoir opiné contre elle dans le grand procès qu'elle gagna devant le Roi contre M. d'Ambrès, & dans lequel madame de Maintenon, contre ſa coutume, ſe déclara hautement pour elle & pour la ducheſſe d'Arpajon ſa mère.

Le printemps, qui eſt la ſaiſon de l'aſſemblée des armées, fit apercevoir bien diſtinctement à Cambray le changement qui étoit arrivé à la Cour. Cambray devint la ſeule route de toutes les différentes parties de la Flandre. Tout ce qui y ſervoit de gens de la Cour, d'Officiers généraux, & même d'Officiers moins connus, y paſsèrent tous & s'y arrêtèrent le plus qu'il leur fut poſſible. L'Archevêque y eut une telle cour, & ſi empreſſée, qu'à la crainte du retentiſſement & du mauvais effet, qu'il en craignoit du côté du Roi,

on peut juger avec quelle affabilité, quelle modeſtie, quel diſcernement il reçut tant d'hommages, & le bon gré que lui en furent les *raffinés* qui, de longue main, l'avoient vu & ménagé dans leurs voyages en Flandre.

Cela fit grand bruit en effet; mais le Prélat ſe conduiſit ſi dextrément que le Roi ni madame de Maintenon ne témoignèrent rien de ce concours qu'ils voulurent apparemment ignorer. A l'égard des ducs de Chevreuſe & de Beauvilliers, le Roi, accoutumé à les aimer, à les eſtimer, à y avoir ſa confiance juſque dans les rudes traverſes qu'ils avoient quelquefois eſſuyées, ne put s'effaroucher de leur éclat nouveau, ſoit qu'il ne perçât pas juſqu'à lui, choſe bien difficile à croire, ſoit plutôt qu'il ne pût être détourné de ſes ſentimens pour eux; madame de Maintenon auſſi ne montra rien là deſſus.

Il y avoit déjà des années que le duc de Beauvilliers avoit initié le duc de Chevreuſe auprès du Dauphin, & qu'il l'avoit accoutumé à le conſidérer comme une ſeule choſe avec lui; le liant naturel, & la douceur de l'eſprit de Chevreuſe, ſon ſavoir, & ſa manière de ſavoir & de s'expliquer, ſes vues fleuries, quoique ſujettes à ſe perdre, furent des qualités faites pour plaire à ce jeune Prince avec lequel

il avoit souvent de longs tête-à-tête, & qui le mirent si avant dans sa confiance, que M. de Beauvilliers s'en servoit souvent pour des choses qu'il crut plus à propos de faire présenter par son beau-frère que par lui-même. Comme ils n'étoient qu'un, tout marchoit en eux par le même esprit, couloit des mêmes principes, tendoit au même but, & se référoit entr'eux deux, en sorte que le Prince avoit un seul conducteur en deux différentes personnes, & qu'il avoit pris beaucoup de goût & de confiance au duc de Chevreuse qui depuis long-temps étoit bien reçu à lui dire tout ce qu'il pensoit de lui, & ce qu'il désiroit sur sa conduite, & toujours avec des intermèdes d'histoires, de science & de piété; mais sa supériorité en confiance, en amitié, & toute la déférence étoient demeurées entières au duc de Beauvilliers. On peut croire que ces deux hommes ne laissoient pas refroidir dans le Prince ses vifs sentimens pour l'archevêque de Cambray; le Confesseur étoit d'intelligence avec eux sur cet article, & en totale déférence sur tous les autres; & jusqu'alors il n'y avoit pas eu de quatrième admis en cet intime intérieur du Prince.

Le premier soin des deux Ducs fut de le porter à des mesures encore plus grandes, à

un air de soumission & de respect encore plus marqué, à une assiduité de courtisan à l'égard du Roi, si naturellement jaloux, & déjà éprouvé tel, en diverses occasions, par son petit-fils. Secondé à souhait par son adroite épouse, en possession elle-même de toute *privance* avec le Roi, & du cœur de Madame de Maintenon, il redoubla ses soins auprès d'elle, qui dans le transport de trouver un Dauphin sur qui surement compter, au lieu d'un autre qui ne l'aimoit pas, se livra à lui, & par cela même lui livra le Roi. Les premiers quinze jours rendirent sensible à tout ce qui étoit à Marly un changement si extraordinaire dans le Roi, si réservé pour ses enfans légitimes & si fort Roi avec eux.

Plus au large par un si grand pas fait, le Dauphin s'enhardit avec le monde qu'il redoutoit du vivant de Monseigneur, parce que, quelque grand qu'il fût, il en essuyoit des brocards applaudis. C'est ce qui lui donnoit cette timidité qui le renfermoit dans son cabinet, parce que ce n'étoit que là qu'il se trouvoit à l'abri & à son aise. C'est ce qui le faisoit paroître sauvage, ce qui le faisoit craindre pour l'avenir, tandis qu'en butte à son père, peut-être alors au Roi même, contraint d'ailleurs par sa vertu,

exposé à une cabale audacieuse, ennemie, intéressée à l'être à ses dépendances, qui formoient le fort & le gros de la Cour, gens avec qui il avoit continuellement à vivre; enfin étranger au monde en général, comme monde, il menoit une vie d'autant plus obscure qu'elle étoit plus nécessairement éclairée, & d'autant plus cruelle qu'il n'en envisageoit point de fin.

Le Roi revenu pleinement à lui, l'insolente cabale tout à fait dissipée par la mort d'un père, presque son ennemi, dont il prenoit la place, le monde en respect, & en attention, en empressement, les personnages les plus opposés en air de servitude, le même gros de la Cour en soumission & en crainte, l'enjoué & le frivole, partie non médiocre d'une grande Cour, à ses pieds par son épouse, certain d'ailleurs de ses démarches par madame de Maintenon, on vit ce Prince timide, sauvage, concentré, cette vertu précise, ce savoir déplacé, cet homme *engoncé*, étranger dans sa maison, contraint en tout, embarrassé par-tout, on le vit, dis-je, se montrer par dégrés, se déployer peu à peu, se donner au monde avec mesure, y être libre, majestueux, gai, agréable, tenir le salon de Marly dans des temps coupés,

pés, préſider au cercle aſſemblé autour de lui, comme la Divinité du temple qui ſent & qui reçoit avec bonté les hommages des mortels, auxquels il eſt accoutumé, & répandent ſur eux ſes douces influences. Peu à peu la chaſſe ne fut plus l'entretien que du laiſſer courir, ou du moment du retour. Une converſation aiſée, mais inſtructive, & adreſſée avec choix & juſteſſe. Charmale, ſage courtiſan, fit admirer aux autres des morceaux d'hiſtoire, convenablement amenés ſans art, des occaſions naturelles, des applications déſirables, mais toujours diſcrètes & ſouplement préſentées ſans efforts, des intermèdes aiſés, quelquefois même plaiſans, tout de ſource & ſans recherche, des traits échappés de ſcience, mais rarement & comme dardés de plénitude involontaire, firent tout à la fois ouvrir les oreilles, les yeux & les cœurs.

Le Dauphin devint un autre prince de Conty; la ſoif de faire ſa cour eut en pluſieurs moins de part à l'empreſſement de l'environner dès qu'il paroiſſoit, que de l'entendre & d'y puiſer une inſtruction délicieuſe par l'agrément & la douceur d'une éloquence naturelle qui n'avoit rien de recherché, la juſteſſe en tout, & plus que cela la conſola-

tion si néceſſaire & si desirée de servir un maître futur, si capable de l'être par son fonds & par l'usage qu'il montroit qu'il en sauroit faire.

Gracieux par-tout, plein d'attention au rang, à la naiſſance, à l'âge, à l'acquit de chacun, choses depuis si long-temps omises & confondues avec le plus vil peuple de la Cour; régulier à rendre à chacune de ces choses ce qui leur étoit dû de politeſſe, & ce qui s'y pouvoit ajouter avec dignité; grave, mais sans rides & en même temps gai & aisé; il est incroyable avec quelle étonnante rapidité l'admiration de l'esprit, l'estime du sens, l'amour du cœur & toutes les espérances furent entraînées; avec quelle roideur les fauſſes idées qu'on s'en étoit faites & voulu faire, furent précipitées, & quel fut l'empreſſement & l'impétueux tourbillon du changement qui se fit généralement à son égard. La joïe publique faisoit qu'on ne pouvoit s'en taire, & qu'on se demandoit les uns aux autres, si c'étoit bien là le même homme, ou si ce qu'on voyoit étoit songe ou réalité.

Cheverny, qui fut un de ceux à qui la queſtion s'adreſſa, n'y laiſſa rien à répartir, il répondit que la cause de tant de surprises étoit de ce qu'on ne connoiſſoit point ce

Prince, qu'on n'avoit même pas voulu connoître; que, pour lui, il le trouvoit tel qu'il l'avoit toujours connu & vu dans ſon particulier; que maintenant que la liberté lui étoit venue de ſe montrer dans tout ſon naturel, & aux autres de l'y voir, il paroiſſoit ce qu'il avoit toujours été, & que cette juſtice lui ſeroit rendue quand l'expérience de la continuité apprendroit cette vérité.

De la Cour à Paris, & de Paris au fond de toutes les provinces, cette réputation vola avec tant de promptitude, que le peu de gens anciennement attachés au Dauphin en étoient à ſe demander, les uns aux autres, s'ils pouvoient en croire ce qui leur revenoit de toutes parts.

Quelque fondé que fût un ſi prodigieux ſuccès, il ne faut pas croire qu'il fût dû tout entier aux merveilles du jeune Prince. Deux choſes y contribuèrent beaucoup, les meſures immenſes, & ſi étrangement pouſſées de cette cabale dont j'ai tant parlé, à décrier ce Prince ſur toutes ſortes de points, &, depuis Lille, toujours ſoutenue pour former contre lui une voix publique, dont ils puſſent s'appuyer auprès de Monſeigneur, & en cueillir les fruits qu'ils s'en étoient propoſés dès le départ pour cette campagne, que le

complot de l'y perdre avoit été fait, & le contraste de l'élastique à la chute du poids qui lui écrasoit les épaules, après lequel on le vit redressé; l'étonnement extrême que produisit ce même contraste, entre l'opinion qu'on en avoit conçue, & ce qu'on ne pouvoit s'empêcher de voir, & le sentiment de joie intime de chacun, par son plus sensible intérêt, de voir poindre une aurore, qui déjà s'avançoit, & qui promettoit tant d'ordre & de bonheur, après une si longue confusion & tant de ténèbres.

Madame de Maintenon, ravie de ces applaudissemens par amitié pour la Dauphine, & par son propre intérêt de pouvoir compter sur un Dauphin, qui commençoit à faire l'espérance & les délices publiques, s'appliqua à en presser tout l'usage qu'elle put auprès du Roi. Quelque admiration qu'elle voulût montrer pour tout ce qui étoit de son goût & de sa volonté, & quelque mesure qu'elle gardât avec tous les ministres, leur despotisme & leur manière de l'exercer lui déplaisoient beaucoup. Ses plus familiers avoient découvert, en des occasions rares, ses plus secrets sentimens là dessus, qu'Harcourt avoit beaucoup fortifié en elle; tantôt par des demi-mots de ridicule bien amenés, où il excel-

loit, quelquefois par quelques paroles plus férieufes, bien qu'également étranglées, fur le mauvais état de ce gouvernement. Elle crut donc fe procurer un avantage, à l'État un bien, au Roi un foulagement, de faire en forte qu'il s'accoutumât à faire préparer les matières par le Dauphin, à lui en laiffer expédier quelques unes, & peu à peu à fe décharger fur lui du gros & du plus pefant des affaires, dont il s'étoit toujours montré fi capable, & dans lefquelles il s'étoit initié, parce qu'il étoit de tous les Confeils, où il parloit depuis long-temps avec beaucoup de jufteffe & de difcernement. Elle compta que cette nouveauté rendroit les Miniftres plus appliqués, plus laborieux, furtout plus traitables & plus circonfpects. Vouloir & faire fur les chofes intérieures, & qui, par leur nature, pouvoient s'amener de loin, par dégrés, avec adreffe, fut toujours pour elle une feule & même chofe.

Le Roi, déjà plus enclin à fon petit-fils, étoit moins en garde des applaudiffemens qu'il recevoit fous fes yeux, qu'il ne l'avoit paru fur ceux de fes premières campagnes. Bloin & les autres valets intérieurs, dévoués à M. de Vendôme, n'avoient plus cet objet ni Monfeigneur en croupe; ils étoient en crainte

& en tremblement; & M. du Maine, destitué de leur appui, n'osoit plus ouvrir la bouche, ni hasarder que madame de Maintenon le découvrît contraire. Ainsi le Roi étoit sans ces appuis, sans contrepoids, qui avoient tant manégé auparavant dans ses heures les plus secrettes & les plus libres. La sage & flexible conduite de ces sages & respectueux petit-fils l'avoit préparé aux insinuations de madame de Maintenon, tellement que, quelqu'accoutumé qu'on commençât d'être à la complaisance que le Roi prenoit dans le Dauphin, toute la Cour fut étrangement surprise de ce que, l'ayant retenu un matin, seul dans son cabinet assez long-temps, il ordonna le même jour à ses ministres d'aller travailler chez le Dauphin toutes les fois qu'il les manderoit; &, sans être mandés encore, de lui aller rendre compte de toutes les affaires, dont, une fois pour toutes, il auroit ordonné de le faire.

Il n'est pas aisé de rendre le mouvement prodigieux que fit à la cour un ordre si directement opposé au goût, à l'esprit, aux maximes, à l'usage du Roi, si constant jusqu'alors qui, par cela même, marquoit une confiance pour le Dauphin qui n'alloit à rien moins qu'à lui remettre facilement une grande partie de la disposition des affaires. Ce fut un

coup de foudre fur les Miniftres, dont ils fe trouvèrent tellement étourdis, qu'ils n'en purent cacher l'étonnement ni le déconcertement. Ce fut en effet un ordre bien amer pour des hommes qui, tirés de la pouffière, & tout à coup portés à la plus sûre & à la plus fuprême puiffance, étoient fi accoutumés en plein, fous le nom du Roi, auquel ils ofoient même fubftituer quelquefois le leur, en ufage tranquille & fans contredit de faire & de défaire les fortunes, d'attaquer avec fuccès les plus hautes, d'être les maîtres des plus patrimoniales de tout le monde; de difpofer avec toute autorité du dedans & du dehors de l'État, de difpenfer à leur gré toute confidération, tout châtiment, toute récompenfe; de décider de tout hardiment, par un *le Roi le veut*, de fécurité entière, même à l'égard de leurs confrères, de façon que perfonne n'ofoit ouvrir la bouche au Roi de rien qui pût regarder leurs perfonnes, leurs familles, ni leur adminiftration, fous peine d'en devenir auffi-tôt la victime exemplaire pour quiconque l'eût hafardée; par conféquent en toute liberté de dire, de taire, de tourner toutes chofes au Roi, comme il leur convenoit; en un mot, Roi d'effet, & prefque de repréfentation.

Quelle chute pour de tels hommes, que d'avoir à compter, furtout avec un Prince qui avoit madame de Maintenon à lui, & qui, auprès du Roi, étoit devenu plus fort qu'eux dans leur propre *tripot*; un Prince qui n'avoit plus rien entre lui & le trône; qui étoit capable, laborieux, éclairé, avec un efprit jufte & fupérieur; qui avoit acquis, fur un grand fonds tout fait, depuis qu'il étoit dans le confeil, à qui rien ne manquoit pour les éclairer; qui, avec ces qualités, avoit le cœur bon, étoit jufte, aimoit l'ordre; qui avoit du difcernement, de l'attention, de l'application à fuivre & à démêler; qui favoit tourner & approfondir; qui ne fe payoit que de chofes & point de langage; qui vouloit déterminément le bien pour le bien; qui pefoit tout au poids de la confcience; qui, par un accès facile & une curiofité de deffeins & de maximes, feroit inftruit par force canaux, qui fauroit comparer & apprécier les chofes, fe défier & fe confier à propos par un jufte difcernement & une application fage & en garde contre les furprifes de toutes parts; qui, ayant le cœur du Roi, avoit auffi fon oreille à toute heure, & qui, outre les impreffions qu'il prendroit d'eux pour quand il feroit leur maître, fe trouvoit dès lors en

état de confondre le faux & le double, & de porter une lumière aussi pénétrante qu'inconnue dans l'épaisseur de ces ténèbres qu'ils avoient formées & épaissies avec tant d'art, & qu'ils entretenoient de même.

L'élévation du Prince & l'état de la Cour ne comportoient plus le remède des cabales & la joie publique d'un ordre qui rendoit ces Rois à la condition des sujets, qui donnoit un frein à leur pouvoir, & une ressource à l'abus qu'ils en faisoient, ne leur laissoit nul moyen de résistance. Ils n'eurent donc d'autre parti à prendre que de ployer les épaules à leur tour, ces épaules roidies à la consistance du fer.

Ils allèrent tous, avec un air de *condamnés*, protester au Dauphin une obéissance forcée & une joie feinte de l'ordre qu'ils avoient reçu. Le Prince n'eut pas de peine à démêler ce qu'eux-mêmes en avoient à cacher; il les reçut avec un air de bonté & de considération; il entra avec eux dans le détail de leurs journées, pour leur donner les heures les moins incommodes à la nécessité du travail & de l'expédition; &, pour cette première soumission, n'entra pas avec eux en affaires, mais ne différa pas de commencer à travailler chez lui avec eux. Torcy, Voisin & Desmaretz furent ceux sur

qui le poids en tomba, par l'importance de leurs départemens. Le Chancelier qui n'en avoit point, n'y eut que faire. Son fils voyant les autres y travailler affidûment, auroit bien voulu y être mandé auſſi. Il eſpéroit par là s'approcher du Prince, & il étoit fort touché de l'air important; mais ſa marine étoit à-bas, & les délations du détail de Paris, dont il amuſoit le Roi tous les Lundis, aux dépens de tout le monde, & dont d'Argenſon lui avoit adroitement laiſſé uſurper tout l'odieux, n'étoit ni du goût du Dauphin, ni choſe à laquelle il voulût perdre ſon temps; d'ailleurs la perſonne de Pontchartrain lui étoit déſagréable, comme on le verra bientôt, & il ne put parvenir à être mandé ni trouver ſans cela de quoi aller rendre compte, dont il fut fort mortifié.

La Vrillière n'avoit que le détail courant de ſes provinces, par conſéquent point de matière pour ce travail. Le département de ſa charge étoit la religion prétendue-réformée, & tout ce qui regardoit les Huguenots, tout cela étoit tombé depuis les ſuites de la révocation de l'Édit de Nantes, tellement qu'il n'avoit point de département.

Fortune & Mort de M. DE LA VAUGUYON.

UN évènement du vingt Novembre 1693 surprit moins qu'il ne fit admirer les fortunes.

Le dimanche, le Roi sortant du salut, apprit par le baron de Beauvais, que la Vauguyon s'étoit tué le matin de deux coups de pistolet qu'il se donna dans la gorge, dans son lit, après s'être défait de ses gens, sous prétexte de les envoyer à la messe : il faut dire un mot de ces deux hommes.

La Vauguyon étoit un des plus petits & des plus pauvres gentilshommes de France.

Son nom étoit *Bethoulat* (1), & il porta

(1) Tout ce que M. de S.-Simon dit de ce Béthoulat est très-vrai. C'étoit un Aventurier que la tradition de la maison de la Vauguyon ne fait pas même Gentilhomme.

Marie de Stuert de Caussade, fille unique du marquis de S.-Mégrin, & seule héritière des maisons de S.-Mégrin, de la Vauguyon, de Montbrun & de Caussade-Puicornel : & aussi seule héritière des princes de Carency, par Isabeau de Bourbon, princesse de Carency, dame de la Vauguyon, sa trisaïeule, avoit épousé, en premières noces, Barthélemi de Quélen, vicomte du Broutay, d'une des plus illustres maisons de Bretagne. Etant issu, en ligne masculine, des seigneurs de Quelen, dans le comté de Parhouët, & en ligne féminine des Souverains de Bretagne, par Isabeau d'Avaugour, mère de Jeanne de Stuert de Caussade, trisaïeule du père de Barthélemi.

Celui-ci fut Lieutenant-Général des armées du Roi, eut

celui de *Fromenteau*. C'étoit un homme parfaitement bien fait, mais plus que brun & d'une figure espagnole : il avoit de la grâce, une voix charmante qu'il savoit très-bien accompagner du luth & de la guitare, avec cela le langage des femmes, de l'esprit, & insinuant.

Avec ces talens & d'autres plus cachés, mais utiles à la galanterie, il se fourra chez madame de Beauvais, première femme-de-chambre de la Reine-mère, & dans la plus intime confidence, & à qui tout le monde faisoit d'autant plus la cour, qu'elle ne s'é-

---

le régiment de Navarre & la compagnie des Chevaux-Légers de la garde de la Reine-mère; son mariage avec Marie de S.-Mégrin dame de la Vauguyon, sa parente, est de l'année 1655; il en eut un fils unique, Nicolas de Quelen, vicomte du Broutay, comte de la Vauguyon, lequel fut père d'Antoine-Paul-Jacques de la Vauguyon, duc de la Vauguyon, Pair de France, Menin de Monseigneur le Dauphin & Gouverneur de ses enfans.

Madame la marquise du Broutay, restée veuve d'un grand nom, avec une fortune considérable, & la tutelle de son fils unique, eut la foiblesse ou la philosophie de sacrifier l'orgueil de sa naissance & les avantages de son rang à ses plaisirs. Elle n'étoit plus de la première jeunesse, lorsqu'elle épousa le sieur de Fromenteau; mais un portrait que j'ai vu de cette Dame, postérieur à cette extravagance, prouve à quel point M. de S.-Simon calomnie ses charmes, en disant qu'elle étoit la laideur même. Elle avoit d'ailleurs beaucoup d'esprit; ce qui, joint à la grande considération dont elle jouissoit dans le monde, & à la Cour, ne servit pas peu à couvrir l'obscurité de son second mari, qui, comme on le voit, parvint à tout, à l'ombre du nom qu'elle lui permit de porter.

toit pas mise moins bien avec le roi, dont elle passoit pour avoir eu le *pucelage*. Je l'ai encore vu, vieille, chassieuse & borgnesse, à la toilette de madame la Dauphine de Bavière, où toute la cour lui faisoit merveille, parce que de temps en temps elle venoit à Versailles, où elle causoit toujours avec le Roi, en particulier, qui avoit beaucoup de considération pour elle.

Son fils, qui s'étoit fait appeler le Baron de Beauvais, avoit la capitainerie des plaines d'autour de Paris : il avoit été élevé, au subalterne près, avec le Roi; il avoit été de ses ballets & de ses parties. Egalement hardi, bien fait, soutenu par sa mère & par un goût personnel du Roi, il avoit tenu son coin, mêlé avec l'élite de la cour, & depuis traité toute sa vie avec une distinction qui le faisoit craindre & rechercher. Il étoit fin courtisan & gâté, mais ami à rompre des glaces auprès du Roi avec succès & ennemi de même. D'ailleurs honnête-homme, & toutefois respectueux avec les Seigneurs. Je l'ai vu encore donner les ordres.

Fromenteau se fit entretenir par la Beauvais, & elle le présentoit à tout ce qui venoit chez elle, qui, pour lui plaire, là & ailleurs,

faisoit accueil à ses protégés, aux Godelureaux; peu à peu elle fit entrer Fromenteau chez la Reine-mère, puis chez le Roi, & il devint Courtisan par cette protection; de là il s'insinua chez les ministres, montra de la valeur, volontaire à la guerre, & enfin fut employé auprès de quelques Princes d'Allemagne. Peu à peu il s'éleva jusqu'au caractère d'Ambassadeur en Danemarck, & il alla après Ambassadeur en Espagne. Par-tout on fut content, & le Roi lui donna une des trois places de Conseillers d'Etat-d'épée, &, au scandale de sa cour, le fit Chevalier de l'Ordre, en 1688.

Vingt ans avant, il avoit épousé la fille de S.-Mégrin. Cette femme, qui étoit veuve, avec un fils de M. du Broutay, du nom de Quélen, étoit la laideur même.

Par ce mariage, Fromenteau s'étoit *seigneurifié*, & avoit pris le nom de *comte de la Vauguyon*. Tant que les ambassades durèrent & que le fils de sa femme fut jeune, il eut de quoi vivre; mais quand la mère se vit obligée de compter avec son fils, ils se trouvèrent réduits fort à l'étroit.

La Vauguyon, comblé d'honneur bien au delà de ses espérances, représenta souvent au Roi le misérable état de ses affaires, &

n'en tiroit que de rares & médiocres gratifications.

La pauvreté, peu à peu, lui tourna la tête; mais on fut très-long-temps sans s'en apercevoir. Une des premières marques qu'il en donna fut chez madame Pellot, veuve du premier Président du Parlement de Rouen, qui avoit tous les soirs un souper & un jeu pour ses amis, en petit nombre; elle ne voyoit que fort bonne compagnie, & la Vauguyon y étoit presque tous les soirs; jouant au brelan, elle lui fit un *vas-tout* qu'il ne tint pas : elle l'en plaisanta, & lui dit qu'elle étoit bien aise de voir qu'il étoit un poltron.

La Vauguyon ne répondit mot, mais, le jeu fini, il laissa sortir la compagnie; &, quand il se vit seul avec madame Pellot, il ferma la porte au verrouil, enfonça son chapeau dans sa tête, accula madame Pellot entre sa cheminée, & lui mettant sa tête entre ses deux poings, lui dit qu'il ne savoit ce qui le tenoit qu'il ne la lui mît en compote, pour lui apprendre à l'appeler *poltron*. Voilà une femme bien effrayée, qui, entre ses deux poings, lui faisoit des révérences perpendiculaires, & des complimens tant qu'elle le pouvoit; & l'autre toujours en

furie & en menaces; à la fin il la laissa plus morte que vive, & s'en alla. C'étoit une très-honnête & très-bonne femme, qui défendit bien à ses gens de la laisser seule avec la Vauguyon, mais qui eut la générosité de lui en garder le secret jusqu'après sa mort, & de le recevoir chez elle comme à l'ordinaire, où il retourna comme si rien n'eût été.

Long-temps après, rencontrant, sur les deux heures après-midi, M. de Courtenay dans ce passage obscur à Fontainebleau, qui, du salon d'en-haut, devant la tribune, conduit à une terrasse le long de la chapelle, lui fit mettre l'épée à la main, quoi que l'autre pût lui dire sur le lieu où ils étoient, & sans avoir jamais eu occasion ni apparence de démêlé. Au bruit des estocades, des passans, dans ce grand salon, accoururent, les séparèrent, & appelèrent des Suisses de la salle des Gardes de l'ancien appartement de la Reine-mère, où il y en avoit toujours quelques uns, & qui donnoit dans le salon.

La Vauguyon, dès lors Chevalier de l'Ordre, se débarrasse d'eux, revient chez le Roi, tourne la clef du cabinet, force l'huissier, entre & se jette aux pieds du roi, en lui disant qu'il venoit lui apporter sa tête. Le Roi, qui sortoit de table, chez qui personne n'entroit

qu'il ne fût mandé, & qui n'aimoit pas les surprises, lui demanda, avec émotion, à qui il en avoit; la Vauguyon, toujours à genoux, lui dit qu'il a tiré l'épée dans sa maison, insulté par M. de Courtenay, & que son honneur lui a été plus cher que son devoir. Le Roi eut grande peine à s'en débarrasser, & dit qu'il verroit à éclaircir cette affaire; &, un moment après, envoya les arrêter tous deux par des Exempts du grand-Prévôt. Cependant on amena deux carrosses, qu'on appeloit de *la pompe*, qui servoient à Bontemps & à divers usages pour le Roi, qui étoient à lui, mais sans armes, & avoient leurs attelages. Les Exempts qui les avoient arrêtés les mirent chacun dans un carrosse, & l'un d'eux avec chacun, en les menant à Paris à la Bastille, où ils demeurèrent sept ou huit mois, avec permission, au bout du premier mois, d'y voir leurs amis, mais traités tous les deux en tout avec une égalité entière.

On peut croire le fracas d'une telle aventure; personne n'y comprenoit rien. Le prince de Courtenay étoit un fort honnête-homme, brave, mais doux, qui n'avoit eu, de sa vie, querelle avec personne. Il protestoit qu'il n'en avoit eu aucune avec la Vauguyon; qu'il l'avoit attaqué, & forcé de mettre l'épée à

la main pour n'en pas être insulté. D'autre part on ne se doutoit pas encore de l'égarement de la Vauguyon ; & il protestoit de même que c'étoit l'autre qui l'avoit attaqué & insulté. On ne savoit donc qui croire, ni que penser. Chacun avoit ses amis, mais personne ne put goûter l'égalité si fort affectée en tous les traitemens faits à l'un & à l'autre. Enfin, faute de meilleurs éclaircissemens, & la faute suffisamment expiée, ils sortirent de prison, & peu à peu reparurent à la Cour.

Quelque temps après, une nouvelle escapade mit les choses plus au net. Allant à Versailles, la Vauguyon rencontra un Palefrenier de M. le Prince, menant un cheval de main, tout sellé, allant vers Paris; il l'appelle; il l'arrête, met pied à terre, & demande à qui est le cheval : le Palefrenier répond qu'il est à M. le Prince; la Vauguyon répond que M. le Prince ne trouvera pas mauvais qu'il monte son cheval, & saute en même temps dessus. Le Palefrenier bien étourdi, ne sait que faire à un homme à qui il voit un cordon bleu par-dessus son habit, & sortant de son équipage; il le suit.

La Vauguyon prend le petit galop jusqu'à la porte de la Conférence, gagne le rempart & va mettre pied à terre à la Bastille, donne

pour boire au Palefrenier & le congédie. Il monte chez le Geolier, à qui il dit qu'il a eu le malheur de déplaire au Roi, & qu'il le prie de lui donner une chambre; le Geolier, bien surpris lui demande à son tour à voir l'ordre du Roi, & sur ce qu'il n'en a point, plus étonné encore, il résiste à toutes ses prières; &, par capitulation, le garde chez lui, en attendant réponse de Pontchartrain, à qui il écrit par un exprès.

Pontchartrain en rend compte au Roi, qui ne sait ce que cela veut dire; & l'ordre vient au Geolier de ne point recevoir la Vauguyon, duquel, malgré cela, il eut toutes les peines du monde à se défaire.

Ce trait, & cette aventure du cheval de M. le Prince, firent grand bruit, & éclairèrent fort celle de M. de Courtenay. Cependant le Roi fit dire à M. de la Vauguyon qu'il pouvoit reparoître à la Cour; & il continua d'y aller comme il faisoit auparavant; mais chacun l'évitoit, & on avoit grand'peur de lui, quoique le Roi, par bonté, affectoit de le traiter bien.

On peut juger que ses dérangemens publics n'étoient pas d'autres domestiques, qui demeuroient cachés le plus qu'il est possible: mais ils devinrent si fâcheux à sa pauvre fem-

me, bien plus vieille que lui, & fort retirée, qu'elle prit le parti de quitter Paris, & de s'en aller dans ses terres; elle n'y fut pas bien long-temps, & y mourut à la fin d'Octobre de cette année. Ce fut le dernier coup qui acheva de tourner la tête à son mari: avec sa femme, il perdoit toute sa subsistance: nul bien de soi, & très-peu du Roi; il ne lui survécut que d'un mois. Il avoit soixante-quatre ans, près de vingt ans moins qu'elle, & n'eut jamais d'enfans. On sut que, les deux dernières années de sa vie, il portoit des pistolets dans sa voiture, & en menaçoit souvent le cocher ou le postillon en joue, en allant & venant de Versailles. Ce qui est certain, c'est que, sans le Baron de Beauvais, qui l'assistoit de sa bourse & prenoit fort soin de lui, il se seroit souvent trouvé aux dernières extrémités, surtout depuis le départ de sa femme. Beauvais en parloit souvent au Roi; & il est inconcevable qu'ayant élevé cet homme autant qu'il l'avoit fait, & lui ayant toujours témoigné une bonté particulière, il l'ait persévéramment laissé mourir de faim, & devenir fou de misère.



Mort du duc de NÉVERS, sa Famille, sa Fortune, son Caractère.

Le cardinal Mazarin avoit deux sœurs, madame de Martinozzi, qui n'eut que deux filles, l'une mariée au duc de Modène, & mère de la Reine d'Angleterre, épouse du roi Jacques II; l'autre à M. le prince de Conty: Madame Mancini, qui eut trois fils & cinq filles; les filles furent la duchesse de Vendôme, mère du dernier duc de Vendôme, & du Grand-Prieur, dont le père fut cardinal après la mort de sa femme; la comtesse de Soissons, mère du dernier comte de Soissons & du fameux prince Eugène, & la connétable Colonne, qui, toutes les deux, ont fait tant de bruit dans le monde. La duchesse de Mazarin, qui, avec le nom & les armes de Mazarini-Mancini, porta vingt-six millions en mariage, au fils du maréchal de la Meilleraye, & qui est morte en Angleterre, après y avoir demeuré longues années. Enfin la duchesse de Bouillon.

Des trois fils, l'aîné fut tué au combat du faubourg S. Antoine, en 1652. Il promettoit tout. Le cardinal Mazarin l'aimoit tellement qu'il lui confioit à cet âge beaucoup

de choſes importantes & ſecrettes, pour le former aux affaires où il avoit deſſein de le pouſſer. Le troiſième étant au collége des Jéſuites, fort envié des écoliers, par toutes les diſtinctions qu'il y recevoit, ſe laiſſa aller à ſe mettre à ſon tour dans une couverture, & à ſe laiſſer berner; ſes camarades le bernèrent ſi bien qu'il ſe caſſa la tête à quatorze ans qu'il avoit. Le Roi, qui étoit à Paris, vint le voir au collége; cela fit grand bruit, mais n'empêcha pas le petit Mancini de mourir. Reſta ſeul le ſecond, qui eſt M. de Névers, dont il s'agit ici.

C'étoit un Italien, très-Italien, de beaucoup d'eſprit; facile, extrèmement orné, qui faiſoit les plus jolis vers du monde, qui ne lui coûtoient rien, & ſur le champ, qui en a donné auſſi des pièces entières; un homme de la meilleure ſociété, qui ne ſe ſoucioit de quoi que ce fût; pareſſeux, voluptueux, avare à l'excès, qui alloit très-ſouvent acheter lui-même à la Halle & ailleurs ce qu'il vouloit manger, & qui faiſoit d'ordinaire ſon garde-manger de ſa chambre; il voyoit bonne compagnie, dont il étoit recherché; il en voyoit auſſi de mauvaiſes & d'obſcures, avec leſquelles il ſe plaiſoit; il étoit en tout extrèmement ſingulier.

C'étoit un grand homme ſec, mais bien fait, dont la phyſionomie diſoit tout ce qu'il étoit. Son oncle le laiſſa fort riche & grandement apparenté. Il ne tint qu'à lui de faire une grande fortune à l'ombre de la mémoire du cardinal Mazarin, à laquelle très-longtemps le Roi accorda tout. M. de Névers fut Capitaine des Mouſquetaires; il eut le régiment d'infanterie du Roi, que ce prince affectionna particulièrement toute ſa vie; mais ce qui eût dû conduire loin M. de Névers l'importuna.

Les troupes & la guerre n'étoient point ſon fait, ni la Cour guère davantage. Il quitta ſes emplois pour la pareſſe & ſes plaiſirs. Il avoit porté la queue du roi le lendemain de ſon ſacre, lorſqu'il reçut l'ordre du S.-Eſprit. En conſéquence M. de Névers fut Chevalier de l'Ordre, à la promotion de 1661, qu'il n'avoit que vingt ans. Il ſe défit du gouvernement de la Rochelle, & il épouſa, en 1670, la plus belle perſonne de la cour, la fille aînée de Thiange Il obtint, en 1678, un brévet de Duc, qu'il ne tint qu'à lui, dix ans durant, de faire enregiſtrer; il le négligea; ce déſir ſe réveilla dans les temps; mais il ne put l'obtenir alors; il fut ſouvent jaloux fort inutilement, mais jamais brouillé avec ſa femme, qu'il

n'appeloit que Diane : il en eut deux fils & deux filles; l'une épousa le prince de Chimay; l'autre fut duchesse d'Estrées, & elles moururent toutes les deux sans enfans. Les deux fils furent M. de Donzi, fort mal avec son père, & qui, par la duchesse de Sforce, sœur de sa mère, a été fait Duc & Pair, pendant la dernière régence; & M. Mancini, qui eut les biens d'Italie.

M. de Névers mourut à soixante-six ans : il avoit conservé le petit gouvernement du Nivernois, parce que tout ce pays étoit presqu'à lui. Son fils, qui ne servit point, & dont la conduite d'ailleurs avoit toujours déplu au Roi, ne put l'obtenir; il hasarda de se faire appeler le duc de Donzi, mais le Roi le trouva mauvais, & lui fit défendre de continuer à se faire appeler Duc, & d'en prendre le titre, ni aucune marque.



Prise d'Haguenau; Siége de Barcelone.

LES projets pour la campagne, qui alloit commencer (1706), étoient dignes des années de la prospérité du Roi, & de ces temps heureux d'abondance, d'hommes & d'argent, de

de ces Miniſtres & de ces Généraux qui, par leur capacité, donnoient la loi à l'Europe.

Le Roi voulut débuter par deux batailles, une en Italie, l'autre en Flandre, dévancer l'aſſemblée de l'armée Impériale, ſur le Rhin, & renverſer les lignes des Ennemis, enfin faire le ſiége de Barcelone & celui de Turin. L'épuiſement de l'Eſpagne, celui où la France tomboit, répondoient peu à de ſi vaſtes idées. Chamillart, accablé ſous le double miniſtère de Colbert & de Louvois, reſſembloit peu à ces deux grands Miniſtres, les Généraux des armées auſſi peu à M. le Prince, à M. de Turenne, & aux élèves de ces Héros, qui n'étoient plus. C'étoient des Généraux de goût, de fantaiſie, de faveur, de cabinet, à qui le Roi croyoit donner, comme à ſes Miniſtres, la capacité avec la patente.

Marchin avoit fait un projet pour forcer les lignes des ennemis, avant que les Impériaux euſſent aſſemblé leur armée ſur le Rhin; il fut approuvé; il partit ſecrettement de Marly le 18 Avril.

En même temps tous les Officiers-généraux & particuliers reçurent des ordres de partir, & de n'en rien dire; &, le 21, Villars partit auſſi ſecrettement de Marly.

Ces deux Maréchaux s'abouchèrent à

Phaltzbourg, & marchèrent chacun de leur côté. A leur approche, les Ennemis abandonnèrent leurs lignes de la Multer, qu'on vouloit attaquer; & on ne vit de leurs troupes que fept ou huit cents chevaux, que le fils du comte du Bourg pouffa vigoureufement, & qui prirent la fuite; ils y perdirent une centaine d'hommes, & Dubourg, fils, deux ou trois feulement. Leur gros repaffa le Rhin, après avoir jeté quelque monde dans Haguenau.

Cette expédition, fi heureufe & fi facile, délivra le Fort-Louis, dont la garnifon fut relevée, & la place renouvelée de tout, & les poftes d'alentour qui le bloquoient furent pris. Le comte de Frife, Gouverneur de Landau, fe retira très-précipitamment de Bifcheviller, où il laiffa de grands magafins, même fa vaiffelle d'argent, abandonna Lauterbourg, où Villars mit des troupes, & fut maître par là de la Loutter, comme il venoit de l'être de la Multer.

Peri prit Haguenau, & deux mille hommes qui étoient dedans prifonniers de guerre, foixante pièces de canons, cinq cents milliers de poudre, & grande quantité de farine & d'avoine.

Tout ce dépôt étoit deftiné à faire le fiége

de Phaltzbourg. Villars s'étendit tout à son aise, & n'oublia pas les contributions jusque dans la plaine de Mayence.

Le roi d'Espagne étoit parti, à la fin de Février, dans le dessein de réduire le royaume de Valence ; mais, sur les ordres du Roi, pour ne point différer le siége de Barcelone, Tessé changea la marche, & arriva, le trois, devant Barcelone, où il trouva Légal, arrivé de la veille avec toutes les troupes Françoises (1), & tous nos bâtimens qui débarquoient tout ce qu'il falloit pour le siége.

D'autres bâtimens portèrent toute la garnison de Gironne dans Barcelone, avec toute sorte de rafraîchissemens, où plus de dix mille hommes, animés de la présence de l'Archiduc, prirent les armes & se joignirent à la garnison.

---

(1) L'armée n'étoit composée que de dix-huit mille hommes. Je crois pouvoir avancer que jamais Barcelone n'a été attaquée avec de si petites forces, lorsqu'on n'a point compté sur les intelligences du dedans. Les ducs de Vendôme & de Barwick, maîtres de la mer & de la campagne, ne l'ont réduite de nos jours, en 1697 & 1714, l'un qu'après cinquante-deux jours, l'autre, qu'après plus de deux mois de tranchée ouverte ; ils avoient tous les deux cinquante mille hommes ; le premier n'avoit affaire qu'à la garnison, qui ne recevoit nulle assistance de la bourgeoisie ; le second qu'à la bourgeoisie destituée de garnison.

(*Mémoires pour l'Histoire*. D'AVRIGNY.)

La tranchée fut ouverte la nuit du cinq au six Mai; le canon ne tira que le douze, encore fort foiblement; Laparat y fut tué le quinze Avril, en allant reconnoître des ouvrages qu'il vouloit faire attaquer.

On prétendit qu'on fit une grande faute d'avoir attaqué par le mont Joui; que cette fortification, séparée de celle de la ville, seroit tombée avec elle, au lieu que sa prise n'influoit pas sur celle de la place. Quoi qu'il en soit, ce mont Joui dura le double de ce qu'on auroit cru, consuma beaucoup de nos munitions, & coûta bien des honnêtes-gens.

Les troupes qui faisoient le siége étoient peu nombreuses; leur fatigue étoit continuelle, il n'y avoit aucune sureté pour les assiégeans, qui y étoient continuellement troublés par les combats des Miquelets; ils n'avoient nul rafraîchissement de France, ni d'Espagne. Les sorties étoient très-fortes: les habitans y secondoient la garnison (1); les moines étoient armés, & combattoient comme contre des Turcs & des Hérétiques.

(1) La garnison de Barcelone n'étoit pas extrèmement forte; elle fut renforcée par quantité de bourgeois & de moines de toute espèce, qui, non contens de prêcher la rébellion, l'appuyèrent par des actions de valeur dont on ne voit point d'exemple dans la vie des Pères du désert, ni de préceptes dans les devoirs de la vie monastique.

Pendant ces sorties, le camp étoit attaqué par dehors; & c'étoit tout ce que les assiégeans pouvoient faire, que de soutenir ces doubles attaques à la fois, par la vigueur des assiégés, & le nombre, l'impétuosité & l'importunité des Miquelets. La garnison du mont Joui abandonna ce fort le 25 Avril, & entra, en plein jour, dans Barcelone, sans presqu'aucune perte.

Cifuentes, qui avoit quantité de barques à la côte, en faisoit toujours entrer quelques unes dans la place, aux dépens de quelques autres qu'il perdoit; les avenues du Roi d'Espagne furent bientôt si resserrées par les Miquelets, qu'on ne vécut plus au siége que par la mer.

Ce comte de Toulouse & le maréchal de Cœuvres, qui commandoient la flotte médiocre qui mouilla devant Barcelone jusqu'au huit Mai, que l'Amiral ayant reçu des avis, par les frégates qu'il avoit envoyées aux nouvelles, qu'une flotte de quarante-cinq vaisseaux au moins venoit au secours de la place, il leva les ancres, & rentra à Toulon le onze Mai.

Le départ de notre flotte & l'arrivée de celle des ennemis à Barcelone, y changèrent fort la face de toutes les choses. Les assiégés reprirent une nouvelle vigueur; les assiégeans

y rencontrèrent de nouveaux obstacles. Enfin Tessé, voyant l'impossibilité de continuer le siége, & toute la difficulté de la retraite, persuada le Roi d'Espagne de le lever, quelque résistance qu'il eût apportée jusqu'alors.

Il fallut délibérer ensuite sur la manière de l'exécuter, & sur le lieu où l'armée se tourneroit. Il n'y avoit nul moyen de se retirer par la Catalogne, pleine de révoltés qui couroient la campagne, soutenus de tous ceux du royaume de Valence, qui tenoient les places, & à travers cette multitude de Miquelets, qui les assiégeoient : il fut donc résolu qu'on prendroit le chemin de la frontière de France, & qu'on délibéreroit de nouveau, quand on seroit en sureté vers le Roussillon, de ce qu'on deviendroit.

On leva le siége dès la nuit du dix au onze Mai, après quatorze jours de tranchée ouverte (1). On abandonna cent pièces d'artillerie, cent cinquante milliers de poudre, vingt mille de grenades, trente mille sacs de farine,

---

(1) Nous abandonnâmes quinze cents malades ou blessés, cent dix pièces de canon de fonte, quarante-sept mortiers, deux mille bombes, dix mille grenades, quarante mille boulets de canon, cinq cents barils de balles de mousquet, cinq mille barils de poudre, huit mille épées, treize mille sacs de farine, du froment, de l'avoine à proportion.

Mémoires pour l'Histoire D'AVRIGNY.

quinze mille de grains, & un grand nombre de bombes, de boulets & d'outils. L'armée fut, huit jours durant, harcelée par les Miquelets, de montagne en montagne.

Le duc de Noailles, dont l'équipage avoit été conſtamment reſpecté par eux, pendant le ſiége & dans cette retraite, parce qu'ils aimoient ſon père, pour les avoir bien traités & avoir ſauvé la vie à un de leurs chefs, s'aviſa de les appeler pour leur parler à ſon nom, les principaux deſcendirent des montagnes & vinrent à lui : il en obtint qu'ils n'inquiéteroient plus l'armée ; qu'ils ne tireroient plus ſur les troupes à condition qu'on n'en brûleroit point. Cela fut exécuté fidellement de part & d'autre, & de ce moment l'armée acheva ſa marche tranquillement, qui fut encore de trois jours, où elle auroit beaucoup ſouffert de ces cruelles guêpes.

L'armée n'en pouvoit plus : elle perdit preſque tous ſes traîneurs & ſes maraudeurs dans cette retraite, en ſorte qu'avec le ſiége, il en coûta bien quatre mille hommes. La volonté du Roi néanmoins fut toujours ſi grande que, malgré tant d'obſtacles, il auroit pourſuivi la priſe de Barcelone, ſans ceux des Officiers de notre artillerie & de nos ingénieurs.

Arrivés à la tour du Mont-Gris, il fut question de ce que deviendroit le Roi d'Espagne. Quelques uns vouloient qu'il attendît, en France, le dénoûment d'une si fâcheuse affaire, & d'autres, que, se trouvant dans cette nécessité, il poussât jusqu'à Versailles.



Détresses & Succès du Roi d'Espagne.

On ouvrit d'un autre côté un avis contraire, & qui fut le salut du Roi d'Espagne; ce fut, que cette retraite en France, ou ce voyage à la Cour, perdroit un temps précieux, & seroit finistrement interprété; que les ennemis des deux Couronnes le prendroient pour une abdication, & ce qui, en Espagne, restoit affectionné, pour un manque de courage, & pour un abandon d'eux & de soi-même; que, quelque peu de suites de moyens & de ressources qu'il restât au Roi d'Espagne, il devoit percer, par les montagnes du pays de Foix, *droit* à Fontarabie; de là, joindre à tous risques la Reine & son parti; se présenter à ses peuples; tenter cette voie unique pour réchauffer leur courage,

leur fidélité, leur zèle; faire des troupes de tout, pénétrer en Espagne & jusque dans Madrid; sans quoi, il n'y avoit plus d'espérance, par les efforts que les ennemis alloient faire pour s'établir par toute l'Espagne, & dans la capitale même. La résolution en fut heureusement prise; l'armée s'arrêta en Roussillon; &, tandis que le Roi d'Espagne s'en alla à Toulouse, & par le pays de Foix, gagner Pau, puis Fontarabie, avec deux régimens de Dragons pour son escorte, quelques Grands-d'Espagne avec lui, & le Duc de Noailles qui voulut l'accompagner jusqu'à Fontarabie; le marquis de Brancas fut dépêché au Roi, pour lui rendre compte de tout, recevoir ses ordres, & les porter à Pau au Roi d'Espagne. Le Roi approuva le parti qui avoit été pris, & donna au Roi d'Espagne les trente bataillons & les vingt escadrons qu'il avoit ramenés du siége de Barcelone en Roussillon.

Le Roi d'Espagne partit de Pau en poste à cheval, & s'en alla à Pampelune, & non à Fontarabie, suivi du connétable de Castille, son Majordome major; du duc de Médina-Sidonia, âgé lors de plus de soixante ans, son grand-Écuyer; du duc d'Ossonne, Capitaine des Gardes, & de peu de valets, & y arriva le

premier Juin, aux acclamations du peuple; il en partit le deux vers Madrid.

Barwick étoit cependant dans une étrange presse, à la tête d'une poignée de troupes mal en ordre, vis à vis l'armée Portugaise, devant laquelle il ne pouvoit se présenter, & qui le faisoit reculer par-tout. Il se tenoit néanmoins toujours à portée d'elle, faisant mine de lui disputer les gorges & les rivières, & ralentissant ses mouvemens & ses progrès, autant que la capacité pouvoit suppléer aux forces. Tout son art & ses chicanes ne purent empêcher les Portugais de tourner sur Madrid, & de s'en approcher. La Reine en sortit avec ses enfans & sa suite, le dix-huit juin, pour aller à Burgos sur le chemin de Pampelune. Le Roi en partit le vingt-un, pour s'aller mettre à la tête de la petite armée de Barwick. Amelot l'accompagna, & les Conseils suivirent la Reine.

Quantité de Grands s'en allèrent sur leurs terres, le Cardinal Porto-Carréro à Tolède, laissant la plus grande consternation dans Madrid, dont incontinent après les Portugais se rendirent maîtres. Ils n'y trouvèrent aucun Grand ni aucun Membre des Conseils. Le Roi d'Espagne & Barwick tournèrent vers Burgos, où les vingt escadrons & les trente bataillons

François du fiége de Barcelone devoient les joindre. Quelques Grands le joignirent; d'autres allèrent trouver la Reine à Burgos. Plus de fix femaines fe pafsèrent dans ces extrémités pendant lefquelles la Reine confia toutes les pierreries du Roi fon mari, & les fiennes, à Vafez, qui les apporta & les remit au Roi.

Enfin, les troupes Françoifes arrivèrent en Efpagne & joignirent le Roi à Barwick tout à la fin de Juillet. L'Archiduc cependant fe tenoit à Saragoffe & laiffoit faire fes armées. Les Évêques d'Efpagne s'étoient fignalés entre tous à lever des troupes à leurs dépens & à donner au Roi des fommes très-confidérables. L'Évêque de Murcie fit plus qu'aucun; il avoit été fimple Curé de village avec tant de réputation & de vertu, que le Roi d'Efpagne l'avoit élevé à cet Épifcopat, d'où il donna l'exemple à tous les autres.

Le Cardinal Porto-Carréro, quoique fi juftement mécontent, donna beaucoup, & continua toujours de fignaler fon attachement. Celui des Prélats fut très-important au Roi. Ils s'appliquèrent à envoyer des Prédicateurs choifis dans tous les lieux de leurs diocéfes, affermir les peuples dans leur fidélité & leur zèle, qui auffi en donnèrent les plus grandes marques & les plus utiles.

Barwick, renforcé de vingt escadrons & de trente bataillons François, changea toute la face de cette guerre ; il se présenta à l'armée ennemie, avec le Roi d'Espagne ; il chercha par-tout à la combattre : à son tour elle se tint sur la défensive, & recula par-tout : par-tout elle fut repoussée, & perdit tous les lieux qu'elle avoit pris ou occupés. Les peuples, armés par toute la Castille, reprirent vigueur, &, sans troupes avec eux, firent rebrousser l'archiduc, qui venoit joindre son armée. Ils reprirent Ségovie, où les Portugais avoient laissé cinq cents hommes en garnison, qui sortit du château, à condition de se retirer en Portugal par le chemin qui lui fut prescrit, & de ne servir, de six mois, contre le Roi d'Espagne.

Ce Prince, alors au large, envoya Méjorada avec cinq cents chevaux à Madrid, dont les Portugais s'étoient éloignés. Il y fut reçu avec les plus grandes acclamations ; &, peu à peu, les Ennemis se trouvèrent chassés de toute la Castille. Le Roi d'Espagne rentra dans Madrid à la fin de Septembre, & la reine immédiatement après, avec les plus grandes marques de joie. Pendant ce temps-là, Barwick poursuivoit toujours l'armée de l'archiduc, qui se retiroit d'un lieu à un autre.

Madame des Urfins, retournée avec la Reine à Madrid, profita de l'occafion de foulager le palais de trois cents femmes, qui avoient ou refufé de la fuivre, ou dont les parens avoient montré leur attachement pour l'archiduc. Tels furent l'étrange fuccès du fiége de Barcelone, & la rapidité avec laquelle il penfa renverfer Philippe V de fon trône, qui avec la même célérité, y fut porté par fon courage, par l'affection de la Caftille, la fageffe & la capacité de Barwick, les fecours fi prompts du Roi, fon grand-Père.



Particularités après la Bataille d'Almanza.

MONSIEUR le duc d'Orléans pouvoit recueillir les plus grands fruits de cette grande défaite, c'eft-à-dire, laiffer le maréchal de Barwick en Aragon, avec une armée médiocre; &, avec le refte, aller joindre le marquis de la Floride, fur les frontières de Portugal. Les ennemis n'y avoient ni magafins ni troupes, &c. Le Roi de Portugal n'étoit pas en état de réfifter. M. le duc d'Orléans auroit donc pu profiter d'une conjoncture qui ne fe trouveroit peut-être plus, pour s'illuf-

trer, par la conquête facile d'un Royaume, délivrer l'Espagne de ce côté-là de guerre & d'ennemis, en l'aggrandissant d'un pays si utile, & la mettre en état de finir la guerre; en portant, la campagne suivante, toutes ses forces en Aragon, sans avoir plus de jalousie par-derrière. C'étoit, en effet, le moyen certain de terminer la guerre d'Espagne en deux campagnes; mais le malheur fut que l'exécution de ces projets étoit tout à fait impossible.

Dans toute la longue route, à travers les provinces d'Espagne, il n'y avoit ni magasins, ni provisions de quoi que ce fût, ni étapes réglées, ni aucun moyen d'y suppléer. La disette de tout en Aragon étoit même telle, qu'avec une armée victorieuse & en état d'agir, ce fut un chef-d'œuvre de l'industrie de pouvoir former le siége de Lérida, après avoir battu encore plusieurs fois les ennemis en détail & en petits corps, & pris plusieurs places.

Après des peines & des longueurs infinies, la tranchée fut ouverte devant Lérida, la nuit du 2 au 3 Octobre. Hasfeld, le meilleur Intendant d'armée qu'il fût peut-être possible de trouver, s'y chargea des vivres & des munitions, & M. le duc d'Orléans

prit fur lui tous les autres détails du fiége : rebuté des difficultés qu'il rencontroit dans chacun, il devint machinifte, pour remuer fon artillerie, faire & refaire fon pont fur la Sègre qui fe rompit, & ôta la communication de fes quartiers. Ce fut un travail immenfe. Son abord facile, la douceur avec laquelle il répondoit à tout ; la netteté de fes ordres ; fon affiduité jour & nuit à tous les travaux, furtout aux avancées de la tranchée ; fon exactitude à tout voir par lui-même ; fa juftefle & fes libéralités à propos, le firent adorer, & donnèrent une volonté qui fut le falut d'une expédition que tout rendoit fi difficile.

Après Barcelone, c'étoit le centre & le refuge des révoltés, qui fe défendirent en gens qui avoient tout à perdre, & rien à efpérer ; auffi la ville fut-elle prife d'affaut, le 13 Octobre, & entièrement abandonnée au pillage pendant vingt-quatre heures. On n'y épargna pas les Moines qui animoient le plus les habitans. La garnifon fe retira au château, où les bourgeois entrèrent avec elle. Il ne capitula que le 11 Novembre.

Après une campagne fi longue & fi difficile, il n'y eut plus moyen de rien entreprendre ; &, quelque défir que M. le duc d'Orléans eût de faire le fiége de Tor-

tofe, il fallut le remettre à l'année fuivante.

Le Roi reçut cette nouvelle le 19; M. le Prince, mais furtout M. le Duc, & un peu M. le Prince de Conty, ne voyoient pas, fans la plus grande jaloufie, la gloire de M. le duc d'Orléans; M. le Duc & Madame la Ducheffe ne fe contenoient pas, & M. le Prince s'échappoit volontiers. Le Roi, qui jouiffoit de leur embarras, & qui vouloit mortifier leur orgueil, étant à dîner, adreffa, là deffus, la parole à M. le Prince, vanta l'importance de la conquête : il en expliqua les difficultés; il loua M. le duc d'Orléans; & leur dit, fans ménagement, que ce lui étoit une grande gloire d'avoir réuffi, où M. le Prince avoit échoué. Barwick fut fait, avec un de fes fils, Grand de la première claffe; mais, pour ajouter l'utile à l'honneur, le Roi d'Efpagne établit cette grandeffe fur les villes & territoires de Livia & de Xérica, dans le Royaume de Valence conjointement, dont il lui fit préfent. C'étoit un domaine de la Couronne, qui avoit fait autrefois l'apanage des enfans d'Aragon; cette grâce, très-juftement méritée, étoit fans exemple. Le Roi, qui crut ne pas encore récompenfer un homme de ce mérite, le fit Chevalier de la Toifon d'Or.

Philippe V profita de l'état où la bataille d'Almanza & ses suites venoient de mettre les affaires d'Aragon, & de la leçon que ses peuples lui avoient donnée, de l'inutilité de sa considération & de ses bontés pour eux, pour se les attacher. Rien de plus différent que le Gouvernement de la Castille, & que celui de l'Aragon & des royaumes & provinces annexées à chacune de ces Couronnes.

Les Cortès ou États-Généraux de la Castille, ne s'y assemblent plus par ordre des Rois, que pour prêter les sermens que le Roi veut recevoir, ou qu'il veut faire prêter au successeur de la Couronne. Il ne s'y agit de rien de plus depuis des siècles. La cérémonie & la durée des Cortès ne tiennent pas plus d'une matinée. Pour le reste, il y a un Tribunal qui s'appelle le *Conseil de Castille*, dont la Juridiction supérieure s'étend sur toutes les provinces soumises à cette Couronne; qui n'ont, chez elles, que des Tribunaux subalternes qui y ressortissent, avec une dépendance bien plus soumise que n'en ont les nôtres à nos Parlemens. Ce Conseil de Castille est, tout à la fois, ce que nous connoissons ici, sous le nom de Parlement & de Conseil des parties; & le chef de ce Tribunal, qui n'a point de collègue, comme

les Préſidens à mortier, à l'égard des premiers Préſidens ici, eſt tout à la fois ce que nous connoiſſons en France, ſous le nom de Chancelier & de premier Préſident. C'eſt lui qui, avec le Conſeil, juge en dernier reſſort tout ce qui dépend de la Couronne de Caſtille; & qui, de plus, eſt le ſupérieur immédiat en de certaines choſes, avec le Conſeil, ſeul en pluſieurs autres de tous les membres, non ſeulement de tous les Tribunaux inférieurs de la Caſtille, outre qu'il l'eſt avec le Conſeil de ſes Tribunaux chacun en corps; mais il l'eſt de tous les Régidors & de tous les Corrégidors qui ont, tout à la fois, les fonctions des Intendans des provinces, des Lieutenans Civils, Criminels & de Police, & de Prévôt des Marchands, comme nous parlons ici. Mais toute cette puiſſance & toute cette autorité diſparoiſſent chaque ſemaine devant celle du Roi.

Toutes les ſemaines, le Conſeil de Caſtille, en corps, vient chez le Roi; ſon chef à la tête, dans une pièce de ſon Palais, deſtinée à cet uſage, au jour & à l'heure marqués. Le Roi s'y rend peu après, & y entre ſeul. Il y eſt reçu à genoux de tout le corps, qu'il fait aſſeoir ſur des bancs nus, & couvrir, après qu'il eſt lui-même aſſis &

couvert dans ſon fauteuil, ſous un dais. En retour à droite, ſur le bout du banc le plus près de lui, eſt le chef de ce corps, ayant à ſon côté celui des Commiſſaires choiſis pour faire, ce jour-là, rapport de ce que le Conſeil a jugé depuis la dernière fois qu'ils ſont venus chez le Roi. Il a les ſentences à ſes pieds, dans un ſac, & il en explique ſommairement le fait, les raiſons des parties & celles qui ont déterminé le jugement Le Roi, qui les approuve ordinairement, ſigne la ſentence, qui ne devient arrêt qu'en ce moment; ſinon, il ordonne au Conſeil de la revoir, & de lui en rendre compte, une autre fois; ou il renvoye l'affaire à des Commiſſaires qu'il choiſit, ou à un autre Conſeil, tel que celui des Finances, des Juges, ou autre pareil; quelquefois il caſſe la ſentence, rarement, à la vérité, mais il le peut, & cela eſt quelquefois arrivé; il rend, de ſon ſeul avis, un arrêt tout contraire, qui s'écrit là ſur le champ, & qu'il ſigne. Il n'entre point dans tout ce qui eſt procédure ou interlocutoire, à moins qu'il n'ait reçu des plaintes, & qu'il veuille en être informé; mais ſeulement dans les déciſions; ainſi il eſt vrai de dire que le Conſeil de Caſtille, ſi ſuprême, n'a que voix conſulta-

tive, & de ſoi, ne rend que des ſentences, & que c'eſt le Roi ſeul qui juge & décide tous les procès & les queſtions. Après cette ſéance, qui ne va guère à deux heures, le Roi ſe lève; tous ſe mettent à genoux, & il ſort de la pièce, où il les laiſſe.

En Aragon, c'eſt tout le contraire. Les lois qui y ſont en vigueur ne peuvent recevoir d'atteinte; le Roi ne peut toucher à aucun privilége public, ni particulier. Les Etats-Généraux y ſont les maîtres des impoſitions dans toutes leurs parties, qui refuſent preſque toujours ce qu'on y voudroit ou innover ou augmenter; & ils ont la même délicateſſe ſur tout ce qui eſt Édits & Ordonnances, & qui ne peuvent être exécutés, non ſeulement ſans leur conſentement, mais ſans leur ordre.

Le Tribunal ſuprème réſide à Saragoſſe, qui eſt pour l'Aragon, & tout ce qui en dépend, comme eſt le Conſeil de Caſtille dans ce royaume & ſes dépendances. Le chef de ce Tribunal, qui, comme en Caſtille, eſt un grand, & peut-être auſſi un homme de robe, avec moins de conſiſtance alors, eſt tout un autre perſonnage, que le Préſident ou le Gouverneur du Conſeil de Caſtille. Il ſe nomme, non le *Juſticier*, mais le *Juſtice*,

comme étant lui-même la ſouveraine Juſtice. Il ne peut être ni dépoſé, ni ſuſpendu, ni *écorné* en quoi que ce ſoit. Il préſide également au Tribunal ſuprème & aux Etats, quand ils ſont aſſemblés, & que, quelquefois, ils s'aſſemblent, ou par lui, ou d'eux-mêmes, ſans que le Roi puiſſe l'empêcher.

C'eſt dans les États aſſemblés que le nouveau Roi prête ſerment entre les mains du *Juſtice*, qui lui dit, étant aſſis & couvert, cette formule, mot à mot, & lentement tout haut, en ſorte que toute l'aſſemblée l'entende. — » Nous qui valons autant que vous, » vous acceptons pour notre Roi, à condition » du maintien de tous nos droits, lois & pré» rogatives ; ſinon, non ». Voilà, ſans contredit, un étrange compliment à recevoir pour une tête couronnée. En Aragon, ils ont toujours tenu parole, tant qu'ils ont pu, & ils ont pu preſque toujours.

Ce *Juſtice*, en l'abſence des États, les repréſente ſeul ; & fait, en partie ſeul, en partie avec le Conſeil, ce que feroient les États, s'ils étoient aſſemblés, auxquels il en doit compte, & leur eſt ſoumis en tout. Il a, comme les États, une grande jalouſie d'empêcher que le Roi n'étende ſon autorité, au préjudice de la leur, en quoi que ce ſoit ; &

de part & d'autre, en petit, ils reſſemblent fort, quoique dans une autre forme, au Roi & au Parlement d'Angleterre. C'eſt auſſi ce qui a ſi ſouvent armé l'Aragon, la Catalogne, &c., contre ce Prince; &, c'eſt ce que le Roi d'Eſpagne prit, cette année, ſon temps d'abolir. Il éteignit la dignité & les fonctions de ce fâcheux *Juſtice*; il abolit les États; il ſupprima tous les droits & prérogatives; il caſſa toutes les lois; il changea le Tribunal ſuprème; il aſſervit l'Aragon & toutes les provinces qui en dépendent, les mit en tout & par-tout, ſur le pied de la Caſtille; il y étendit les lois de ce royaume, & il abrogea tout ce qui pouvoit y être contraire.

Ce fut un grand & utile coup frappé bien à propos, & qui mit toutes ces provinces au déſeſpoir & en furie. Le bonheur de l'iſſue des armes a ſoutenu ce qu'elles avoient tant aidé à établir. L'Aragon, la Catalogne & toutes les provinces dépendantes de cette couronne, ont fait l'impoſſible pour alléger au moins ce joug. Philippe V eſt reſté inébranlable, & les choſes y ſont demeurées juſqu'à préſent dans la forme où il les mit dans ce temps-là.

Campagne en 1707, ſur le Rhin & en Flandre.

TOUTE la campagne, en Flandre, ſe paſſa cette année en projets & en ſubſiſtances. Après les triſtes ſuccès qui avoient précédé en Flandre, on n'avoit pas deſſein de s'y commettre ſans néceſſité; & Marlborough, content des leurs, en Italie, en attendoit de ſi grands fruits, & ſi promptement, qu'il ne jugea pas à propos de rien riſquer en Flandre, dans des momens où il comptoit que le Royaume alloit être pris en flanc, ſans aucun moyen de défenſe.

La fin ennuya M. de Vendôme; il voulut la hâter; il répara ſon armée : celle des Ennemis demeura encore plus de huit jours après, & cauſa par là une grande inquiétude. La précipitation de Vendôme & ſa profonde négligence, qui manquèrent de perdre notre armée, & de le perdre lui-même, n'empêchèrent pas qu'il ne fût reçu à merveille.

La campagne de Villars, ſur le Rhin, fut très-belle; mais elle fut ſouillée par les brigandages & les déprédations affreuſes du gé-

néral qui réduisit tous les peuples des pays, où il fit ses *raffles* prodigieuses, dans le dernier désespoir. Villars, qui ne pouvoit se dissimuler que le Roi fût instruit, paya d'effronterie, & manda au Roi qu'il avoit fait en sorte que son armée ne lui coûtât rien de toute la campagne; mais qu'il espéroit aussi qu'il ne trouveroit pas mauvais qu'elle aidât à le défaire d'une petite montagne qui l'offusquoit à Villars.

Un autre que lui en feroit demeuré perdu & déshonoré; mais il étoit au dessus de la crainte d'un côté; & de l'autre, sa faveur pouvoit lui faire hasarder tout impunément.

Prince des Asturies, juré par les Cortès ou États-Généraux d'Espagne. Château d'Alicante rendu à Philippe V. Défaite entière des Portugais.

L'extrémité où les affaires se trouvoient réduites par les malheurs de la guerre, en tous lieux, & par la disette & la misère où la France fut cette année, firent craindre au Roi & à la Reine d'Espagne un abandon

don à leurs propres forces, dont il se parloit depuis quelque temps à l'oreille. Le prince des Asturies avoit près de vingt mois, & se portoit fort bien. Ces soupçons firent prendre la résolution de s'assurer & de se lier de plus en plus les Espagnols, en renouvelant une ancienne cérémonie, qui est ce qu'ils appellent *faire jurer le Prince*, c'est-à-dire de le faire reconnoître pour le successeur à la couronne, & de lui faire rendre hommage & prêter serment de fidélité comme tel, & comme Roi futur & nécessaire pour tous les membres de la Monarchie. *Les Cortès*, c'est-à-dire les États-Généraux, furent convoqués pour cela, & s'assemblèrent le sept Avril, dans l'église des Jéronymites, palais du Buen-Retiro, tout à l'extrémité de Madrid. Cette cérémonie, qui dura plus de trois heures, fut fort pompeuse, & tous les ordres du Royaume y témoignèrent une grande affection. Peu après, le château d'Alicante se rendit; la ville l'étoit dès l'automne précédent. Le Château étoit demeuré bloqué tout l'hiver. Une mine qui joua à propos y fit un grand désordre, & à la fin opéra la reddition, qui fut très-importante.

Ce succès fut suivi d'un autre (1) fort

(1) Cette bataille fut livrée sur le bord de la Caya, dans la

considérable, au commencement de Mai 1709. L'armée Portugaise, plus forte de quatre ou cinq mille hommes que celle d'Espagne, commandée par le marquis de Bay, vint l'attaquer, & y fut si bien reçue qu'elle fut entièrement défaite, & son infanterie tout à fait perdue. Le marquis d'Ayetonne, de la maison de Moncade, & Grand-d'Espagne, y commandoit l'infanterie Espagnole, & s'y distingua extrêmement, ainsi que Fiennes, aussi Lieutenant-Général des troupes de France, qui commandoit la gauche; & Quaylus, Maréchal-de-Camp dans celle d'Espagne. Toute la cavalerie prit la fuite, & abandonna trois régimens Anglois qui furent pris en tiers, outre huit à neuf cents Portugais, & quatre ou cinq mille morts. Mylord Galloway, qui commandoit les An-

campagne de la Gudina. Le marquis de Bay y défit les Alliés, quoique supérieurs de treize bataillons. La Cavalerie Portugaise fut mise d'abord en désordre. Trois bataillons, s'étant trop avancés pour reprendre le canon qu'elle avoit abandonné, furent enveloppés, & mirent bas les armes. Les Espagnols tombèrent ensuite le sabre à la main sur l'Infanterie, qui, en moins d'une heure, fut mise en déroute. Galloway s'enfuit après avoir perdu plus de cinq mille hommes tués ou pris, vingt-six pièces de canon, & la plus grande partie du bagage. Le marquis de Bay étendit après cela ses contributions fort avant dans le pays, où il prit quelques petits châteaux. Ce fut tout le fruit qu'il tira de sa victoire, n'ayant pas assez de troupes pour entreprendre rien de considérable.

Mémoires pour l'Histoire. D'AVRIGNY.

glois, rejeta toute la faute fur le comte de S.-Jean, Général de leur armée. Les Efpagnols perdirent fort peu.

Siége & Prife de TORTOSE (1).

MONSIEUR le duc d'Orléans, malgré les négligences de madame des Urfins, trouva moyen d'entrer en campagne; après quelques petits fuccès, il inveftit Tortofe, le douze Juin, dont la garnifon étoit compofée de neuf bataillons, deux efcadrons, & de deux mille Miquelets. La tranchée fut ouverte la nuit du vingt-un au vingt-deux, à demi-portée du moufquet.

Le terrain, prefque tout roc, caufa bien de la difficulté; les vivres en causèrent infiniment plus. Hasfelds y remplit de grands devoirs d'homme de guerre, & donna fes foins pour la fubfiftance, fans lefquels on n'eût peut-être pu prendre la ville. La nuit du neuf au dix Juillet, on fe logea dans le

(1) Tortofe capitula le dix-neuvième jour de la tranchée ouverte; la garnifon en fortit le quinze de Juillet 1708, & il en déferta plus de quinze cents foldats, la plupart Bavarois, ou François Religionnaires, qui prirent parti dans l'armée de M. le duc d'Orléans.

Mémoires pour l'Hiftoire. D'AVRIGNY.

chemin couvert. Les assiégés se défendirent fort valeureusement, & firent ensuite une sortie pour en déloger les assiégeans, qui les repoussèrent : le lendemain ils capitulèrent pour livrer leurs portes, & pour partir quatre jours après, & être conduits à Barcelone. Ils firent rendre en même temps le château d'Arcès, au royaume de Valence, qui étoit une retraite de Miquelets, & qui incommodoit beaucoup. Ils perdirent environ la moitié de leur garnison, & M. le Duc d'Orléans six cents hommes environ. En Estramadure ni ailleurs en Espagne, il ne se passa rien de marqué. M. le duc d'Orléans eut la gloire de resserrer, d'écarter, & de pousser même Staremberg, le reste de la campagne, quoique plus foible que lui. Mais il étoit dit que chaque année seroit fatale à l'Espagne, & que, semblable à ces puissans chênes usés par les siècles, il lui en coûteroit ses plus grosses branches, les unes après les autres.

Siége & Bataille de Turin ; ses Suites.

TOUT ce qui s'étoit fait, l'année précédente, pour former le siége de Turin, qui,

prêt à ſe faire, n'eut pas lieu, rendit, pour cette année, tous les préparatifs fort prompts. Le dépit ſi juſte contre le duc de Savoie, le ſuccès de Calcinato, tout récent & tout groſſi, les eſpérances que l'on concevoit de ſes ſuites, l'extrême déſir de dépouiller M. de Savoie, & de le réduire à l'état du feu duc Charles IV de Lorraine, affectionnoient le Roi à ce projet.

Chamillart, plus ſage que le monde ne l'a cru, en ſentit le poids, & en fut effrayé pour ſon gendre, auquel il étoit deſtiné; il voulut encore tout bien examiner avec Vauban en préſence du Roi. Puiſqu'il avoit fait la faute autrefois de le prêter à M. de Savoie, pour fortifier, ou plutôt pour perfectionner Turin, il étoit bien naturel de le choiſir pour en faire le ſiége. Vauban, toujours le même, propoſa ſon projet d'attaquer, & les raiſons de ce projet; il détailla ce qu'il croyoit néceſſaire pour réuſſir; il offrit, en lui fourniſſant ce qu'il demandoit, de ſe charger du ſiége : mais du ſiége uniquement, pourvu qu'il y fût le maître, & de rien au delà, parce qu'il déclara avec franchiſe qu'il ne s'entendoit point à la guerre de campagne, ni à commander une armée. Ce qu'il demanda ſe trouva monter,

en toutes ſortes de choſes, à bien plus qu'il ne fut poſſible de lui fournir. Là deſſus, il avertit le Roi bien fermement, avant ſon miniſtre chez madame de Maintenon, que Turin ne ſe prendroit pas à moins; &, ce qui eſt incroyable, avec la juſte confiance du Roi en Vauban, fondée ſur une ſi longue expérience, avec le ſilence & l'embarras de Chamillart ſur ce refus de Vauban, comme n'y pouvant réuſſir, la commiſſion en fut ſur le champ donnée avec confiance à la Feuillade (1).

On peut juger qu'on alla juſqu'à l'impoſſible, de toutes parts (2), pour le mettre

(1) Le duc de la Feuillade étoit l'homme le plus brillant & le plus aimable du Royaume, &, quoique gendre du Miniſtre, il avoit pour lui la faveur publique. Il étoit fils de ce maréchal de la Feuillade qui érigea la ſtatue de Louis XIV dans la place des Victoires; on voyoit en lui le courage de ſon père, la même ambition, le même éclat, avec plus d'eſprit; il attendoit pour récompenſe le bâton de Maréchal de France.

(2) On avoit fait venir cent quarante pièces de canon; & il eſt à remarquer que chaque gros canon monté revient à environ deux mille écus. Il y avoit cent dix mille boulets; cent ſix mille cartouches d'une façon, & trois cent mille d'une autre; vingt-un mille bombes, vingt-ſept mille ſept cents grenades, quinze mille ſacs à terre, trente mille inſtrumens pour le pionage, douze cent mille livres de poudre; ajoutez à ces munitions le plomb, le fer, le fer-blanc, les cordages, tout ce qui ſert aux Mineurs, le ſoufre, le ſalpêtre, les outils de toute eſpèce. Il eſt certain que les frais de tous ces préparatifs de deſtruction ſuffiroient pour fonder & pour faire fleurir une nombreuſe

en état de faire une conquête capitale pour l'Etat, & si importante pour leur fortune particulière. Tout fut donc très-promptement disposé.

La Feuillade arriva devant Turin le treize Mai, & se mit à faire ses lignes & ses ponts. Tardif, faute de mieux, fut son premier ingénieur. Il n'avoit fait que de petits siéges en Bavière; ainsi cette forte besogne roula toute entière sur deux novices fort ignorans, & par cette raison fort entêtés.

Villars, parvenu aux richesses & aux plus grands honneurs, refusa, tout net & sans balancer, de commander l'armée d'Italie, sous M. le duc d'Orléans. Un autre que l'heureux Villars en eût été perdu: de lui ou des conjonctures tout fut trouvé bon; & Marchin, à son refus, eut le commandement de l'armée d'Italie, sous M. le duc d'Orléans.

Mesdames de Savoie sortirent de bonne heure de Turin, & se retirèrent à Coni, ensuite à Oneille, puis à Savonne. M. de Savoie reçut assez mal les offres de sureté

Colonie. Tout siége de grande ville exige ces frais immenses; &, quand il faut réparer chez soi un village ruiné, on le néglige.

Siècle de Louis XIV. VOLTAIRE.

pour tous les lieux où elles voudroient aller, que la Feuillade lui envoya faire de la part du Roi. Lui-même quitta Turin à la fin de Juin. Il en laissa le commandement au comte de Thaun, qui ne s'en acquitta que trop bien, & qui, long-temps depuis, a été gouverneur du Milanez. M. de Savoie emmena toute sa cour, ses équipages, & ses trois mille chevaux, & n'y en laissa que cinq cents & vingt hussards. Il se mit à courir le pays, dans l'opinion que la Feuillade le suivroit & se distrairoit du siége pour tâcher de le prendre (1) : c'est en effet ce qui arriva.

La Feuillade, follement butté à la cap-

---

(1) Le duc de Savoie sortit de la ville avec quelques troupes de Cavalerie, pour donner le change au duc de la Feuillade. Celui-ci se détache du siége pour courir après le Prince, qui, connoissant mieux le terrain, échappe à ses poursuites; la Feuillade manque le duc de Savoie, & la conduite du siége en souffre.

Presque tous les Historiens ont assuré que le duc de la Feuillade ne vouloit point prendre Turin; ils prétendent qu'il avoit juré à madame la duchesse de Bourgogne de respecter la Capitale de son père; ils débitent que cette Princesse engagea madame de Maintenon à prendre toutes les mesures qui furent le salut de cette ville. Il est vrai que tous les Officiers de cette armée en ont été long-temps persuadés; mais c'étoit un de ces bruits populaires qui décréditent le jugement des Nouvellistes, & qui déshonorent les Histoires. Il eût été d'ailleurs bien contradictoire que le même Général eût voulu manquer Turin, & prendre le duc de Savoie.

Mémoires pour l'Histoire. D'AVRIGNY.

ture de M. de Savoie, & qui n'en vouloit pas laisser la gloire à un autre, quitta le siége, & se mit à courir après M. de Savoie qui se moquoit de lui. Ce prince ne laissa pas de se trouver long-temps dans les plus fâcheuses extrémités qu'il soutint avec un grand art & un grand courage. Cette conduite de la Feuillade harrassa toute sa cavalerie, & mit à bout son infanterie, par tous les divers détachemens qu'il en fit à droite & à gauche, & par la fatigue trop redoublée de celle qui restoit au siége.

Cette étrange folie aux dépens de l'objet si principal de prendre Turin, & si pressé, qu'une heure étoit précieuse dans la crainte de l'arrivée du prince Eugène, lui donnèrent tout le temps qui lui fut nécessaire, & la négligence, la paresse, l'opiniâtreté, l'incurie de M. de Vendôme pour un pays qu'il alloit quitter; toutes les facilités dont il fut bien profiter pour passer le Pô malgré lui, & lui fournir le second tome de M. de Staremberg, & par le même chemin qu'il vint au secours de M. de Savoie, & quoique fort arriéré, & toutes les rivières gardées, les passa, & devança M. de Vendôme, qui revenoit de cette belle course de Trente, & arriva à temps de sauver M. de Savoie.

M. le duc d'Orléans paſſa au ſiége de la Feuillade, qui le reçut magnifiquement, & lui montra tous les travaux; il le mena aux attaques, & lui fit tout voir. Le Prince ne fut content de rien; il ménagea pourtant fort la Feuillade; mais il ne crut pas lui devoir ſacrifier le ſuccès. Il fit donc changer beaucoup de choſes; mais, dès qu'il fut parti, la Feuillade remit tout, de ſon autorité, en ſon premier état, continua de pouſſer ſa pointe, & toujours ſans conſulter qui que ce fût depuis le commencement juſqu'à la fin.

Sa conduite impérieuſe, le peu d'accès qu'il donnoit auprès de lui, ſa hauteur & ſes propos durs, avec l'audace d'un étourdi qui compte éblouir par ſa valeur, & tout permis au gendre du plus puiſſant miniſtre, le firent déteſter de toute ſon armée.

M. le Duc d'Orléans, abandonné à lui-même par M. le duc de Vendôme, & qui lui avoit laiſſé tout le poids de ſes lourdes fautes, & qui fut bien pis abandonné à la tutelle du Maréchal de Marchin, laiſſa un corps à Médavid, pour donner ordre aux convois & à toutes choſes, ſubordonné au prince de Vaudemont, qui ne bougeoit de Milan.

Après avoir obſervé les ennemis quelques jours, il réſolut de ſe poſter entre Alexandrie & Valence, pour leur empêcher le paſſage de Taner, ou les réduire à un combat. Ce paſſage étoit le ſeul par lequel ils puſſent pénétrer; ne le point tenter, c'étoit abandonner le ſecours de Turin; le vouloir forcer, c'étoit s'expoſer à un combat ſi déſavantageux, qu'il y avoit une eſpèce d'évidence qu'ils n'y pourroient jamais réuſſir. Le Prince le propoſa au Maréchal, & ne put le perſuader : d'en donner la raiſon, c'eſt à quoi il ne falloit pas prétendre, puiſque Marchin n'en allégua pas même d'apparente: il étoit maîtriſé par la Feuillade, qui déſiroit ardemment de ſe voir rapproché par l'armée. Marchin ne ſongeoit qu'à ſatisfaire le gendre du tout-puiſſant Miniſtre, & à lui plaire; tous deux ne voyoient pas qu'empêcher le ſecours de Turin, c'étoit tout faire, même pour le ſuccès perſonnel de ce gendre fatal.

Tandis que le Prince & le Maréchal en étoient ſur cette diſpute, un Courrier du Prince Eugène à l'Empereur fut enlevé par un de nos partis: ſes dépêches étoient en chiffres, comme on le peut bien juger. Les dépêches déchiffrées à Verſailles, contenoient

un grand raiſonnement à l'Empereur, préciſément le même que M. le duc d'Orléans avoit fait à Marchin; il ſe terminoit à déclarer que ſi ce Prince ſe poſtoit où il avoit ſi opiniâtrément propoſé à Marchin, il étoit extravagant (c'étoit le terme de la Lettre) de tenter ce paſſage impraticable, de paſſer le Taner ailleurs; qu'ainſi il ſe trouveroit réduit à ſe réſoudre à tout ſur la perte de Turin, qu'il ne pourroit empêcher, après avoir fait tout le poſſible, & à la ſupporter ſans y ajouter celle de l'armée Impériale, inévitable, & par cela même inutile pour ſauver Turin, en eſſayant follement de forcer un paſſage inattaquable.

Telle fut la juſtification, ou plutôt l'éloge de M. le duc d'Orléans, par le prince Eugène à l'Empereur, dans une dépêche des plus ſecrettes, que le Roi & ſon Miniſtre virent de la première main, puiſque, faute de chiffres, elle leur avoit été envoyée pour la déchiffrer. Tel fut le déſeſpoir que le Roi & ſon Miniſtre durent reſſentir d'avoir donné de ſi fatales braſſières à un Prince qui en avoit ſi peu beſoin, & encore de ſi mauvaiſes braſſières.

Marchin donc n'ayant pu être perſuadé, ce fut au duc d'Orléans à céder, peu à peu

à s'approcher de Turin, & à joindre l'armée de fiége. Il y arriva le vingt-huit Août, au foir. Le but commun de prendre Turin étoit bien le même; mais la manière d'y parvenir, & les moyens formèrent des conteftations fans nombre. M. le duc d'Orléans fut d'abord juftement fcandalifé que la Feuillade eût changé tout ce qu'il avoit réformé & ordonné à fon paffage au fiége, allant joindre M. de Vendôme. Cela lui parut fi effentiel pour le fuccès, qu'il le fit rétablir, quoiqu'avec douceur & modeftie. En effet, avec le chemin couvert pris, il fe pouvoit dire qu'il ne trouva aucun progrès au fiége. La Feuillade avoit perdu des contre-gardes & d'autres ouvrages qu'il avoit pris, & qui avoient coûté plufieurs Ingénieurs & beaucoup de monde.

Rien n'avançoit; & de plus on ne favoit par où s'y prendre pour avancer. La Feuillade, devenu de mauvaife humeur de fon peu de fuccès, s'étoit rendu inabordable, & s'étoit acquis une telle haine des Officiers généraux & particuliers, qu'ils ne fe foucioient plus des évènemens.

M. le duc d'Orléans reconnut les poftes & les travaux du fiége; il vifita les lignes & le terrain par où le prince Eugène pourroit venir, & tenter le fecours. Il fut mal con-

tent de tout ce qu'il remarqua au siége; il trouva les lignes mauvaises, très-imparfaites, trop vastes, & très-mal gardées. Il recevoit cependant des avis de toutes parts que l'armée Impériale s'avançoit, résolue de tenter le secours. Il voulut marcher à elle, & se saisir des passages de la Douère, pour y faire, à la vérité, moins surement & moins bien qu'à ceux du Taner, mais mieux au moins que dans des lignes si étendues, si mal faites & si impossibles à garder par-tout.

Il trouva la même opposition pour la Douère, qu'il avoit éprouvée pour le Taner. Marchin prétendit qu'en s'éloignant du siége, on pourroit jeter de la poudre dans la place, qui en manquoit, dont on ne pouvoit douter, parce qu'on avoit trouvé plusieurs peaux de bouc qui en étoient pleines, nageant sur le Pô, qu'on y avoit prises, & qui y avoient été jetées, dans l'espérance que le courant les porteroit aux assiégés. Le fait étoit vrai, mais la réponse aisée; ce que craignoit Marchin étoit incertain, & il ne l'étoit pas que ces poudres jetées dans la place n'en différeroient que peu la prise, & ne la pourroient empêcher, si le prince Eugène se désistoit de la secourir.

Cette évidence de raison fut inutile; ja-

mais Marchin ne se laissa entamer. Les ennemis s'approchant toujours, le Prince pressa le Marechal de sortir des lignes, telles que je les ai décrites, & qui ne se pouvoient garder; de présenter la bataille au prince Eugène, avec tous les avantages, qui se trouveroient perdus dans des lignes nouvellement tracées, point achevéees, & d'une étendue qui ne se pouvoit garder.

Le prince Eugène marchoit par des pays depuis long-temps si ruinés que son armée n'en pouvoit plus; qu'il étoit impossible qu'il pût subsister vis à vis de la nôtre sans périr la sienne de misère; qu'il ne hasarderoit peut-être pas de l'exposer, en rase campagne, à l'impétuosité Françoise, & en ce cas qu'il abandonneroit le secours de Turin, qui tomberoit après nécessairement; que, s'il donnoit la bataille, rien n'étoit plus différent pour des François que la donner aussi de leur côté, d'attaquer & de se manier en terrain libre, ou de ne faire que se défendre derrière de mauvaises lignes, qui seroient percées de tous côtés : de plus, que, si les troupes harrassées, du prince Eugène, étoient battues, elles se trouveroient sans retraite entre notre armée & la Savoie, dont nous étions maîtres; ayant été obligées à faire ce

grand tour, parce que tout l'autre côté étoit inacceſſible.

Marchin, gourmandé par la Feuillade, répondit que toutes ces raiſons étoient véritables, mais que le parti propoſé par le Prince ne pouvoit ſe prendre qu'en fortifiant l'armée de quarante-ſix bataillons, qu'Albergotti avoit ſur la hauteur des Capucins, par où la place pouvoit alors recevoir quelques ſecours : cela étoit vrai; mais il étoit vrai encore que rien n'étoit plus inutile qu'une armée ſur cette hauteur, employée à garder de petites tentatives; à quoi peu de bataillons auroient ſuffi, & qui cependant avoit porté un grand affoibliſſement au reſte des troupes du ſiége.

A cette raiſon du Maréchal, la réponſe étoit la même qu'à celle des poudres. Ce ſecours, à jeter par la hauteur des Capucins, dégarnie, étoit incertain; il ne pouvoit être grand, il ne pouvoit être préparé ni appuyé d'aucunes troupes; & ſi, avec ce ſecours, le prince Eugène ſe trouvoit réduit à n'oſer combattre ou à être battu, Turin étoit ſans reſſources, &, avec ce ſecours jeté par les Capucins, ſeroit pris à l'aiſe quinze jours plutôt ou plus tard.

Cette diſpute s'échauffa tellement que,

Marchin consentit à un conseil de guerre, où tous les Lieutenans-Généraux furent appelés. La matière y fut débattue; mais la Feuillade, gendre favori du Ministre, arbitre de la fortune de tout homme de guerre, & Marchin dépositaire, disoit-on, du secret, n'avoient garde de n'être pas suivis; le seul d'Estaing y parla en homme d'un courage libre, & seul aussi y acquit de l'honneur. Albergotti, Italien raffiné, prévit la honte & l'orage, & se tint à son poste, sous prétexte d'éloignement; tous les autres opinèrent servilement, de sorte que le remède rendit le mal incurable.

M. le duc d'Orléans protesta devant tous des malheurs qui alloient en arriver; déclara que, n'étant maître de rien, il n'étoit pas juste qu'il essuyât l'affront que la Nation alloit recevoir, & le sien particulier encore; demanda sa chaise de poste, & à l'instant voulut quitter l'armée.

Marchin, la Feuillade & les plus distingués de ce Conseil de guerre, mirent tout en œuvre pour l'arrêter; revenu enfin de ce premier mouvement, content peut-être d'avoir marqué sa fermeté jusqu'à ce point, & si fortement manifesté combien peu l'évènement funeste pouvoit lui être imputé,

il consentit à rester; mais en même temps il s'expliqua & dit qu'il ne se mêleroit plus du tout du commandement de l'armée, jusque là même qu'il refusa de donner l'ordre, & qu'il renvoya tout à Marchin, à la Feuillade, ou à quiconque voudroit en prendre le soin. Il l'exécuta de la sorte, sans pouvoir être ramené.

La fin d'une opiniâtreté si funeste étoit la folle espérance, uniquement fondée sur la grandeur du désir que le prince Eugène n'oseroit attaquer les lignes; qu'en se retirant ainsi, Turin seroit pris, non par l'armée du duc d'Orléans, non par sa victoire, non par son fait, mais par le siége & les lignes dont la Feuillade avoit eu la direction, comme Général, & par conséquent n'en partageroit la gloire avec personne. Tel est le vrai fait qui, soutenu de captieuses raisons & de tout le feu d'une bouillante & puissante jeunesse, asservit Marchin, & finit par égorger la France. Tel fut l'état des choses pendant les trois derniers jours de ce siége désastreux.

La nuit du six au sept, qui fut le jour de la bataille (1), quoique M. le duc d'Or-

(1) Eugène avoit passé le Pô à la vue de Vendôme; il passa le Tanaro aux yeux du duc d'Orléans; il prend Carpi,

léans ne se mêlât plus de quoi que ce fût, il ne laissa pas d'être réveillé par un billet qu'on lui apporta d'un partisan qui lui mandoit que le Prince Eugène attaquoit le château de Pianèze pour y passer la Duère, & qu'il étoit assuré qu'il marcheroit, aussi-tôt après, pour l'attaquer. Malgré son dépit & sa résolution, le Prince se lève, s'habille à la hâte, va lui-même chez Marchin qui dormoit tranquillement dans son lit, l'éveil-

Corrégio, Régio; il dérobe une marche aux François : enfin il joint le duc de Savoie auprès d'Asti. Tout ce que put faire le duc d'Orléans, ce fut de venir joindre le duc de la Feuillade au camp devant Turin. Le prince Eugène le suit en diligence. Il y avoit alors deux partis à prendre, celui d'attendre le prince Eugène dans les lignes de circonvallation, ou celui de marcher à lui, lorsqu'il étoit encore auprès de Veillane. Le duc d'Orléans assemble un Conseil de guerre : ceux qui le composoient étoient le maréchal de Marsin, celui-là même qui avoit perdu la bataille d'Hochstet, le duc de la Feuillade, Albergotti, Saint-Frémond & d'autres Lieutenans-Généraux : „Messieurs, „leur dit le duc d'Orléans, si nous restons dans nos li-„gnes, nous perdons la bataille; notre circonvallation est „de cinq lieues d'étendue; nous ne pouvons border tous „ces retranchemens. Vous voyez ici le régiment de la „Marine, qui n'est que sur deux hommes de hauteur; là „vous voyez des endroits entièrement dégarnis; la Duère „qui passe dans notre camp, empêchera nos troupes de „se porter mutuellement de prompts secours. Quand le „François attend qu'on l'attaque, il perd le plus grand „de ses avantages: cette impétuosité & ces momens d'ar-„deur qui décident souvent le gain des batailles. Croyez-„moi, il faut marcher à l'ennemi„. Tous les Lieutenans-Généraux répondirent : *Il faut marcher.* Alors le maréchal de Marsin tire de sa poche un ordre du Roi par lequel on devoit déférer à son avis en cas d'action : & son avis fut de rester dans les lignes.

le, lui montre le billet qu'il venoit de recevoir, lui propofe de marcher aux ennemis à l'heure même, de les attaquer, de profiter de leur furprife, & d'un ruiffeau difficile qu'ils avoient à paffer, s'il les trouvoit déjà maîtres du château de Pianèze, & en marche pour venir fur lui.

La fupputation du temps & du chemin n'étoit point douteufe. Saint-Nectaire, depuis long-temps Chevalier de l'Ordre, & fort entendu à la guerre, arriva en ce moment de dehors chez Marchin. Il confirma l'avis du partifan, & appuya l'avis du Prince : mais il étoit réfolu dans les décrets éternels, que la France feroit frappée au cœur ce jour même. Le Maréchal fut inébranlable. Tout ce qui alloit à fortir des lignes étoit profcrit par la raifon fecrette que j'ai ci-deffus expliquée. Il maintint que l'avis étoit faux ; que le prince Eugène ne pouvoit arriver fi promptement fur eux, & confeilla à M. le duc d'Orléans d'aller fe repofer, fans avoir voulu jamais donner aucun ordre.

Peu après qu'il fut rentré dans fa chambre, les avis vinrent de toutes parts de l'approche du prince Eugène ; il ne s'en ébranla point. D'Eftaing & quelques autres Officiers-Généraux qui vinrent chez lui, le forcèrent de monter à cheval. Il s'avança négligemment au petit

pas le long de la tête du camp. Tout ce qui se passoit depuis quelques jours avoit fait trop de bruit pour que l'armée n'en fût pas instruite, jusqu'aux soldats. Son rang, la justesse & la fermeté de ses avis, dont les vieux soldats ne sont pas incapables d'être quelquefois bons juges; ce que plusieurs d'entr'eux se souvenoient de lui avoir vu faire à Steinkerke, à Neerwinden, les faisoit murmurer de ce qu'il ne vouloit plus commander l'armée. Comme il passoit donc de la sorte à la tête des camps, un soldat de Piémont l'appela par son nom, & lui demanda *s'il leur refuseroit son épée*. Ce mot fit plus que n'avoient pu faire les Officiers-Généraux qui l'avoient été tirer de chez lui. Il répondit au Soldat qu'*il la lui demandoit de trop bonne grâce, pour en être refusé*, &, mettant à l'instant de côté tant de mécontentemens si vifs & si justes, il ne pensa plus qu'à secourir Marchin & la Feuillade, malgré eux-mêmes. Mais il n'étoit plus possible de sortir des lignes, quand même ils y auroient consenti. L'armée ennemie commença à paroître, & s'avança si diligemment que le temps manqua pour achever les dispositions.

Marchin, plus mort que vif, voyant ses espérances trompées, abymé dans les réflexions qui n'étoient plus de saison, parut com-

me un homme condamné, incapable de donner un ordre à propos. Les vides étoient fort grands dans les lignes; M. le duc d'Orléans envoya chercher les quarante-six bataillons d'Albergotti; mais la Feuillade, bien plus craint & obéi que le Prince, avoit défendu à Albergotti de bouger, & il ne bougea pas, malgré les ordres réitérés de M. le duc d'Orléans.

Cependant le duc d'Orléans, pour remplir un peu les intervalles de la ligne si dégarnie, y mêla les escadrons avec les bataillons, & la fortifia, en affoiblissant sa seconde ligne, comptant toujours que les quarante-six bataillons d'Albergotti alloient arriver. En attendant, il envoya hâter d'autres troupes un peu éloignées, de passer un petit pont & de venir lui garnir les lignes; mais la Feuillade, encore poussé de je ne sais quel démon, & qui sur cet ordre, s'en alla lui-même se mettre sur ce petit pont, & les arrêter.

La désobéissance fut telle que M. le duc d'Orléans ayant lui-même ordonné à un Officier qui commandoit un escadron du régiment d'Anjou, de le faire marcher, il le refusa; sur quoi le Prince lui balafra le visage, & le fit dire au Roi.

L'attaque commencée sur les dix heures du

matin, fut pouffée avec une incroyable vigueur, & foutenue d'abord de même. Langallerie perça le premier par des intervalles que le petit nombre de nos troupes laiffoit ouverts; le prince Eugène y courut avec des troupes; d'autres intervalles, où l'on ne pouvoit fuffire, donnèrent entrée à d'autres troupes.

Marchin, vers le milieu du combat, reçut un coup qui lui perça le bas-ventre & lui caffa les reins, & fut pris en même temps & conduit dans une caffine éloignée. La Feuillade, éperdu, couroit par-tout, s'arrachant les cheveux, & étoit incapable de donner aucun ordre.

Le duc d'Orléans les donna tous, mais toujours fort mal obéi; il y fit des merveilles, toujours dans le plus grand feu, avec un fang-froid qui voyoit tout, qui diftinguoit tout, qui le conduifoit par-tout où il y avoit le plus à remédier & à foutenir par fon exemple qui animoit & l'Officier & le Soldat. Bleffé d'abord affez légèrement vers la hanche, enfuite près du poignet dangereufement & très-douloureufement, il fut inébranlable. Voyant que tout commençoit à s'ébranler, il appeloit les Officiers par leurs noms, animoit les Soldats de la voix, & mena lui-

même les escadrons & les bataillons à la charge. Vaincu enfin par la douleur, & affoibli par le sang qu'il perdoit, il fut contraint de se retirer un peu pour se faire panser. A peine en donna-t-il le temps, & retourna où le feu étoit le plus vif.

Mais le terrain, l'ordre, la discipline, tout sembloit de concert pour confondre les François. Trois fois le Guerchois, avec sa brigade de la vieille marine, avoit repoussé les ennemis avec beaucoup de courage & encloué leur canon; trois fois il avoit réparé la bataille, lorsqu'affoibli par tout ce qu'il avoit perdu d'Officiers & de Soldats, il manda à la brigade voisine qui devoit le soutenir, de faire front avec la sienne, & l'empêcher d'être débordée par un plus grand nombre de bataillons frais qu'il voyoit venir à lui pour la quatrième fois. Cette brigade & son Brigadier, dont il faut ensevelir ici la mémoire, le refusèrent tout net. Ce fut le dernier moment du peu d'ordre qu'il y eut dans cette bataille.

Tout ce qui suivit ne fut que trouble, confusion, débandement, fuite, déconfiture. Ce qu'il y eut de plus horrible, c'est que les Officiers-Généraux & de tout caractère, j'en excepte bien peu, plus en peine de leurs équipages

équipages & de la bourſe qu'ils avoient faite par leurs pillages, l'augmentèrent plus qu'ils ne s'y opposèrent, & furent pis qu'inutiles.

M. le duc d'Orléans, convaincu enfin qu'il étoit impoſſible déſormais de rétablir cette malheureuſe journée, ſe tourna à y laiſſer le moins qu'il ſe pourroit. Il retira ſon artillerie légère, ſes munitions, tout ce qui étoit & au ſiége & aux travaux les plus avancés, ſongea à tout avec une ſi grande préſence d'eſprit, que rien ne lui échappa. Enfin, ramaſſant autour de lui ce qu'il put d'Officiers-Généraux, il leur expoſa briévement, mais avec juſteſſe, qu'il n'étoit plus temps que de penſer à la retraite, & à prendre le chemin d'Italie; que par ce parti, ils y demeureroient maîtres, enfermeroient l'armée victorieuſe autour de Turin, lui empêcheroient tout retour en Italie, la feroient périr dans un pays entièrement ruiné & déſolé, dans l'impoſſibilité d'y ſubſiſter & d'en ſortir, encore moins de s'y réparer; tandis que l'armée du Roi, lui fermant la communication de tout ſecours, ſe trouveroit dans un pays abondant où ils ſeroient les plus forts, à portée de tous & de tout entreprendre avec temps & loiſir.

Cette propoſition effaroucha au dernier

point des esprits peu rassurés & qui espéroient au moins ce fruit de leur désastre, qu'il leur procureroit le retour si désiré en France, pour y porter leur argent, dont ils s'étoient gorgés à toutes mains en Italie.

La Feuillade, à qui tant de raisons devoient fermer la bouche, se mit si bien à combattre cet avis, que le prince, poussé à bout d'une effronterie si soutenue, lui imposa, & fit parler les autres; d'Estaing fut encore le seul qui appuya l'avis de rester en Italie. Le débat tint du désordre de la journée & de l'abattement où la blessure de M. le duc d'Orléans l'avoit mis. Il le finit en leur disant que le temps ni le lieu n'étoient pas susceptibles d'une plus longue dispute; que, las enfin d'avoir eu tant de raisons & si peu de créance, il vouloit s'en faire croire à son tour, maintenant qu'il étoit libre, & donna l'ordre de marcher au pont & de se retirer en Italie.

Il n'en pouvoit plus; son corps & son esprit s'épuisoient également. Après avoir marché quelque temps, il se jeta dans sa chaise de poste. Il continua ainsi la marche, & traversa le Pô sur le pont, entendant derrière lui les Officiers-Généraux, qui murmuroient du parti qu'il prenoit, désespérés de se revoir en

Italie, & fans communication avec la France qui leur tenoit fi fort au cœur. Le bruit alla même fi loin, furtout de l'un d'entr'eux, que M. le duc d'Orléans, trop justement irrité, ne put s'empêcher de paffer la tête par la portière, de lui reprocher fa maîtreffe par fon nom, & de lui dire que, pour ce qu'il faifoit à la guerre, il feroit mieux de refter avec elle. Cette fortie fit taire un chacun. Mais il étoit arrêté que l'efprit d'erreur & de veftige déferoit feul notre armée & fauveroit les alliés.

Comme on débouchoit le pont du côté de l'Italie, d'Arennes, major-général & officier-général, vint à toute bride de vers la tête du corps d'Albergotti. Il préfenta un Officier à M. le duc d'Orléans, qui lui dit que les ennemis occupoient les paffages par où il étoit indifpenfable de paffer. Sur les queftions du Prince, l'Officier l'affura que ce pofte étoit bien retranché, occupé par le régiment de la Croix-Blanche, dont entr'autres il avoit bien reconnu les drapeaux & la perfonne de M. le duc de Savoie.

Malgré un rapport fi pofitif, le Prince, en trop jufte défiance, après tout ce qu'il avoit vu & entendu fur le parti d'Italie, voulut qu'on continuât la marche, quitte à revenir, fi les paffages fe trouvoient occupés de manière à

ne pouvoir paſſer. On continua ; & en attendant, on envoya les reconnoître. Les Officiers-Généraux n'en voulurent pas être les dupes. Le chemin vers nos Alpes étoit ſans danger ; ils le firent prendre & depuis continuer à ce qu'on avoit de vivres & de munitions, tellement qu'après une demi-journée de marche & des rapports fort équivoques, on avertit M. le duc d'Orléans qu'il n'avoit ni vivres ni munitions, qui, ayant pris & continué la route du côté de la France, rendoit celle d'Italie impoſſible, que d'ailleurs on lui maintenoit toujours fermée par les ennemis.

La rage & le déſeſpoir de tant de criminelles déſobéiſſances, pour ne pas dire de trahiſons redoublées, joints à la douleur de ſa bleſſure, & à la foibleſſe où il ſe trouvoit, le firent retomber au fond de ſa chaiſe & dire qu'on allât donc où l'on voudroit, & qu'on ne lui en parlât plus. Telle eſt l'hiſtoire de la cataſtrophe d'Italie.

On ſut depuis que tout le rapport de cet Officier, mené par d'Arennes, étoit entièrement controuvé, qu'il n'y avoit perſonne dans aucun paſſage pour diſputer celui d'Italie, pas même le moindre obſtacle ; &, pour combler les regrets, l'avantage que Médavid remporta deux jours après, par lequel en arri-

vant, M. le duc d'Orléans se fût trouvé maître absolu de toute la Lombardie, & d'acculer sans ressource le prince Eugène, entre lui & la Savoie que nous tenions.

C'est ce qui combla la douleur de ce Prince, en arrivant à Oulx, au milieu des Alpes, où il étoit en sureté, entre ses quartiers, ne pouvant passer outre par l'état de sa blessure. Le Roi reçut cette cruelle nouvelle à Versailles, le Mardi quatorze Septembre, avant son lever. L'armée, dans ce subit retour, marcha donc à colonnes renversées sur Pignerol. Ce changement de dispositions fit que quantité d'équipages qui, sans le savoir, se trouvèrent à l'arrière-garde, furent pillés ou perdus la nuit dans la montagne. Albergotti, dont les troupes n'avoient pas, comme on l'a vu, combattu, fut chargé de cette arrière-garde, & la fit très-bien, nonobstant la nuit & la longueur de la queue, l'embarras des défilés continuels, & la confusion de la nuit. Du côté des ennemis, on n'eut pas la moindre inquiétude; comblés d'une joie d'autant plus grande qu'elle étoit moins espérée, ils se contentèrent de leurs succès, qu'ils avoient encore peine à croire. Leur armée n'en pouvoit plus; elle n'eut donc garde de troubler la retraite.

On a ſu poſitivement, depuis, que le prince Eugène avoit tout à fait pris le parti de ceſſer l'attaque, & de faire la retraite, ſi le Guerchois eût ſoutenu la quatrième décharge, ſous laquelle il ſuccomba & fut pris par l'inſigne lâcheté du Brigadier & de la brigade, qui refusèrent de le ſecourir. On ſut encore que Turin n'avoit pas pour plus de quatre jours de poudre. Enfin rien ne manqua pour les tranſporter de la joie la plus complette, & nous de la plus amère douleur. Il ne falloit pas moins qu'un enchaînement de miracles pour produire un ſi grand effet, dont un ſeul manqué, & lequel de tous que ce pût être, emportoit la ruine de l'entrepriſe dont Vendôme eut le premier des honneurs, que Marchin conſomma, & qui fut comblé par la Feuillade.

Marchin (1), gagnant cette caſſine éloi-

(1) Le maréchal de Marſin, bleſſé à la cuiſſe, eſt fait priſonnier. Un Chirurgien du duc de Savoie lui coupa la cuiſſe, & le Maréchal mourut quelques momens après l'opération. Le chevalier Méthuen, ambaſſadeur d'Angleterre auprès du duc de Savoie, le plus généreux, le plus franc, le plus brave homme de ſon pays, qu'on ait jamais employé dans les ambaſſades, avoit toujours combattu à côté de ce Souverain. Il avoit vu prendre le maréchal de Marſin, & il fut témoin de ſes derniers momens. Il m'a raconté que Marſin lui a dit ces propres mots : „ Croyez „ au moins, Monſieur, que ç'a été contre mon avis que „ nous vous avons attendu dans nos lignes „. Ces paroles ſemblent contredire formellement ce qui s'étoit paſſé dans

gnée, où il fut conduit, demanda une seule fois si M. le duc d'Orléans étoit tué. Arrivé là avec un aide-de-camp, & deux ou trois domestiques, il envoya chercher un confesseur, dicta quelque chose sur ses affaires, & mourut la nuit suivante. On trouva, parmi ses papiers, des misères innombrables, & un amas de vœux plus que surprenans, un désordre immense dans ses affaires, & des dettes pour six fois plus de bien qu'il n'en avoit, & n'en eût jamais payées.

Dans une si cruelle retraite, l'armée manqua de pain, qui fut le comble de ses malheurs. M. le duc d'Orléans, outré, étoit le seul qui songea à tout, & qui n'étoit soulagé par personne. Il s'arrêta pour attendre la queue de ses troupes & leur fournir du pain: dès qu'il y en eut de cuit, il en fit prendre à un gros détachement avec lequel il ordonna à Villoraye d'aller se saisir du château de Bar, passage

---

le conseil de guerre, & elles étoient pourtant vraies: c'est que le maréchal de Marsin, en prenant congé à Versailles, avoit représenté au Roi qu'il falloit aller aux ennemis, en cas qu'ils parussent pour secourir Turin: mais Chamillard, intimidé par les défaites précédentes, avoit fait décider qu'on devoit attendre & non présenter la bataille, & cet ordre donné dans Versailles fut cause que soixante mille hommes furent dispersés. Les François n'avoient pas eu plus de deux mille hommes tués dans cette bataille: mais on a déjà vu que le carnage fait moins que la consternation.

Mémoires pour l'Histoire. D'AVRIGNY.

unique, qui confervoit la communication & le retour en Italie par Yvrée.

La Feuillade, qui s'étoit chargé du détail, voulut aller avec le détachement, le retarda à partir de deux jours, & n'oublia qu'à lui faire prendre le pain deftiné. Il fallut donc s'arrêter dès le fecond jour, pour en envoyer chercher. Il eft difficile d'exprimer le défefpoir & le dépit de M. le duc d'Orléans, qui étoit dans fon lit, & qui croyoit le détachement bien loin, en apprenant ce double retardement, auquel il remédia avec toute la promptitude poffible. Le détachement, après le pain arrivé, continua fa route; mais il ne marcha pas long-temps fans être averti que les Ennemis avoient pris poffeffion du château & du paffage, de manière à n'en pouvoir être déportés, & qu'ils l'avoient prévenu de vingt heures.

Cependant la Feuillade, hors de foi de tant d'affreufes fottifes entaffées les unes fur les autres, dépêche un courrier à Chamillart, lui envoye la démiffion de fon gouvernement de Dauphiné, & lui mande qu'il eft indigne de fon eftime, des grâces du Roi, & de voir le jour; le lendemain, il obtint permiffion de M. le duc d'Orléans de s'en aller à Antibes, profiter de l'occafion de quel-

que bâtiment qui passoit à Gènes, pour se rendre de là auprès de Médavid, & là, servant sous ses ordres, & se mettant à tout, se rendre digne qu'on oubliât ses fautes.

On regarda ce désespoir, feint ou vrai, comme une pasquinade pour faire pitié à son beau-père & au Roi, qui comptoit bien qu'il ne seroit pas instruit de sa démission, ou, s'il l'étoit, ce ne seroit qu'à coup sûr pour lui.

Le Roi rendit une pleine justice au duc d'Orléans, son neveu; le public équitable, la Cour même, malgré ses jalousies, décernèrent des lauriers à sa défaite, & l'élevèrent d'autant plus que la fortune avoit voulu l'abaisser. Ce fait est aussi mémorable que singulier, & je ne crois pas qu'il y ait d'exemple de tant & de si unanimes louanges dans un malheur aussi complet. Toute leur haine tomba sur Marchin, & nonobstant Chamillart, sur la Feuillade.

Ramillies, avec une perte légère, coûta, comme nous l'avons vu, les Pays-Bas Espagnols & une partie des nôtres, par la terreur & les *tourmens* de tête du seul Maréchal de Villeroy; & l'affaire de Turin coûta toute l'Italie, par l'ambition de la Feuillade, la servitude de Marchin, l'avarice,

les rufes & les défobéiffances des Officiers généraux. L'affaire de Turin ne coûta pas plus de quinze cents hommes, mais beaucoup de prifonniers bleffés. Nous y perdîmes encore affez d'Officiers.

L'Abbé de Grancey, premier aumônier de M. le duc d'Orléans, médiocre prêtre, mais fort brave & fort bon homme, fut tué à deux pas derrière lui, fur quoi le comte de Roucy difoit que le *pauvre Abbé mourroit de joie, s'il pouvoit favoir qu'il a été tué.*

La retraite de notre armée en France, qui étoit cependant encore compofée de quatre-vingt-quinze bataillons, de fix régimens de dragons à pied, & de quatre à cinq cents chevaux, laiffa au prince Eugène & au duc de Savoie tout le temps néceffaire pour profiter de leur fuccès inoui.

Ils ne s'amusèrent point à des réjouiffances inutiles; mais ils reprirent rapidement toutes les places du Piémont, & toutes celles de la Lombardie, que nous occupions; Chivas, Cafal, Pavie, Pifigithone, Alexandrie, &c., s'étoient rendues au duc de Savoie, ou au prince Eugène qui étoit dans Milan, déclaré Gouverneur général du Milanès; & qui, bientôt après, fe rendit maître des châteaux de Milan, de Cafal & de Tortone.

Vaudemont & Médavid, retirés dans Mantoue, ne purent empêcher les fruits de la bataille de Turin, & de la retraite de l'armée en France. On ne pensa plus à repasser en Italie, qui fut perdue entièrement.

BATAILLE gagnée par Médavid en Italie (1).

LE neuf Septembre 1706, c'est-à-dire le surlendemain de la bataille de Turin, Médavid marcha, avec neuf mille hommes, au secours de Castiglione-del-Stivère, que le prince héréditaire de Hesse-Cassel, lequel a été depuis Roi de Suède, assiégeoit avec douze mille hommes; il laissa huit cents hommes dans la ville qu'il avoit prise, leva ses quartiers de devant le château, & vint au devant de Médavid, dans une belle plaine, qui, de son côté, marcha aussi à lui. Notre cavale-

(1) Le comte de Médavid ayant marché au secours de Castiglione Delle Stivère, défait le prince de Hesse, entre cette place & Gusdizzolo, dans la plaine de Solzarin. La victoire fut complette, les Allemands ayant perdu plus de six mille hommes dans le combat ou dans la fuite, treize pièces de canon, quatre mortiers & une partie du bagage. Ils furent poursuivis jusqu'au pied des montagnes qui aboutissent au bas du lac de Garde. Cet avantage ne fut que d'une médiocre ressource dans le délabrement où l'action de Turin avoit mis les affaires de France.

Mémoires pour l'Histoire. D'AVRIGNY.

rie, débordée par celle des ennemis, fut d'abord un peu en désordre; il fut augmenté, par la suite, de quatre régimens d'infanterie Milanois & Napolitains. Sebret, qui commandoit une brigade en seconde ligne, alla les remplacer sans attendre d'ordre.

Médavid fit mettre l'épée à la main à son infanterie, qui essuya toute la décharge de l'infanterie ennemie, la chargea ensuite, & la défit entièrement: la cavalerie ennemie, voyant l'infanterie défaite, s'enfuit: on leur tua deux mille hommes; on leur en prit quinze cents, outre les huit cents laissés dans la ville, tous leurs canons, & beaucoup d'étendarts & de drapeaux. Médavid fit passer le Mincio au prince de Hesse, & le poursuivit jusqu'à l'Adige; il lui tua encore du monde, prit des traîneurs dans cette poursuite, & reprit Gaëte. Cet étrange contraste avec l'affaire de Turin, ne diminua point, comme on doit le sentir, la douleur de notre retraite en France, au lieu de l'avoir faite en Italie. Nous ne laissâmes pas que de perdre du monde dans cette action. Médavid en fut fait, sur le champ, Chevalier de l'Ordre.

PARTIS proposés par Médavid, pour les Troupes restées en Italie, rejetés.

MÉDAVID, après sa victoire, se maintenoit avec ses troupes, sans que les ennemis osassent l'attaquer. Il tenoit Mantoue & quantité d'autres places. Ne renvoyant point de troupes en Italie, il restoit deux partis à prendre, que Médavid proposa tous deux, & desquels, soit de l'un ou de l'autre, il répondoit le premier, & celui sur lequel Médavid appuya le plus, étoit celui de se cantonner en Lombardie, d'y abandonner, à leurs propres forces, les places qui ne pouvoient s'y couvrir, de conserver les principales, surtout Mantoue; de les bien munir toutes, & de se tenir sur la défensive en Lombardie, où la subsistance ne pouvoit manquer, sans aucun secours de nos garnisons, & par la nécessité des siéges; les amuser ainsi, en attendant les évènemens, & les empêcher de songer à venir nous attaquer chez nous.

L'autre partie étoit de marcher avec sa petite armée par les pays Vénitiens & ecclésiastiques très-neufs & très-abondans, droit au royaume de Naples, qui se maintenoit enco-

re, mais qui ne pouvoit que tomber bientôt s'il n'étoit ou ſecouru, ou par la diverſion d'Italie. C'étoit au moins conſerver à l'Eſpagne Naples & Sicile, & ne pas tout perdre à la fois, en ne prenant aucun de ces deux partis, dont chacun des deux étoit très-praticable.

Mais il étoit écrit que les ténèbres dont nous étions frappés s'épaiſſiroient de plus en plus, & que l'énormité de nos fautes, entaſſées les unes ſur les autres en Italie, la campagne dernière, ſeroit comblée par celle de ſon entier abandon.

Le premier parti fut regardé comme trop haſardeux. On craignit, par le ſecond, d'offenſer un Pape foible, & une République infidelle, qui avoit toujours favoriſé ouvertement les Impériaux, & un Pape qui, bien que de mauvaiſe grâce, n'avoit oſé réſiſter à leurs volontés. Le trajet étoit court, facile, ſans obſtacle quelconque, toujours dans l'abondance, & Naples & Sicile étoient ſauvés. On en eût été quitte pour des cris de politique, & pour des excuſes de même ſorte: on s'en fit des monſtres; on aima mieux regarder tout d'un coup Naples & Sicile comme perdus.

Vaudemont avoit le commandement d'honneur; Médavid, qui portoit tout le poids, l'avoit en effet. Le Milanès, depuis la perte de

Turin, ne rapportoit plus à Vaudemont ni l'autorité ni l'argent qui le rendoient grand. Il avoit des fommes immenfes qu'il ne vouloit pas hafarder. On a vu fes infignes perfidies; je ne fais s'il ne fe défia pas de fes fouplefles dans les conjonctures fi délicates de cette décadence; mais il fentoit fa partie fi bien faite en France, qu'il s'en promettoit tout, & la fuite a fait voir qu'il ne fe trompoit pas. Il appuya donc fi foiblement ces deux partis, qu'il les décrédita; par cela même, qu'il avoit un intérêt apparent de défirer qu'on prît celui de fe foutenir en Lombardie, qui lui en confervoit le commandement, & ce qui reftoit de fon gouvernement du Milanès.

Son bonheur, aidé de Cabale, fut tel que le Roi lui fut le meilleur gré du monde de cette foibleffe d'appuyer, comme étant plus fincère qu'intéreflé. Enfin, dans le befoin où l'on étoit de bonnes & vieilles troupes, on ne confidéra pas où elles feroient plus utiles pour occuper l'ennemi, & l'éloigner de nos frontières; on ne fe frappa que de l'idée de fauver celle-ci, & de les employer dans nos armées.

Vaudemont fut donc chargé de négocier de concert avec Médavid le libre retour de nos troupes & de leur fuite, leur retraite,

en Savoie, la route qu'elles tiendroient, & tout ce qui regardoit leur marche & leur subsistance en payant, & en abandonnant tout ce que nous avions en Italie; on peut juger s'il eut peine à être écouté, & à conclure un traité si honteux pour la France, & si utile & si glorieux à ses ennemis. Tout y fut fait assez à la hâte, pour ne pas se donner même le loisir d'en avertir le malheureux duc de Mantoue, notre allié, à temps, dont les places, l'État & Mantoue même furent remis à l'Empereur. Le Duc se retira précipitamment à Venise, & envoya ensuite sa femme, dont il n'avoit point d'enfans.

Sur la fin d'Avril, Vaudemont & Médavid arrivèrent à Suze, avec près de vingt mille hommes, tant de troupes du Roi que de celles du Roi d'Espagne. Le 9 Mai, c'est-à-dire le lendemain du détail de la bataille d'Almanza apporté au Roi, Médavid arriva à Marly, & y fut très-bien reçu du Roi, qui lui donna le gouvernement du Nivernois, qui venoit de vaquer, par la mort de M. de Névers, & 12 mille livres de pension. Le Roi lui dit que c'étoit en attendant mieux. Ces grâces, contre l'ordinaire, ne furent enviées de personne, & chacun y applaudit

avec la plus grande raiſon. On le fit repartir au bout d'un mois, pour aller commander en chef en Savoie & en Dauphiné.

Le Prince de Vaudemont ne tarda pas après Médavid. Mademoiſelle Liſlebonne & Madame d'Épinoy, ſes nièces, qui furent au devant de lui, le menèrent loger chez Madame de Liſlebonne leur mère & ſa ſœur, à l'Hôtel de Mayenne, rue S.-Antoine, près les Filles-Sainte-Marie ; maiſon précieuſe aux Lorrains, pour avoir appartenu au fameux chef de la Ligue, dont ils lui ont chèrement conſervé le nom, les armes & l'inſcription au deſſus de la porte, & où eſt une chambre dans laquelle furent enfantées les dernières horreurs de la Ligue, l'aſſaſſinat de Henri III, & le projet de l'élévation ſolidaire de l'Infante d'Eſpagne & du fils du duc de Mayenne, pour Roi & Reine de France, en les mariant, & en excluant à jamais Henri IV & toute la maiſon de Bourbon; cette chambre s'appelle encore aujourd'hui *la chambre de la Ligue*, dont rien n'a été changé depuis, par reſpect & l'amour qu'on lui porte.

Le Prince de Vaudemont fut reçu du Roi comme un homme qui lui avoit rendu, & à ſon petit-fils, les plus grands ſervices, & qui, en dernier lieu, avoit ſauvé vingt mille hom-

mes, par le traité qu'il avoit fait avec le Prince Eugène, pour les ramener en fureté, en lui livrant l'Italie. Il avoit acquis des fommes immenfes à Milan; &, dans quelque fplendeur qu'il eût vécu, il lui en étoit refté beaucoup; comme on ne put s'empêcher d'en être convaincu dans la fuite; mais il ne falloit pas le laiffer apercevoir, &, pour obtenir gros, & pour ne pas perdre le mérite d'un homme fi grandement établi, & qui revient tout nu. Ses fervices méritoient une récompenfe. Le Roi lui donna 90 mille livres de penfion; & Madame des Urfins, malgré l'état fâcheux des finances & des affaires d'Efpagne, pour plaire à Madame de Maintenon, & lui faire voir ce qu'elle pouvoit fur elle, mais plus, en effet, pour faire montre de fa puiffance, fit donner à M. & à Madame de Vaudemont 190 mille livres de penfion. Ces grâces ne purent affoiblir un inftant fon parfait attachement à la maifon d'Autriche, dont il lui donna, dans toutes les occafions, les preuves les plus fecrettes à la vérité, mais en même temps les plus marquées.

Il demanda à plufieurs reprifes d'être Chevalier de l'Ordre : cette demande lui fut, quoiqu'avec force regrets, conftamment refufée, fur ce qu'un des ftatuts de l'Ordre du

St.-Esprit en excluoit tous les bâtards, sans aucune autre exception que ceux des Rois. Qui que ce fût de sage & de raisonnable à la Cour, ne put goûter la solide & brillante figure qu'y faisoit Vaudemont, par les grâces pécuniaires qu'il avoit obtenues, & par les distinctions de considération.

Les Espagnols surtout, & ce qui avoit servi dans leurs troupes en Italie, en étoient suprèmement indignés. Ils ne pouvoient comprendre comment ce citoyen de l'Univers, affranchi des Hollandois, confident du Roi Guillaume, créature de la maison d'Autriche, serviteur si attaché & si employé toute sa vie par tous les ennemis personnels du Roi & de la France, & qui les avoit peut-être plus utilement servis, depuis que la conservation des grands emplois qu'il leur devoit, l'avoit fait extérieurement changer de parti; comment, dis-je, ce Protée pouvoit-il avoir enchanté si complettement le Roi, & tout ce qui avoit le plus d'accès auprès de lui en tout genre.

Vaudemont, comblé au point qu'on vient de le voir, & avec un intérêt si capital de conserver tout ce qu'il venoit d'obtenir & d'entretenir cette considération éclatante, ne put commencer enfin à devenir fidelle. Le succès de ses artifices lui donna la con-

fiance de les continuer. Tout ce qu'il vit & reçut de notre Cour ne put le réconcilier avec elle, & ne servit qu'à la lui faire mépriser : il y resserra de plus en plus ses anciennes & intimes liaisons avec ses ennemis, & logé dans Paris, dans le Temple de la Haine contre les Bourbons, avec des Lorraines si dignes des Guises, lui si digne aussi du trop fameux Abbé de S.-Nicaise, D. Cl. de Guise, ils y passoient leur vie en trahisons.

Barrois, depuis le rétablissement du duc de Lorraine, son envoyé ici, logé avec eux, étoit un homme de tête, d'intrigue, qui avoit l'art de se faire considérer. Tout ce qu'ils pouvoient découvrir de plus secret sur les affaires, & soit par la confiance qu'on avoit prise en Vaudemont, soit par l'adresse qu'il avoit, lui, ses nièces & Barrois, par diverses voies, de savoir beaucoup de choses importantes, ils en étoient bien informés; ils les mandoient au duc de Lorraine; &, ce qui étoit trop important pour le confier au papier, se disoit à Luneville, dans leurs courts & fréquens voyages, sans toutefois que Barrois bougeât jamais de Paris ou de la Cour, tant pour demeurer au fil des affaires, que pour paroître ne se mê-

ler de rien, & ne donner aucun ſoupçon par ſes abſences.

De Luneville, les courriers portoient les avis à Vienne. Le Miniſtre que l'Empereur tenoit auprès du duc de Lorraine entroit avec eux dans le Conſeil qu'ils tenoient ſur la manière de profiter de leurs découvertes, & de la conduite qu'ils devoient tenir pour y mieux réuſſir. L'on a ſu toute cette dangereuſe menée par un Eccléſiaſtique de l'Évêque, frére de M. de Lorraine, & chargé de ſes affaires à Luneville & à Paris. Il ajouta que M. de Lorraine faiſoit ſous main des amas de blé & de toutes choſes, entretenoit, ſans qu'il y parût, un grand nombre d'Officiers dans ſon petit État, pour être tout prêts à lever, au premier ordre, des troupes, qui ſe trouveroient en un inſtant ſur pied, ſitôt que les conjonctures pourroient le permettre.

Telles furent les ſources de prétentions de ce Duc, lors des négociations, que les alliés ſoutinrent avec la plus grande opiniâtreté. Tels furent la diſſimulation & les artifices de ce Prince, juſqu'à ce qu'il vît jour au ſuccès, par la décadence où les malheurs de la guerre avoient jeté la France; & juſqu'à quel excès, & ſous quels odieux prétextes il porta & fit

appuyer ses demandes. Telle est la reconnoissance de la maison de Lorraine, si grandement, & depuis si long-temps établie en France, vivant à ses dépens; de là, tous ces louveteaux que le cardinal d'Ossat a dépeints si au naturel dans ses admirables lettres; tel est le peu de profit que nos Rois ont tiré de la prophétie de François I mourant, » à Henri II son fils, que s'il n'abaissoit la „ maison de Guise, qu'il avoit trop élevée, » elle le mettroit en pourpoint, & ses en- „ fans en chemise ». Si cette prophétie ne s'est point vérifiée à la lettre, on sait bien qu'elle n'a point dépendu de cette maison, qui certainement a fait humainement tout ce qui étoit en elle, quoiqu'elle ait été comblée dans tous les temps de richesses, d'établissemens & de grandeurs par la France.

Belle Campagne du Maréchal DE *VILLARS* (1).

VILLARS fit, cette année (1705), une campagne digne des plus grands généraux.

(1) Le duc de Marlborough (16 Juin) abandonne la Moselle, pour reprendre la route de Flandre. Les alliés avoient jeté leurs plus grandes forces de ce côté-là, dans

Le projet des Ennemis étoit de pénétrer par le côté de la Seuve, de prendre l'Alſace à revers, & de tomber ſur les Évêchés, & de là plus avant en France, où leur bonheur pourroit les conduire. Marlborough y menoit

---

le deſſein de pénétrer en France par la Champagne. M. de Villars s'étoit campé près de Sirck, de manière qu'il couvroit Thionville & Saar-Louis. On s'attendoit chaque jour à une grande action, parce que les deux armées étoient en préſence. Le Maréchal étoit fort inférieur en nombre; mais la bonté de ſon poſte tint l'ennemi en reſpect. Le Général Anglois n'oſa attaquer qu'il n'eût été joint par les troupes de quelques membres de l'Empire, & elles ne vinrent ni auſſi-tôt, ni en auſſi grand nombre qu'il le ſouhaitoit. Ce contre-temps donna lieu à de groſſes paroles qu'il y eut entre lui & le prince de Bade, qui arriva au camp le ſeize. Ce différent, & encore plus la ſituation de notre armée, détermina Marlborough à la retraite. Il décampa ſur les onze heures du ſoir; & le dix-huit il écrivit un billet à M. de Villars, dans lequel il lui marquoit qu'il étoit pénétré de douleur de la mauvaiſe manœuvre qu'on l'obligeoit de faire; il en rejetoit le blâme ſur M. de Bade, comme ſi ce Prince eût été le maître des Princes de l'Empire, & qu'il eût eu leurs troupes à ſes ordres. Il eſt conſtant de plus qu'elles arrivoient lorſque le Général Anglois décampa, & que la campagne étoit encore aſſez longue pour donner des batailles & faire des conquêtes : auſſi le prince de Bade ſe plaignoit-il très-fortement à Vienne, à Londres, à la Haye, à Ratisbonne, de l'inſulte que lui faiſoit Marlborough, qui cherchoit de faux prétextes pour cacher la honte qu'il avoit de s'être engagé témérairement à une entrepriſe à laquelle il ne pouvoit réuſſir, vu la ſituation où étoit l'armée de France, que le Mylord préſomptueux ignoroit, quand il avoit fait paroître tant d'envie de combattre. Il y a bien de l'apparence en effet, que Marlborough s'étoit flatté, & qu'il eut honte de l'avouer; par cette retraite, les Alliés eurent le chagrin d'abandonner une aſſez grande étendue de pays, & d'être réduits à brûler les magaſins prodigieux qu'ils avoient à Trèves.

Mémoires pour l'Hiſtoire, D'AVRIGNY.

une armée de plus de quatre-vingt mille hommes : Villars ſe porta à Sirck, où il l'attendit de pied ferme, & où il n'oſa jamais l'attaquer, quoique très-ſupérieur en nombre. Le prince Louis de Baden s'avança pour conférer avec Marlborough. Là deſſus le maréchal de Villeroy envoya d'Alègre rejoindre Villars avec vingt eſcadrons & quinze bataillons, qu'il attendit ſans inquiétude dans l'excellent poſte qu'il avoit pris; auſſi n'en eut-il pas beſoin.

L'impoſſibilité de réuſſir en l'attaquant, & l'impoſſibilité de ſubſiſter devant lui, dans un pays qui ne pouvoit fournir ſuffiſamment de fourrage, obligèrent Marlborough de ſe retirer ſur Trèves; ce qui fit que Villars envoya dire à d'Alègre de s'arrêter où ſon courrier le rencontreroit, parce qu'il n'avoit plus beſoin du renfort qu'il lui amenoit.

Marlborough, enragé de voir tous ſes projets avortés par le poſte que Villars avoit ſu prendre, lui manda, par un trompette, qu'il l'eût attaqué le dix juin, comme il ſe l'étoit propoſé, ſans que le prince Louis de Baden, au lieu d'arriver le neuf à Trèves, comme il l'avoit promis, n'étoit arrivé que le quinze, & encore avec ordre de ne point combattre, dont il ſe plaignoit amèrement.

Villars,

Villars, délivré de toute crainte, envoya un détachement fort nombreux, mené par quatre Lieutenans-généraux au maréchal de Villeroy, sur qui les Ennemis se proposoient de retomber par les mouvemens qu'ils faisoient vers lui : avec cette occupation qu'il leur donna, il marcha, avec le reste de son armée en Alsace, où Marchin l'attendoit, où il prit Weissembourg, & chassa les Impériaux de leurs lignes sur la Lauter, prit plusieurs petits châteaux, fit cinq cents prisonniers, & s'étendit dans le pays qu'ils occupoient. Ainsi, par le poste de Sirck, il obligea les ennemis de changer tous les projets de leur Campagne, & profita, par sa diligence, de l'éloignement de l'armée du prince Louis, pour renverser les lignes de Lautherbourg, avant qu'elle pût être revenue, qui étoit une barrière de la montagne au Rhin, qui nous resserroit entièrement, dans notre Alsace : mais le poste particulier de Lautherboug fut toujours soutenu par eux.

Combat d'OUDENARDE (1).

IL paroissoit aisé de profiter de deux conquêtes si facilement faites en passant l'Escaut, Oudenarde, barrant le pays aux Ennemis, rendant toutes leurs subsistances très-difficiles, & les nôtres très-abondantes, venant par eau & par ordre, dans un camp qui ne pouvoit être attaqué.

M. de Vendôme convenoit de tout cela, & n'alléguoit aucune raison contraire : mais, pour exécuter ce projet si aisé, il falloit remuer de sa place & aller occuper le camp; toute sa difficulté se renfermoit à la paresse personnelle de M. de Vendôme, qui, à son aise, dans son logis, vouloit en jouir tant qu'il le pourroit. Vendôme, malgré les re-

(1) On trouve quelques mots de cet article dans les trois volumes imprimés, & nous ne pouvons concevoir quelles raisons ont pu nécessiter à en faire disparoître les détails les plus importans. Quelle politique absurde peut, après quatre-vingts ans, empêcher d'exposer les fautes des Généraux, même les plus célèbres. Ainsi donc les vices, les défauts, les erreurs des Grands-Hommes, seront perdus pour la postérité. S'il est du devoir de tout Écrivain de respecter les vivans, qu'il lui soit libre au moins de proposer les actions des morts, comme un modèle à suivre ou à éviter; leurs descendans ne peuvent légitimement s'en plaindre. Ils ont le choix des deux carrières à courir.
Note de l'Éditeur.

présentations de M. le duc de Bourgogne, soutenu de toute l'armée, & même des plus confidens de ce Général, persista à soutenir que ce mouvement dont on étoit le maître, seroit tout aussi bon différé; & cette raison demeura la plus forte.

Marlborough, qui voyoit clairement que Vendôme n'avoit rien du tout de bon & d'important à faire que ce mouvement, sentoit en même temps combien il lui importoit de le prévenir & de l'empêcher; pour faire ce mouvement, Vendôme suivit la ligne droite, & n'avoit tout au plus que six lieues à faire; Marlborough, au contraire, ne pouvoit l'empêcher que par un détour qui le forçoit à en faire au moins vingt-cinq.

Les Ennemis se mirent en marche avec tant de diligence & de secret, qu'ils en dérobèrent trois forcées, sans que Vendôme en eût ni avis ni soupçon, quoique partis de fort proche de lui: averti enfin, il méprisa l'avis, suivant sa coutume; puis se persuada qu'il les devanceroit en marchant le lendemain matin. En vain M. le duc de Bourgogne le pressa-t-il de marcher dès le soir même; en vain ceux qui l'osèrent, lui en représentèrent-ils la nécessité & l'importance: tout fut inutile, malgré les avis redoublés de la

marche des Ennemis. La négligence se trouva telle, qu'on n'avoit pas seulement songé à jeter des ponts sur un ruisseau qu'il falloit passer presqu'à la tête du camp : on dit qu'on y travailleroit toute la nuit.

Biron, lors Lieutenant-Général, commandoit une des deux réserves, & il étoit à quelque distance du camp, d'où il y communiquoit d'un côté, & de l'autre à un corps détaché plus loin. Ce même soir, il reçut ordre de se faire rejoindre par ce corps plus éloigné, & de le ramener avec le sien à l'armée. En approchant du camp, il trouva un autre ordre de s'avancer sur l'Escaut, vers où l'armée alloit s'ébranler pour le passer. Arrivé à ce ruisseau, où on achevoit les ponts dont j'ai parlé, Motet, Capitaine des Guides, fort entendu, lui apprit les nouvelles qui avoient enfin fait prendre la résolution de marcher.

Quelqu'accoutumé que Biron fût à Vendôme, il fut surpris au dernier dégré de voir que ces ponts non encore achevés ne le fussent pas dès long-temps, & de voir encore tout tendu dans l'armée; il se hâta de traverser ce ruisseau, d'arriver à l'Escaut, où les ponts n'étoient pas faits encore, de les passer comme il put, & de gagner la hauteur au delà. Il étoit environ deux heures après-midi

du mercredi, onze Juillet. Lorſqu'il les eut reconnus, & qu'il vit en même temps toute l'armée des Ennemis, les queues de leurs colonnes à Oudenarde, où ils avoient paſſé l'Eſcaut, & leur tête prenant un tour, & faiſant contenance de venir ſur lui, il dépêcha un aide-de-camp au Prince, à M. de Vendôme, pour les en informer, & demander leurs ordres.

Vendôme, piqué de l'avis ſi différent de ce qu'il s'étoit ſi opiniâtrément promis, ſe mit à ſoutenir qu'il ne pouvoit être véritable. Comme il diſputoit avec chaleur, arriva un officier, par qui Biron envoyoit confirmer le fait, & qui ne fit que l'irriter & l'opiniâtrer davantage. Un troiſième avis confirmatif de Biron le fit emporter, & pourtant ſe lever de table avec dépit; il monta à cheval, en maintenant toujours qu'il faudroit donc que les diables les euſſent portés là, & que cette diligence étoit impoſſible; il renvoya le dernier aide-de-camp arrivé, dire à Biron de charger les ennemis, & qu'il ſeroit tout à l'heure à lui pour le ſoutenir avec des troupes. Il dit au Prince de ſuivre doucement avec le gros de l'armée, tandis qu'il alloit prendre la tête des colonnes, & ſe porter vers Biron le plus légèrement qu'il le pourroit.

M iij

Biron, cependant, posta ce qu'il avoit de troupes du mieux qu'il put, dans un terrain fort inégal & fort coupé; occupant un village & des haies, & bordant un ravin profond & escarpé, après quoi il se mit à visiter sa droite, & vit la tête de l'armée très-proche de lui. Il eut envie d'exécuter l'ordre qu'il venoit de recevoir, de charger; mais dans aucune espérance qu'il conçut d'un combat si étrangement disproportionné, que pour se mettre à couvert des propos d'un Général sans mesures, & si propre à rejeter sur lui, & sur l'inexécution de ses ordres, toutes les mauvaises suites qui se prévoyoient déjà.

Dans ces momens de perplexité, arriva Puységur, avec le campement, qui, après avoir reconnu de quoi il s'agissoit, conseilla fort à Biron de se bien garder d'engager un combat si fort à risquer. Quelques momens après, survint le maréchal de Matignon, qui, sur l'inspection des choses, & le compte que Biron lui rendit de l'ordre qu'il avoit reçu de charger, lui défendit très-expressément de l'exécuter, & le prit même sur lui.

Tandis que cela se passoit, Biron entendit un grand feu sur la gauche, au delà du village; il y courut, & y trouva un combat d'infanterie engagé; il le soutint de son mieux avec

ce qu'il avoit de troupes, pendant que, plus encore fur la gauche, les ennemis gagnoient du terrain.

Le ravin, qui étoit difficile, les arrêta, & donna le temps d'arriver à M. de Vendôme : ce qu'il amenoit de troupes étoit hors d'haleine ; à mefure qu'elles arrivèrent, elles fe jetèrent dans les haies, prefque toutes en colonnes comme elles venoient, & foutinrent ainfi l'effort des ennemis, & d'un combat qui s'échauffa, fans qu'il y eût moyen de les ranger en aucun ordre, tellement que ce ne fut jamais que les têtes des colonnes qui, chacune par fon bout, & occupant ainfi chacune un très-petit terrain, combattirent les ennemis, lefquels, étendus en ligne & en ordre, profitèrent du défordre de nos troupes effoufflées, & de l'efpace vide, délaiflé des deux côtés de ces deux têtes de colonnes, qui ne fe rempliffoient qu'à mefure que d'autres têtes arrivoient, auffi hors d'haleine que les premières ; elles fe trouvoient vivement chargées en arrivant, & doublant & s'étendant à côté des autres, qu'elles renverfoient fouvent, & les réduifoient, par le défordre de l'arrivée, à fe rallier derrière elles, c'eft-à-dire derrière d'autres haies, parce que la diligence avec laquelle nos troupes s'avançoient, jointe aux

coupures du terrain, caufoient une confufion dont elles ne pouvoient fe débarraffer. Il en naiffoit encore l'inconvénient de longs intervalles entre elles, & que les pelotons étoient repouffés bien loin, avant qu'ils puffent être foutenus par d'autres qui, furvenant avec le même défordre, ne faifoient que l'augmenter, fans fervir beaucoup aux premiers à fe rallier derrière eux à mefure qu'ils fe préfentoient au combat.

La cavalerie & la maifon du Roi fe trouvèrent mêlés avec l'infanterie; ce qui combla la confufion, au point que nos troupes fe méconnurent les unes les autres; cela donna aux ennemis le loifir de combler le ravin avec des fafcines, affez pour pouvoir le paffer & à la queue de leur armée de faire un grand tour par notre droite, pour en gagner la tête, & prendre en flanc ce qui s'y étoit le plus étendu & avoit effuyé moins de feu & de confufion.

Dans ce terrain moins coupé que l'autre, vers cette même droite, étoient les Princes qu'on avoit long-temps arrêtés au moulin de Royenghen-Capel, pour voir cependant plus clair à ce combat fi bizarre & fi défavantageufement enfourné. Dès que nos troupes, de cette droite, en virent fondre fur elles de beaucoup plus nombreufes, & qui les prenoient par leur

flanc, elles ployèrent vers leur gauche avec tant de promptitude, que les valets, de la ſuite de tout ce qui accompagnoit les Princes, tombèrent ſur eux avec un effroi, une rapidité, une confuſion, qui les entraînèrent avec une extrème vîteſſe, & beaucoup d'indécence & de haſard au gros de l'action, à la gauche.

Ils ſe préſentèrent par-tout, & aux endroits les plus expoſés, y montrèrent une grande & naturelle valeur, & beaucoup de ſang-froid, parmi leur douleur de voir une ſituation ſi fâcheuſe, encourageant les troupes, louant les officiers, demandant aux principaux ce qu'ils jugeoient qu'on dût faire, & dirent à M. de Vendôme ce qu'eux-mêmes penſoient.

L'inégalité du terrain, que les ennemis trouvèrent en avant, après avoir pouſſé notre droite, donna à cette droite le temps de ſe reconnoître, de ſe rallier, & malgré ce grand ébranlement, pour ne rien dire de plus, de leur réſiſter; mais cet effort ne pouvoit durer long-temps; chacun avoit fourni des combats particuliers de toutes parts; chacun ſe trouvoit épuiſé de laſſitude & du déſeſpoir du ſuccès parmi une confuſion ſi générale & ſi inouie, qui augmentoit de moment en moment, au point que perſonne

ne reconnoiſſoit ſa troupe, & pas un bataillon ni un eſcadron n'étoient enſemble.

La Maiſon du Roi dut ſon ſalut à la mépriſe d'un officier des ennemis, qui porta un ordre aux troupes rouges, les prenant pour les leurs : il fut pris ; &, voyant qu'il devoit partager le péril avec elles, il les avertit qu'elles alloient être enveloppées ; & leur montra la diſpoſition qui s'en faiſoit. Chacun d'eux, bien étonné, raiſonnoit ſur les moyens d'exécuter leur retraite, lorſque le Vidame d'Amiens qui, comme tout nouveau Maréchal-de-camp, ne diſoit pas grand'choſe, ſe mit à leur remontrer que, tandis qu'ils délibéroient, ils alloient être enfermés, puis voyant que leur incertitude continuoit, il les exhorta à le ſuivre, & ſe tournant vers les Chevaux-Légers, de la garde, dont il étoit capitaine : Marche à moi, leur dit-il, en digne frère & ſucceſſeur du duc de Montfort, & perçant, à leur tête, une ligne de cavaliers ennemis, il en trouva derrière elles une autre d'infanterie, dont il eſſuya tout le feu, mais qui s'ouvrit pour lui donner paſſage.

A l'inſtant, le reſte de la Maiſon du Roi profitant d'un mouvement ſi hardi, ſuivit cette compagnie, puis les autres troupes qui ſe

trouvèrent là, & toutes firent leur retraite ensemble toute la nuit en bon ordre jusqu'à Gand, toujours menés par le Vidame, qui, pour avoir su prendre à temps & seul son parti avec sens & courage, sauva ainsi une partie considérable de cette armée.

Les autres débris se retirèrent comme ils purent avec tant de confusion, que le chevalier du Rosel, Lieutenant-général, n'en eut aucun avis, & se trouva, le lendemain matin, avec cent escadrons, qui avoient été totalement oubliés. Sa retraite, ainsi *esseulée* en plein jour, devenoit très-difficile; mais il n'étoit pas possible de soutenir le poste qu'il occupoit jusqu'à la nuit; il se mit donc en marche. Nangis, aussi tout nouveau Maréchal-de-camp, aperçut des pelotons de grenadiers épars; il en trouva de traîneurs; bref, de pure bonne volonté, il en ramassa jusqu'à quinze compagnies; &, par cette volonté même, fit, avec les grenadiers, l'arrière-garde de la colonne du chevalier du Rosel, si étrangement abandonnée.

Les ennemis passèrent les haies & un petit ruisseau, l'attaquèrent souvent, il les soutint toujours avec vigueur; ils firent une marche de plusieurs heures, qui fut un véritable combat; à la fin ils se retirèrent par des chemins

détournés, que l'habitude de la guerre avoit appris au chevalier de Rofel, grand & excellent partifan. Ils arrivèrent au camp, après y avoir caufé une cruelle inquiétude, pendant quatorze ou quinze heures, qu'on ignoroit ce qu'ils étoient devenus.

M. le duc de Bourgogne ne fit que traverser Gand, fans s'y arrêter, & continua de marcher jufqu'à Lawendeghem avec la tête des troupes qui y arrivoit; il y établit fon quartier général, & fon camp le long & derrière le canal de Bruges, pour y faire repofer fes troupes en fureté avec l'abondance des derrières, en attendant qu'on prît un parti & la jonction de Barwick.

M. de Vendôme (je continue de rapporter fimplement les faits) arriva féparément à Gand, entre fept & huit heures du matin, trouva des troupes qui entroient dans la ville, s'arrêta avec le peu de fuite qui l'avoit accompagné, mit pied à terre, défit fes chauffes, & pouffa fa felle tout auprès des troupes, en les voyant défiler; il entra auffitôt après dans la ville, ne s'informa de quoi que ce fût, fe jeta dans un lit, & y demeura plus de trente heures fans fe lever, pour fe repofer de fes fatigues. Il apprit enfuite, par fes gens, que l'armée étoit à Lawendeghem;

il l'y laiſſa, continuant à ne s'embarraſſer de rien, à bien ſouper, & à ſe bien repoſer de plus en plus dans Gand, pluſieurs jours de ſuite, ſans ſe mêler en aucune ſorte de l'armée.

On cacha tant qu'on le put la perte que nous fîmes dans ce combat. Il y eut quatre mille hommes & ſept cents officiers priſonniers, du nombre deſquels fut Biron, ſans ce qu'on en ſût depuis : la diſperſion fut prodigieuſe.

Dès que M. le Duc de Bourgogne fut à Lawendeghem, il écrivit au Roi en fort peu de mots, & ſe remit du détail au duc de Vendôme. Il ne fut point auſſi circonſpect avec ſon épouſe, à qui il manda que l'opiniâtreté ordinaire, & la ſécurité du Général, qui l'avoient empêché de marcher deux jours, au moins, plus tard qu'il ne falloit, étoient la cauſe du triſte évènement qui venoit d'arriver; qu'un autre pareil lui feroit quitter le métier, s'il n'en étoit empêché par des ordres précis, auxquels il devoit une obéiſſance aveugle; qu'il ne comprenoit ni l'attaque, ni le combat, ni la retraite, & qu'il en étoit ſi outré qu'il n'en pouvoit dire davantage.

Le courrier qui portoit ces lettres en prit

une, en paſſant à Gand, que M. de Vendôme écrivoit au Roi, par laquelle il tâchoit de perſuader, dans une page, que le combat n'étoit pas déſavantageux : peu après il en dépêcha une autre, par laquelle il mandoit au Roi, mais en peu de mots, qu'il auroit battu les ennemis, s'il avoit été ſoutenu, & que ſi, contre ſon avis, on ne ſe fût pas opiniâtré à la retraite, il les auroit certainement écraſés le lendemain : Quant au détail, il s'en remettoit à M. le duc de Bourgogne.

Ainſi ce détail, renvoyé de l'un à l'autre, ne vint point, aigrit la curioſité & commença les ténèbres, dans leſquelles Vendôme avoit intérêt de ſe ſauver, & qui finirent par perdre M. le duc de Bourgogne dans l'eſprit aigri d'un monarque qui, ſous une feinte ſécurité, ne pouvoit ſe diſſimuler l'impuiſſance où il tomboit chaque jour de réſiſter à ſes ennemis.



Bataille de Ramillies, en 1706 (1).

LE Roi n'avoit rien tant recommandé au maréchal de Villeroy, que de ne point ou-

(1) Près de la Méhaigne & vers les ſources de la petite Ghette, le maréchal de Villeroy avoit campé ſon armée. Le centre étoit à Ramillies, village devenu auſſi fameux

blier d'ouvrir la campagne par une bataille. Il commençoit à sentir le poids de la guerre; il avoit dès lors envie de la terminer; mais il vouloit donner la paix & non la recevoir.

---

qu'Hochstet. Il eût pu éviter la bataille; les Officiers-Généraux lui conseilloient ce parti; mais le désir aveugle de la gloire l'emporta. Il fit, à ce qu'on prétend, la disposition de manière qu'il n'y avoit pas un homme d'expérience qui ne prévît le mauvais succès. Des troupes de recrue, ni disciplinées, ni complettes, étoient au centre. Il laissa les bâgages entre les lignes de son armée: il posta sa gauche derrière un marais, comme s'il eût voulu l'empêcher d'aller à l'ennemi.

Marlborough, qui remarquoit toutes ces fautes, arrange son armée pour en profiter. Il voit que la gauche de l'armée Françoise ne peut aller attaquer sa droite. Il dégarnit aussi-tôt cette droite, pour fondre sur Ramillies, avec un nombre supérieur. M. de Gassion, Lieutenant-Général, qui voit ce mouvement des ennemis, crie au Maréchal: „ Vous êtes perdu, si vous ne changez votre ordre „ de bataille. Dégarnissez votre gauche, pour vous opposer à l'ennemi à nombre égal. Faites approcher vos „ lignes davantage. Si vous tardez un moment, il n'y a „ plus de ressource „. Plusieurs Officiers appuyèrent ce conseil salutaire. Le Maréchal ne les crut pas. Marlborough attaque; il avoit à faire à des ennemis rangés en bataille, comme il les eût voulu poster lui-même pour les vaincre. Voilà ce que toute la France a dit; & l'Histoire est en partie le récit des opinions des hommes; mais ne devoit-on pas dire aussi que les troupes des alliés étoient mieux disciplinées, que leur confiance en leurs Chefs & en leurs succès passés, leur inspiroit plus d'audace? N'y eut-il pas des régimens François qui firent mal leur devoir? Et les bataillons les plus inébranlables au feu, ne font-ils pas la destinée des Etats? L'armée Françoise ne résista pas une demi-heure. On s'étoit battu près de huit heures à Hochstet, & l'on avoit tué près de huit mille hommes aux vainqueurs; mais à la journée de Ramillies on ne leur en tua pas deux mille cinq cents: ce fut une déroute totale: les François y perdirent vingt mille hommes & la gloire de la Nation.

Siècle de Louis XIV. VOLTAIRE.

Il espéroit tout de ses généraux & de ses troupes. Les succès d'Italie & du Rhin sembloient lui répondre de ceux de ses autres entreprises ; il aimoit assez Villeroy pour vouloir qu'il cueillît des lauriers. Il partit à la mi-Avril pour retourner en Flandre ; &, depuis son départ jusqu'à l'assemblée de son armée, le Roi le pressa sans cesse d'exécuter ce qu'il lui avoit si expressément ordonné.

Le génie court & superbe de Villeroy se piqua de ces ordres réitérés ; il se figura que le Roi doutoit de son courage, puisqu'il jugeoit nécessaire de l'aiguillonner si fort ; il résolut de tout hasarder pour le satisfaire, & lui faire voir qu'il ne méritoit pas de si durs soupçons.

Le Roi vouloit une bataille en Flandre ; mais il vouloit se mettre en état de la gagner. Dès que les lignes du Rhin furent prises, & le Fort-Louis dégagé, le Roi envoya ordre à Marchin de prendre dix-huit bataillons & vingt escadrons de son armée, laissant le reste à Villars, & de venir sur la Moselle, où il trouveroit vingt autres escadrons, de marcher avec le tout en Flandre, de joindre le maréchal de Villeroy, & à celui-ci de rien entreprendre sans cette jonction.

Villeroy, malgré ces ordres d'attendre Marchin, voulut pousser sa pointe. Marlborough

s'étoit avancé sans toutes ses troupes. Villeroy en avoit plus que lui ; cette raison lui donna de la confiance ; il ne douta point du succès ; il n'en voulut partager l'honneur avec personne, non seulement avec Marchin & les troupes qu'il lui amenoit, mais avec l'Électeur même, qui pourtant commandoit l'armée que le maréchal avoit laissée à Bruxelles, sans lui faire part de son dessein. Il s'avança donc, dès le vingt-deux Mai, vers l'endroit où, l'année précédente, Roquelaure avoit laissé percer nos lignes.

Sur l'avis de la marche & de l'approche de Marlborough, il fit un mouvement pour l'attendre ; puis, le vingt-quatre au matin, jour de la Pentecôte, un second, pour se porter dans un terrain, où feu M. de Luxembourg n'avoit jamais voulu s'exposer à combattre lui-même, & il en avoit été témoin, mais son sort & celui de la France, étoient qu'il l'oubliât.

Villeroy mit donc la maison du Roi & deux brigades de cavalerie de suite entre les villages de Taviers & de Ramillies. Taviers couvroit le flanc de la maison du Roi ; sa situation étoit sur un penchant, près de la Méhaigne, qui formoit un marais derrière ; &, dans ce village, il mit le comte de la Motte, avec six bataillons de l'Élec-

teur, & trois régimens de dragons. Il établit, dans celui de Ramillies, vingt-quatre pièces de canons, ſoutenues de vingt bataillons, qui le furent enſuite d'un plus grand corps d'infanterie. Il en prit le ſurplus pour occuper le terrain qui s'étendoit vers le village de Neuf-Égliſe, laiſſa la droite de ſa ſeconde ligne dans ſon ordre naturel, & porta ſon aile gauche devant un marais très-difficile, qui s'étendoit au delà de cette aile, laquelle ſe trouvoit à peu près en ligne avec la droite.

Comme il achevoit ſes diſpoſitions, l'Électeur, à peine averti, arriva aû grand galop de Bruxelles. Il avoit grand lieu de ſe plaindre, & peut-être encore de blâmer ce qui ſe faiſoit; mais il n'étoit pas temps; il n'y avoit que celui d'achever ce qui étoit commencé, à quoi il ſe prêta ſans humeur, & de bonne grâce, en attendant un autre loiſir.

Il étoit deux heures après-midi, quand l'armée ennemie, arrivée en bel ordre en préſence, commença à eſſuyer le canon de Ramillies. Il obligea leurs troupes à faire halte, pour attendre le leur, qui, fort promptement après, ſe trouva en batterie. La canonnade dura bien une heure. Ils marchèrent enſuite à Taviers, avec du canon. Ils

y trouvèrent moins de résistance qu'à leur droite, & s'en rendirent maîtres. Dès ce moment, ils firent marcher leur cavalerie. Ils s'étoient aperçus fort à temps que le marais que couvroit notre gauche empêcheroit les deux ailes des deux armées de pouvoir se joindre. Ils avoient fait couler la leur derrière leur centre, en avoient formé plusieurs lignes, les unes sur les autres, mais sans confusion : derrière leur gauche, ils eurent ainsi toute la cavalerie de leur armée, vis à vis de notre droite, & en état de s'en servir, tandis que toute la moitié de la nôtre demeura inutile dans un poste où elle ne pouvoit agir. Elle avoit vu toute celle des ennemis disparoître de devant elle entièrement. Ce mouvement, qui devoit lui servir d'exemple, ne l'ébranla point. Gassion qui la commandoit, comme l'ancien Lieutenant-Général de notre gauche, s'en tourmenta fort, mais sans succès. Il lui étoit ordonné de ne bouger de là, sans ordre. Il eut beau envoyer des aides-de-camp, nul ordre ne lui parvint.

Guiscard, l'ancien Lieutenant-Général de la droite, la fit ébranler, au mouvement des ennemis. La maison du Roi, à la première ligne de la cavalerie de cette aile,

fit une charge vigoureuſe. Les eſcadrons rouges de la maiſon du Roi percèrent trois lignes de cavalerie qui s'ouvrirent, tandis que leur droite emporta la première ligne. Les rouges gagnèrent plus de cinq cents pas de terrain. Ils chargèrent encore tout de ſuite, avec ſuccès, des eſcadrons qui les vouloient prendre en flanc. Ils ſe rallièrent après, en faiſant demi-tour à droite, & en chargèrent encore ſix autres. Ils trouvèrent, après, une quatrième ligne devant eux, & furent en même temps pris par derrière. Cette aventure étoit ſurvenue à leur droite, plutôt qu'à eux, qui ne put ainſi leur donner du ſecours. Le même malheur étoit arrivé à leur gauche. Les ennemis qui avoient là, ligne ſur ligne, ne firent par-tout que s'ouvrir, pour laiſſer engager la nôtre bien avant, & ſe réformer enſuite, & la prendre par-devant & par-derrière.

Plus de protection du village de Taviers, dont les ennemis, comme je l'ai dit, s'étoient rendus maîtres, & ſe ſervoient, au contraire, de notre canon ſur nous, & le village de Ramillies étoit trop éloigné. Ce fut donc pour nos troupes, à repaſſer qui pût, un petit marais, dont le milieu étoit difficile, & dont aucun ne ſe feroit tiré,

ſans un peloton d'infanterie, qui, de ſoi-même, & ſans ordre, ſe détacha, ſe poſta ſur le bord, & protégea, de ſon feu, ceux qui purent repaſſer. Le déſordre & l'inégalité de cette charge donnèrent lieu à de grands inconvéniens, & à diverſes plaintes fâcheuſes. Ce qui demeura enſemble ou ſe rallia de la maiſon du Roi, demeura en bataille derrière le village de Ramillies : le feu y fut prodigieux.

Nos troupes pénétrèrent juſqu'au centre des ennemis; mais leur grand nombre les rechaſſa bien vîte; &, dans ce déſordre, ils emportèrent le village de Ramillies, & eurent tout le canon que nous y avions mis. Le duc de Guiche, à la tête du régiment des Gardes, s'y défendit quatre heures durant, & y fit des prodiges.

La ſeconde ligne de cavalerie de la droite, preſque toute Bavaroiſe ou Wallonne, avoit refuſé tout net au duc de Villeroy & à Souſternon, Lieutenant-Général, de ſoutenir la première, & demeura ſans rien faire.

Toute notre gauche reſta inutile, le nez dans ce marais, & perſonne vis à vis d'elle, ſans branler de ce poſte. Notre droite tout à fait rompue, le centre enfoncé, & l'infanterie, qui avoit preſque toute combattu, rebutée.

L'Électeur se porta par-tout avec une grande valeur. Le Maréchal de Villeroy couroit éperdu, & ne savoit remédier à tout ce qui arrivoit de sinistre. Il montra de la valeur; mais ce fut tout; on n'en doutoit pas, ni qu'il fût en lui d'y mettre autre chose. Il ne fut donc plus question que de se retirer.

La retraite commença dans un grand ordre; mais bientôt survint la nuit, qui mit la confusion. La cavalerie de la gauche rompit l'infanterie, en pressant trop sa marche, qui dura toute la nuit. Le défilé de Judoigne se trouva tellement engorgé de gros bagages & de quelques menus, & de ce qu'on avoit pu retirer d'artillerie, que tout y fut pris. Enfin, l'armée arriva à Louvain; mais on ne se crut en sureté, qu'après avoir passé le canal de Wilworde, sans néanmoins que les ennemis eussent suivi de trop près. Bruxelles, dont Bagnolz & Bergheick étoient sortis à temps avec le trésor & les blessés qu'on avoit pu transporter, fut le premier fruit de la victoire. Anvers, Malines & Louvain ne tardèrent pas à prêter, comme Bruxelles, ferment à l'Archiduc. Ce ne fut que le commencement du retour des Pays-Bas Espagnols, à la maison d'Autriche. Une action qui eut de si grandes & de si rapides suites, ne coûta point quatre mille

hommes, mais une grande difperfion, qui revint prefque toute, & en fort peu de temps, rejoindre chacun fon corps.

Jamais bataille, où la perte ait été plus légère; jamais aucune, dont les rapides fuites ayent été plus prodigieufes. A l'exception de Namur, Mons, & fort peu d'autres places, tous les Pays-Bas Efpagnols furent perdus, & une partie des nôtres même. Jamais rapidité ne fut comparable à celle-là. Les ennemis en furent auffi étonnés que nous. La douleur s'en augmenta chaque jour, par le retour de tout ce qui réjoignoit, & qu'on croyoit perdu.



Confpiration découverte dans Luxembourg.

LE Prince Eugène paffa la Mofelle le dernier Juin, embarqua fon infanterie à Coblentz, & marcha fur Maftricht. On découvrit, en même temps, une confpiration dans Luxembourg. Quelques ouvriers, & gens du peuple crurent pouvoir profiter de la maladie du Comte d'Hoftel, Gouverneur de la Place, qui étoit à l'extrémité, pour y faire entrer les ennemis. Le Prince Eugène s'en étoit mis à

portée. Dony, Lieutenant-Général, & Lieutenant des Gardes-du-Corps, très-bon Officier, & fort galant homme, commandoit sous le Comte d'Hostel; il fit arrêter un boulanger, qui découvrit tous les complices; ils furent pendus.

Le Roi de Suède, victorieux en Saxe.

LE Roi de Suède, triomphant en Pologne, où il avoit fait un Roi à son gré, ayant écarté les Moscovites, & réduit l'Électeur de Saxe à une abdication dans toutes les formes, mena son armée en Saxe, dont, outre la subsistance, il tira des trésors. Dresde, Leypsig, toute la Saxe, subit le joug. La Souveraine se retira à Bareith, chez son pére.

La paix (1), signée en secret, le Roi de Pologne

(1) Telles furent les conditions de cette étrange paix, ainsi que Charles XII les dicta à son Conseiller le comte Piper.

Je consens de donner la paix aux conditions suivantes, auxquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien.

1°. Que le roi Auguste renonce pour jamais à la couronne de Pologne; qu'il reconnoisse Stanislas pour légitime Roi & qu'il promette de ne jamais songer à remonter sur le trône, même après la mort de Stanislas.

2°. Qu'il renonce à tous autres traités & particulièrement à ceux qu'il a faits avec la Moscovie.

3°. Qu'il renvoye avec honneur en mon camp les Princes

Pologne forcé, par le reste de son parti en Pologne, à qui il n'avoit osé s'avouer, attaqua un corps de Suédois, commandé par le Général Mardefeld, fort inférieur, qu'il défit. Mardefeld y perdit trois mille hommes, & se retira en Silésie, dont l'Empereur n'osa se fâcher. Là dessus, le Roi de Suède éclata contre un manque de foi si insigne. C'est ce qui lui fit imposer au Roi de Pologne les conditions les plus humiliantes, & achever de ruiner ses pays, par tout ce que Charles XII en exigea. Il dicta la paix par laquelle, outre beaucoup d'autres détails, il le fit consentir à abandonner tout ce qu'il lui restoit de parti, & la Pologne avec la Lithuanie à Stanislas, à en quitter le titre, & ne porter plus que celui de Roi-Électeur; de souffrir toute l'armée Suédoise en Saxe, aux dépens du pays, jusqu'au mois de Mai, c'est-à-dire six mois encore; délivrer ce qu'il avoit en Saxe de troupes Moscovites; de renoncer à toute alliance avec le Czar; de remettre en liberté les deux Sobieski, fils du feu Roi de Pologne; enfin, de lui envoyer,

ces Sobieski, & tous les prisonniers qu'il a pu faire.

4°. Qu'il me livre tous les déserteurs qui ont passé à son service, & nommément Jean Patkul, & qu'il cesse toutes procédures contre ceux qui, de son service, ont passé dans le mien.

pieds & poings liés, le Général Patkul, auquel, incontinent après, il fit couper publiquement la tête.

Ce Patkul (1) étoit passé en Pologne, sur ce qu'étant député, à Stockholm, de la noblesse de Livonie, poussée à bout par la Chambre des Révisions, qui ruina la noblesse de Suède, & l'anéantit, sous le précédent règne, & dont les exactions & ceux qui les exerçoient étoient encore plus insupportables, il avoit parlé, avec tant de liberté, qu'il avoit été obligé de s'enfuir. C'étoit un homme de tête, de ressource, & de grand courage, qui étoit fort suivi &

(1) Patkul, proscrit en Suède pour avoir soutenu les priviléges de la Livonie, avoit été Général du roi Auguste; mais son esprit altier & vif s'accommodant mal des hauteurs du général Flemming, favori du Roi, plus impérieux & plus vif que lui, il avoit passé au service du Czar, dont il étoit alors général & Ambassadeur auprès d'Auguste. C'étoit un esprit pénétrant; il avoit démêlé que les vues de Flemming & du Chancelier de Saxe étoient de proposer la paix au Roi de Suède à quelque prix que ce fût. Il forma aussi-tôt le dessein de les prévenir, & de ménager un accommodement entre le Czar & la Suède. Le Chancelier éventa son projet, & obtint qu'on se saisît de sa personne. Le roi Auguste dit au Czar que Patkul étoit un perfide qui les trahissoit tous les deux : il n'étoit pourtant coupable que d'avoir trop bien servi son nouveau maître.

Charles XII oubliant que Patkul étoit Ambassadeur du Czar, & se souvenant seulement qu'il étoit son sujet, ordonna au Conseil de guerre de le traiter avec la dernière rigueur. Il fut condamné à être rompu vif & à être mis en quartiers.

fort accrédité dans ſon pays, lequel étoit outré contre la Suède, & plus encore, contre ſes Miniſtres.

Patkul, n'eſpérant plus de ſureté ſous cette domination, ne ſongea plus qu'à ſe venger de la Suède. Il perſuada au Roi de Pologne d'entrer en Livonie, & d'y appeler les Moſcovites. Le ſuccès répondit à ce qu'il s'en étoit propoſé. Aucun Général ennemi ne nuiſit plus que lui aux Suédois. Il en encourut une haine ſi perſonnelle, que le Roi de Suède ne voulut point de paix, qu'avec une condition expreſſe qu'il lui ſeroit livré. Il le fut; il lui en coûta la vie ſur un échaffaut, & au Roi de Suède, un obſcurciſſement à ſa gloire.

Cette gloire lui avoit dreſſé un tribunal en Saxe, qui impoſa des lois à tout le Nord, à une partie très-vaſte de l'Allemagne, à l'Empereur même, qui n'oſa lui rien refuſer, & à qui il demanda des reſtitutions & d'autres choſes fort dures. Il étoit en poſture d'être le dictateur de l'Europe, & de faire faire la paix à ſon gré ſur la ſucceſſion d'Eſpagne. Toutes les Puiſſances en guerre avoient recours à lui; il étoit mieux avec la France, & plus enclin à elle qu'à pas une des autres; & toutes, malgré leurs ſuccès contre la France, le craignirent.

Ainsi placé en Allemagne, les puissances se trouvoient au point d'en passer par tout ce qu'il eût voulu, plutôt que de risquer de l'y voir avancer avec son armée, & se déclarer contre elles. Les plus grands Rois sont bien malheureux.

Piper (1), l'unique ministre de Charles XII, il l'avoit toujours suivi; il avoit toute sa confiance. Tout occupé de troupes, de subsistances, de guerre, ce héros emporté par cette passion & par l'amour de la vengeance, ne donnoit aux affaires d'État qu'une attention superficielle. L'Empereur & l'Angleterre gagnèrent Piper, à force d'argent & de promesses. Piper, vendu de la sorte, se servit de ces deux passions de son maître, pour le tirer de Saxe, & le faire courir après le Czar,

(1) Le comte Piper avoit obtenu la confiance de Charles XII, ayant réussi dans le projet d'ôter la régence à la Reine-mère & d'avancer la majorité du Roi. Il fut son premier Ministre & son ami de cœur. Prisonnier des Russes à la bataille de Pultava, il en fut traité durement, parce que le Czar étoit persuadé, comme le reste de l'Europe, que ce Ministre avoit vendu son maître au duc de Marlborough, & avoit attiré sur la Moscovie les armes de la Suède, qui auroient pu pacifier l'Europe. Ce Ministre mourut quelques années après en Moscovie, peu secouru par sa famille, qui vivoit à Stockholm dans l'opulence, & plaint inutilement par son Roi, qui ne voulut jamais s'abaisser à offrir pour son Ministre une rançon qu'il craignoit que le Czar n'acceptât pas; car il n'y eut jamais cartel d'échange entre Charles & le Czar.

pour le détrôner, comme il avoit fait le Roi de Pologne. Rien ne put le détourner d'une si hasardeuse folie. L'objet & le péril qui y étoit attaché, fut pour lui un double attrait. Piper l'y nourrit & l'y précipita. Le traître y périt dans les cachots des Moscovites, & son maître, qui ne s'en sauva que par des miracles, & qui en fit encore, du plus grand courage de cœur & d'esprit, ne fit que palpiter depuis, & ne figura plus en Europe.



Suite du Combat d'Oudenarde; Siége & Prise de Lille par les Alliés.

LE duc de Barwick, établi dans Douay, étoit arrivé trop tard pour sauver l'Artois des courses & des contributions. Sa présence servit seulement à les en faire retirer avec plus d'ordre, mais sans leur faire rien perdre de leur butin. Ils tirèrent trois millions cinq cent mille livres de ce malheureux pays; ils exigèrent la plupart des contributions en provisions de toutes les sortes: ce qui montra leur dessein de faire un grand siege.

Le Prince Eugène, retourné au devant de son armée, s'étoit long-temps arrêté à Bru-

xelles, & y avoit fait préparer un convoi immense, qui fut de plus de cinq mille chariots, outre ceux des gros bagages de leur armée, qu'ils envoyèrent à vide pour revenir pleins avec le convoi. Lorsqu'il fut en état, le prince Eugène l'escorta lui-même avec son armée, jusqu'à celle du duc de Marlborough, avec une peine & des précautions infinies.

On ne pouvoit ignorer, dans la nôtre, de si grands préparatifs, & une marche si pesante & si embarrassée. Le duc de Vendôme voulut en profiter & la faire attaquer par la moitié de ses troupes. Le projet en étoit beau, & le succès sembloit devoir être favorable : en ce cas, l'action étoit également glorieuse & utile : elle ôtoit aux ennemis le fruit de leur victoire, leur causoit une perte infinie par celle de ce prodigieux amas, dont nous aurions profité en partie; leur siége étoit avorté, & ils ne pouvoient plus rien entreprendre, que très-difficilement, du reste de la campagne. Ypres, Mons, Lille ou Tournay, une de ces quatre places étoit leur objet, & rien de si important que d'en empêcher le siége.

M. le duc de Bourgogne s'opposa néanmoins à l'attaque du convoi; il fut soutenu,

dans cet avis, par quelques uns, & contredit par un bien plus grand nombre; M. de Vendôme, si opiniâtre jusqu'alors, & si rempli de cette obéissance à ses vues, sous la condition de laquelle M. le duc de Bourgogne avoit le commandement honoraire de son armée, ne s'en souvint plus dans cette occasion décisive. Il céda tout court, en protestant de son avis, & laissa tranquillement passer le convoi.

Il suivoit son projet, qui n'étoit pas de faire une belle & utile campagne, mais d'en faire faire une à ce Prince, qui le perdît sans retour. L'opiniâtreté & l'audace lui avoient servi à Oudenarde; il n'espéra pas ici un moindre succès de sa déférence; &, par deux moyens opposés, il alla également à son but.

M. de Boufflers demanda au Roi, & obtint avec peine la permission de défendre la place qui étoit assiégée par les ennemis, toutes étant de son gouvernement général. La défense de Namur répondoit de celle que Boufflers feroit ailleurs. Il eut à Lille toute sorte de munitions de guerre & de bouche, force artillerie, trois Officiers principaux, dix-neuf bataillons, deux autres d'invalides, quelque cavalerie, deux régimens de dragons, & il enrégimenta trois mille hommes de la jeunesse

de la ville & des environs, qui voulut de bon gré ſervir au ſiége. Les ennemis y amenèrent d'abord cent dix pièces de canons, & cinquante mortiers. Il étoit pourtant vrai que la plupart des bataillons qui étoient dans Lille ſe trouvèrent des nouveaux, qui n'avoient jamais entendu tirer un coup de fuſil; qu'il n'y avoit que médiocrement de poudre, & qu'il s'y trouva quantité d'autres manquemens que l'on auroit pu éviter pendant l'intervalle que les ennemis mirent à inveſtir cette place.

Elle le fut le douze Août. Le prince Eugène, qui faiſoit le ſiége, ouvrit la tranchée le vingt-deux. Le duc de Marlborough commandoit l'armée d'obſervation. Il paſſa l'Eſcaut pour empêcher la jonction du duc de Barwick avec M. le duc de Bourgogne, dont l'armée étoit toujours à Lawendeghem. Sur les ordres réitérés du Roi, elle ſe mit cependant en marche. M. le duc de Bourgogne arriva avec ſon armée, le mardi vingt-huit Août, à Ninove, ſur le minuit. Le lendemain, vingt-neuf, le duc de Barwick vint le ſaluer ſur les neuf heures du matin, accompagné d'un très-petit nombre des principaux de ſon armée, qu'il avoit laiſſé à Gamarache, & qui joignit, le trente, la grande armée, dans ſa marche à Leſſines.

Jamais armée ne fut si formidable, après cette espèce d'incorporation; elle étoit composée de cent quatre-vingt-dix-huit escadrons, quarante-deux de dragons, & de cent trente bataillons, outre ce qui avoit été dispersé dans les places & dans les postes, & ce qui n'avoit pas rejoint depuis l'action d'Oudenarde; tous les corps distingués, la plupart des vieux, & ceux d'élite, la fleur de la cour en militaire, double équipage de vivres & d'artillerie, abondance d'argent & de toutes choses, commodités à souhait du pays & du voisinage de nos places, vingt-trois Lieutenans-généraux, vingt-cinq Maréchaux-de-camp en ligne, soixante-dix-sept Brigadiers, enfin ce qui, de mémoire d'homme, ne s'étoit jamais vu, & une ardeur de combattre qui ne pouvoit être plus vive, plus naturelle & plus générale.

Il faudroit un journal de ce grand siége pour raconter les merveilles de la capacité & de la valeur de cette défense; les sorties furent fréquentes & tout fut disputé pied à pied, tant que chaque point de terre le put être. La poudre commençoit à manquer : le maréchal de Boufflers donnoit souvent de ses nouvelles; on songea à jeter dans la place quelques secours, s'il étoit possible. Le che-

valier de Luxembourg, Maréchal de France, fut chargé de le tenter ; il y marcha de Douay, & l'exécuta bravement la nuit du vingt-huit au vingt-neuf Septembre, & y jeta avec lui deux mille cavaliers, ayant chacun un fusil au lieu d'un mousqueton, & soixante livres de poudre en croupe. Deux régimens d'infanterie, qui s'y devoient jeter avec lui, ne purent réussir : il y eut peu de perte.

L'action du neuf au dix Octobre fut extrèmement vive; ce fut le quinzième grand combat depuis le commencement du siége. On étoit cependant fort occupé de toutes les mesures qu'on pouvoit prendre pour empêcher les convois (1) aux ennemis, qui en avoient

(1) Le duc de Marlborough voyant qu'on avoit épuisé une quantité prodigieuse de munitions devant Lille, & qu'il seroit difficile d'en avoir par Oudenarde, pria la reine d'Angleterre d'envoyer à Ostende le convoi qu'elle avoit destiné pour le Portugal. Le Duc étoit en ce temps-là tout-puissant à la cour & le maître du Conseil. L'Ambassadeur de Portugal eut beau faire des représentations, le chevalier Bings eut ordre de se rendre à Ostende. Le Mylord ayant la nouvelle de son arrivée, fit partir le lendemain un grand détachement qui se saisit du passage du canal de Nieuport, du village de l'Effingue & du bourg Voudembourg, en deçà du canal; puis il envoya six cents chariots vides chercher le convoi. Pendant qu'il faisoit ces dispositions pour le faire venir, les François en faisoient d'autres pour l'arrêter. On ne pouvoit prendre des précautions trop justes, puisque de là dépendoit la continuation ou la levée du siége. M. de Vendôme voulut se charger de cette commission; mais M. le duc de Bour-

déjà amené un devant la place. La Connelaye, capitaine aux Gardes, qui commandoit à Nieuport, eut ordre alors d'en lâcher les éclufes : on efpéroit par là mettre affez d'eau dans le pays pour empêcher les convois que les ennemis ne pouvoient tirer que d'Oftende, ou les obliger à un détour qui donneroit le temps d'arriver aux troupes qu'on envoyoit au comte de la Mothe, chargé de les couper. Le duc de Barwick alla à Bruges, où quarante batail-

gogne fut bien aife que le comte de la Motte en eût l'honneur. Le comte part auffi-tôt pour s'aller pofter entre Bruges & Nieuport, avec dix-huit ou vingt mille hommes. Il ne fut pas plutôt à Bruges qu'il apprit que le convoi marchoit; il le joignit à deux heures après-midi; l'efcorte en étoit foible, mais la fituation du terrain où il fe trouva ne pouvoit pas nous être plus défavantageufe. Le général Webb, qui n'avoit que vingt-deux bataillons, s'étoit pofté dans l'ouverture qui eft entre les bois de Winindale & des Broffeilles, qui forment un bois de l'autre côté, par où il falloit que les François paffaffent pour aller à lui. Ces troupes, mifes en embufcade, nous chargèrent dès que nous fûmes dans le défilé, faifant feu fur les deux flancs, pendant que le Général attaquoit en front. Tous les efforts du comte de la Motte furent inutiles. Après s'être battu deux heures, il fallut fe réfoudre à la retraite. Il y eut environ quinze cents hommes tués ou bleffés, & les ennemis en eurent huit cents. Une partie des charrettes avoit défilé du côté de Lille pendant l'action; l'autre étoit retournée à Oftende. Le duc de Vendôme, pour empêcher qu'il ne paffât d'autres provifions au camp, alla faire couper les digues, ce qui inonda tout le pays aux environs d'Oftende. Cependant cette précaution fut encore inutile, parce que les Alliés, par le moyen de leurs bateaux plats, trouvèrent le fecret de faire paffer toute forte de provifions, & les munitions dont ils eurent befoin.

Mémoires pour l'Hiftoire. D'AVRIGNY.

lons & cinquante escadrons se rendirent en même temps.

Cependant les chariots vides, arrêtés par l'inondation, trouvèrent le moyen de passer, & arrivèrent à Ostende. La question fut du retour. Ils le firent par dégrés avec les plus grandes précautions, pour s'approcher au plus près, & passer ensuite à force ouverte. Barwick, tout porté sur les lieux, fut pressé par les Officiers principaux de faire lui-même l'attaque de ce convoi; mais il leur ferma la bouche, en leur montrant l'ordre précis de la cour, qui commettoit à cette expédition la Mothe, c'est-à-dire l'homme le plus court, le plus opiniâtre, & le plus incapable qui fût peut-être parmi les Lieutenans-généraux.

Les ennemis avoient retranché le poste de Wynindal, pour couvrir la marche de leur convoi qui étoit immense. La Mothe crut faire merveille que d'attaquer ce poste: Cadogan le defendit mieux, ébranla la Mothe, sortit malgré lui, le poussa, le battit, le dissipa avec la moitié moins de forces que n'en avoit la Mothe. Le convoi cependant arriva au camp du prince Eugène, qui manquoit absolument de tout, & y rendit l'ame, l'abondance & la joie.

Le Roi, qui vouloit absolument secourir Lil-

le, avoit ordonné à Vendôme de présenter le combat à Marlborough, & de faire toutes choses pour empêcher la prise de cette importante place. Mais Vendôme, qui suivoit constamment son projet de perdre M. le duc de Bourgogne, temporisoit toujours, & amusoit le Roi par des espérances qu'il étoit bien loin de réaliser. Avec toutes ses promesses, Lille succomboit; les ennemis y avoient fait, le vingt & le vingt-un, trois nouvelles brèches: la poudre & les munitions manquoient.

Tant de difficultés insurmontables décidèrent enfin le maréchal de Boufflers à suivre l'avis de toute sa brave garnison, de battre la chamade: rien ne lui fut refusé de tout ce qu'il demanda. Ce qu'il y eut de singulier dans cette capitulation, qui fut signée le vingt-trois Octobre, après deux mois de tranchée ouverte, fut la liberté que M. le duc de Boufflers obtint de l'envoyer à M. le duc de Bourgogne, pour être tenue, s'il l'approuvoit, sinon demeurer nulle & non avenue; Coëtquen fut chargé de la lui porter à son camp sous Tournay. Il trouva ce Prince jouant au volant, & sachant déjà cette triste nouvelle. La vérité est que la partie ne fut pas interrompue, & que, tandis qu'elle s'achevoit, Coëtquen alla voir ce qu'il lui plut.

Le maréchal de Boufflers entra, le vingt-six, au soir, dans la Citadelle; il offrit, à tous les soldats qui y étoient destinés, de donner congé à ceux qui ne voudroient pas entrer : pas un seul ne l'accepta. La tranchée fut ouverte devant la citadelle, la nuit du vingt-neuf au trente Octobre. Les ennemis attaquèrent l'avant-chemin couvert, le sept Novembre, dont ils furent repoussés avec assez de perte.

En attendant, les ennemis désolèrent l'Artois. Cheladet y marcha avec trente escadrons, & à la fin leur fit quitter prise, & abandonner la Bassée, où le prince d'Auvergne s'étoit fortifié ; mais il en coûta bon au pays.

Dans les premiers jours de Décembre, il ne restoit plus au maréchal que vingt milliers de poudre, & très-peu d'autres munitions, & encore moins de vivres : ils avoient mangé huit cents chevaux, tant dans la ville que dans la citadelle. Boufflers, qui ne se distinguoit que par son activité & sa prévoyance, en fit toujours servir à sa table, dès que les autres furent réduits à cette ressource, & en mangea lui-même. Il trouva toujours des inventions de donner de ses nouvelles & d'en recevoir.

Le Roi, voyant l'état des choſes, lui envoya un ordre de ſa main, de ſe rendre, qu'il garda ſecret, ſans vouloir y obéir, & différa tant qu'il le put. L'Eſcaut forcé, la citadelle de Lille ſur le point d'être priſe, notre armée, pouſſée à bout de fatigues, & plus encore de néceſſité, demeura peu enſemble, & fut bientôt ſéparée, faute de pain, au ſcandale général, tandis qu'il n'étoit pas douteux que les ennemis, campés près de Gand, n'en vouluſſent faire le ſiége.

Les choſes en cet état, les Princes ne pouvoient plus demeurer, avec bienſéance, en Flandre. Ils eurent donc ordre de revenir, ainſi que Vendôme, qui, ſe ſentant toucher au moment de rendre compte, & redoutant de près ce que de loin il avoit ſi témérairement refuſé & audacieuſement inſulté, s'abaiſſa juſqu'à demander comme une grâce de paſſer l'hiver ſur la frontière, & d'y commander, en attendant le retour du printemps, & l'ouverture de la Campagne.

Cependant Boufflers, à bout de tout, ne put différer que de peu de jours, d'obéir à l'ordre qu'il avoit reçu de capituler. Il fit donc battre la chamade, & il obtint tout ce qu'il voulut, par ſa capitulation, qui, ſans diſpute, fut ſignée le neuf, de la meilleure

grâce du monde. Le Prince Eugène combla le maréchal de Boufflers d'honneurs infinis. Le Roi le fit Pair, lui donna pour son fils la survivance du gouvernement de Flandre, & celle des appointemens du gouvernement particulier de Lille, ce qui passoit cent mille livres de rente. Le fils de M. de Boufflers n'avoit alors que dix ans. Le Roi donna encore au Maréchal les entrées des premiers gentilshommes de la chambre. Il ajouta à ces grâces signalées & particulières, celle de prier le Marechal de lui dire s'il avoit omis quelque chose au delà capable de lui faire plaisir, afin qu'il pût le satisfaire en le lui accordant aussi-tôt.

Gand & Bruges (1) surpris par les Troupes du Roi.

BERGHEICK cependant cherchoit les moyens de tirer quelque reste du grand soulèvement des Pays-Bas Espagnols qu'il avoit

(1) Gand fut surpris le cinq Juillet 1708, par un détachement de l'armée commandée par M. le duc de Bourgogne. M. de la Faille, Brigadier des armées du Roi Catholique, qui avoit été grand-Bailli de cette ville, s'étoit chargé de cette commission, & l'exécuta sans résistance. Le château, dont la garnison étoit très-foible, se rendit

si bien concerté, & qui, selon toutes les apparences, auroit réussi, si le succès d'Écosse avoit répondu à notre attente. Le Grand-Bailli de Gand, fort accrédité dans la ville, y avoit continué ses pratiques; & mis les choses au point d'exécution, tandis qu'à Bruges, Bergheick procuroit aussi les mêmes menées, pour réussir à la fois. Il n'y avoit pas un bataillon entier dans ces deux places, & les bourgeois y étoient fort bien intentionnés pour l'Espagne. L'armée de M. le duc de Bourgogne sembloit ne songer qu'à subsister, en attendant de voir ce que feroient les ennemis.

Artagnan fut détaché le trois Juillet, avec un gros corps, sous prétexte de subsistance; &, le soir du même jour, Chémerault partit du camp de Braine-Lallen, avec deux mille chevaux & deux mille grenadiers, pour y faire un fourrage sur Tubise; mais, en effet, pour marcher diligemment à Ninove. Il s'y arrêta quelque temps, & con-

---

aussi. Bruges ouvrit en même temps ses portes, & le comte de la Mothe emporta Plassendal, l'épée à la main, ce qui coupa la communication d'Ostende avec Bruxelles & Mons. Notre armée, qui étoit campée entre Ninove & Grammont, marcha peu après pour s'aller emparer du poste de Leffines; ce qui occasionna le combat d'Oudenarde.

Mémoires pour l'Histoire, D'AVRIGNY.

tinua, après, sa marche sur Gand. Le quatre, à six heures du matin, il s'en trouva à une lieue, où il reçut des nouvelles de la Faye, Brigadier des troupes d'Espagne. Il lui mandoit qu'il étoit parti, la veille, de Mons, avec soixante Officiers ou soldats de son régiment, déguisé, & qu'il étoit maître de la porte de la Chaussée dont il avoit eu peu de peine à s'emparer.

Là dessus, Chémerault, avec ses troupes, poussa à Gand, le plus diligemment qu'il le put, mais non pas assez, pour ne point laisser la Faye dans le plus grand danger, & le Grand-Bailli & ses bourgeois en grande peine. Enfin, il arriva, & se rendit maître de la ville, sans essuyer un seul coup, & le peuple en témoigna sa joie. Chémerault trouva, dans la ville, quantité d'artillerie & de munitions. Il dépêcha le Chevalier de Nesle à M. le duc de Bourgogne, qu'il trouva sur le midi, faisant faire halte à son armée, sur le ruisseau de Pépinguen, qui à cette nouvelle, se remit aussi-tôt en marche. Comme la tête arrivoit au moulin de Goiche, l'armée ennemie parut sur les hauteurs de S.-Martin Lenniek. On crut qu'elle venoit attaquer dans la marche. La cavalerie se mit en bataille, pour donner le temps à l'infan-

terie d'arriver. Tout d'un coup, on vit l'armée ennemie s'arrêter, & commencer à camper. Là deſſus, notre armée fila vers la Dendre. Les ennemis s'étendirent, & marchèrent en arrière. L'arrière-garde de M. le duc de Bourgogne paſſa la Dendre à Ninove, le ſix, à ſept heures du matin, & toute l'armée vint camper, la droite ſur Aloſt, la gauche, à l'Eſcaut & à Scéhelbelle. Deux jours après, la Citadelle de Gand capitula, dont trois cents Anglois ſortirent. Gacé, fils du Maréchal de Matignon, en apporta la première nouvelle au Roi; &, en même temps, Fretteville, dépêché par le Comte de la Mothe, apprit au Roi qu'il s'étoit rendu maître de Bruges, avec la même facilité.



CAMPAGNE de 1709 en Eſpagne, Rouſſillon, Savoie & Flandre.

BESONS, naturellement timide, & qui mouroit toujours de peur de déplaire, & de ne pas réuſſir, manqua la plus belle occaſion du monde, de défaire les ennemis, au paſſage de la Sègre. Il fut preſſé d'en profiter; il voulut, puis il n'oſa; & la fin de tout cela fut, qu'il ramena ſes troupes en France. L'armée

de l'Archiduc, qui fut au moment d'être perdue, la Sègre à moitié paſſée par ces contretemps, en ſut profiter. Notre Cour blâma fort Beſons, d'avoir été ſi exact à ſes ordres, quoique très-précis ; celle d'Eſpagne, outrée, ſur le récit de ſes Officiers-Généraux, prit un parti d'éclat.

Philippe V partit bruſquement pour ſon armée ; mais il marcha à trop petites journées. La Reine l'accompagna les trois premières, & retourna régente à Madrid. Beſons paya de reſpect, d'obéiſſance & de raiſon, laiſſant faire le Roi, mais lui repréſentant les inconvéniens qui ſe vérifièrent exactement tous par l'expérience. Ce Prince, fâché de ſe voir hors de portée de rétablir les choſes, & de réparer ce qui avoit été manqué, quitta l'armée, au bout de trois ſemaines, & retourna à Madrid, plus vîte qu'il n'étoit venu. Beſons mit ordre à la ſubſiſtance des troupes & aux quartiers des vingt-ſix bataillons qu'il devoit laiſſer en Eſpagne, ſous Asfeld, & repaſſa les Pyrénées, avec le reſte de ſes troupes.

Telle fut la dernière campagne des François en Eſpagne, puiſque celles qui y étoient reſtées rentrèrent en France, avant l'ouverture de la campagne ſuivante, & mirent ainſi d'accord les deux cabales, après tant de bruit,

pour & contre leur retour. Il fut funeste à l'Espagne, & peu utile à la France; fruit d'un genre de Gouvernement, tel que celui que nous éprouvions depuis plusieurs années, & qui, sans un miracle tout à fait étranger, eût perdu ce Royaume, sans aucune ressource.

En Roussillon, l'objet est trop petit, pour s'arrêter à des détails. Le duc de Noailles, avec le peu qu'il y avoit, eut à faire, à moins encore. Il y battit deux fois les ennemis, qu'il surprit dans des quartiers, & ces légers succès retentirent fort à Versailles.

Barwick, sur la défensive, n'eut pas grand-chose à faire en Dauphiné. Le duc de Savoie s'y remua tard & mollement. Il étoit fort mécontent de l'Empereur, sur des fiefs de l'Empire de son voisinage, que le feu Empereur lui avoit promis, & que celui-ci ne vouloit pas lui donner. D'autres discussions de quartiers & de subsistances de troupes achevèrent de les brouiller, tellement que M. de Savoie ne se soucia point de profiter des avantages solides qu'il s'étoit préparés dans la campagne précédente pour celle-ci. Elle se passa en bagatelles, qui auroient pu aisément devenir utiles, & avoir des suites heureuses, par l'adresse du duc de Barwick, si le manque de vivres ne l'eût arrêté tout

court. Il ne laissa pas de battre Reybender, Général des troupes de Savoie, qui, avec trois mille hommes, voulut, le vingt-huit Août, attaquer, auprès de Briançon, une maison, appelée *la Vachette*, que Dillon avoit retranchée. Dillon les fit attaquer de droite & de gauche par des piquets, & quelques compagnies de grenadiers, leur tua sept cents hommes, & rechassa le reste dans la montagne.

La Flandre, dès l'ouverture de la campagne, fut l'objet principal, pour ne pas dire l'unique, de toute l'attention & de toutes les inquiétudes, & le fut, jusqu'à la fin de la campagne. Le prince Eugène & le duc de Marlborough, joints ensemble, continuoient leurs vastes desseins, & dédaignoient de les cacher. Leurs amas prodigieux annonçoient des siéges. Dirai-je que notre foiblesse les désiroit, & que nous ne comptions, sur notre armée, que pour la conserver. Il est pourtant vrai qu'Artagnan, détaché avec huit bataillons de l'armée & quatre de la garnison d'Ypres, commandés pour le joindre au rendez-vous, enleva Warneton fort aisément, où les ennemis avoient mis seize cents hommes; ils se rendirent à discrétion, commandés par un brigadier & quarante-cinq officiers.

Le maréchal de Villars eut encore un autre petit avantage, à un fourrage; mais c'étoient des bagatelles.

L'orage se forma sur Tournay. La tranchée fut ouverte, du sept au huit Juillet; le maréchal de Villars laissa former le siége, & ne fit aucun mouvement pour s'y opposer, content de subsister & de tenir force propos. Il faut dire aussi que le pain lui étoit fourni peu régulièrement; que l'argent n'y arrivoit que peu à peu, & par de très-petites sommes, & que tout y étoit à craindre de la désertion & du découragement. Surville ne tint que vingt jours, & battit la chamade le vingt-huit au soir. Il envoya le chevalier de Rais au Roi, qui étoit alors à Marly. Il dit que la garnison n'étoit que de quatre mille cinq cents hommes, réduite alors à trois mille, pour entrer dans la citadelle, qu'il y avoit des brèches de trente toises aux trois attaques; que l'ouvrage à corne des sept fontaines avoit été emporté avec le bastion voisin & le réduit de l'ouvrage, & que l'assaut s'alloit donner par les trois attaques à la fois.

Le chevalier de Rais étoit arrivé le jeudi, premier Août. Le mardi, six, on y fut extrêmement surpris de voir Ravignan entrer chez madame de Maintenon, où étoit le Roi, mené

par Voisin, où, quelques momens après, le maréchal de Boufflers fut appelé. Un envoi aussi bizarre excita une grande curiosité. Le désir & le besoin persuadoient qu'il pouvoit être question de paix, d'autant qu'il transpira assez promptement, que, depuis la capitulation de la ville, Surville étoit festoyé par les vainqueurs, & qu'ils ne devoient faire aucune hostilité, jusqu'au retour de Ravignan, fixé au huit au soir.

Enfin, on sut le mystère. Les ennemis proposoient une suspension d'armes limitée à un temps raisonnablement estimé, que la citadelle pouvoit se défendre, qui au bout de ce temps convenu, se rendroit, sans être attaquée, & que cependant les deux armées subsisteroient, à une certaine distance l'une de l'autre, sans aucun acte d'hostilité. La proposition parut aussi étrange que nouvelle; & on fut étonné que Ravignan, homme de sens, & qui avoit acquis de l'honneur dans Lille, où il avoit été fait Maréchal-de-Camp, se fût chargé de la venir faire. Une suspension d'armes, sans vue de paix; un temps pour rendre une place, sans être attaquée, parurent des choses inouies; un désir des ennemis, de ménager leurs peines, leur argent, leurs fourrages, auquel on ne crut pas devoir consentir; avec le mépris de notre armée, qui, par cette proposition,

ſition, n'étoit pas eſtimée en état ni en volonté de rien tenter pour le ſecours. Surville fut fort blâmé de l'avoir écoutée, & Ravignan, de l'avoir apportée: il fut renvoyé ſur le champ, avec refus.

On crut que la réputation de la place avoit été le motif d'une propoſition ſi extraordinaire. Mégrigny, le premier Ingénieur, après Vauban, quoiqu'inférieur en tout à lui, avoit bâti cette citadelle à plaiſir & comme pour lui, parce qu'il en étoit Gouverneur. C'étoit une des places de toutes celles que le Roi a faites des meilleures & des plus régulièrement bâties, avec des ſouterrains excellens par-tout, & qui ſurprenoient, par leur hauteur & leur étendue, contre-minée, ſous tous les ouvrages, & juſque ſous les courtines; ce qui, bien manié, allonge fort un ſiége, déconcerte les aſſaillans, qui ne ſavent où aſſeoir le pied, & qui rebute fort le ſoldat. Rien n'étoit mieux fondé que la réputation de cette place; rien ne lui fut ſi utile que les admirables précautions pour la conſerver, ou du moins, pour la vendre chèrement. Elle capitula, le vingt-deux Septembre, ſans avoir eſſuyé aucun coup de main. Cela parut un prodige inconcevable.

Un autre, qui ne le fut pas moins, c'eſt que Mégrigny, qui avoit quatre-vingts ans, & qui, de tous les ſiéges de la ville & de la citadelle, ne ſortit preſque point de la chambre, n'eut pas honte de déshonorer ſa vieilleſſe, en ſe donnant aux ennemis, qui nommèrent au Gouvernement de la ville le comte d'Albemarle, & conſervèrent celui de la citadelle à ce malheureux vieillard, qui avoit aidé le Maréchal, à la défenſe de Namur, dont il avoit été fait Lieutenant-Général.

Surville vint ſaluer le Roi, & n'en fut pas mal reçu: autre ſurpriſe; mais ce qu'une ſi molle défenſe lui devoit coûter, en un temps où il étoit ſi important d'amuſer long-temps les ennemis devant la place, ſi l'on ne pouvoit la ſauver, il le reçut de ſes propos indiſcrets & peu meſurés, ſur le maréchal de Villars.

Beauveau, qui de Bayonne avoit paſſé à l'Evêché de Tournay, fit merveille de ſa perſonne, pendant le ſiége, & de ſa bourſe, autant, & plus qu'elle ne ſe pût étendre. Il offrit même à Surville de prendre l'argent des égliſes. Il n'imita pas M. de Fréjus (1);

(1) On ſe rappelle que M. l'Évêque de Fréjus fit chanter le *te Deum* dans ſa Cathédrale, lorſque le duc de Savoie s'empara de cette ville.

il refusa nettement de chanter le *te Deum*, dont il fut pressé, avec toutes les caresses possibles; encore plus de prêter serment, & partit le matin du jour du *te Deum*, &, avant de le chanter. Le rare est qu'il fut beaucoup mieux traité sur les choses de Religion, par le duc de Marlborough, que par le Prince Eugène.



Conspiration (1) découverte en Franche-Comté. Le Général Mercy défait par du Bourg; Prise de sa cassette; Pièces importantes qui s'y trouvent, suites, &c.

CE qui termina de bonne-heure la campagne du Rhin est trop important, pour ne pas couper celle de Flandre, afin de rapporter cet

(1) Combat de Rumersheim (vingt-six Août 1709) où le comte du Bourg défit sept mille Impériaux. Le duc d'Hanover ayant passé le Rhin à Schetet près de Philisbourg, le sept & le huit Août, fit mine d'attaquer les lignes de Weissembourg & de Lauterbourg, où le maréchal d'Harcourt s'étoit renfermé. Cette feinte avoit pour but de faciliter l'exécution d'un projet important, dont il avoit chargé le général Merci. Ce projet étoit de pénétrer dans la haute Alsace, pour donner la main au général Thaun, qui devoit passer le Rhône, & établir une communication au travers de la Franche-Comté. Mercy

évènement dans son ordre. Rien de plus insipide que cette campagne, jusqu'à la mi-Août. Les armées séparées par le Rhin se contentoient de subsister. Harcourt laissa S.-Fremont à Haguenau, garder nos lignes de Lauterbourg, & passa le Rhin, les premiers jours d'Août, sur un pont qu'il dressa à Altenheim, pour faire subsister ses troupes, aux dépens de l'ennemi, qui s'étoit toujours tenu tranquille jusqu'alors, derrière ses lignes de Dourlach, & qui se contenta, sur le passage du duc d'Harcourt, de garnir les gorges des montagnes, pour l'empêcher de pénétrer.

traversa le canton de Bâle le vingt Août à la tête de cinq mille hommes, sans que les Suisses s'opposassent à son passage, eux qui avoient fait tant de bruit toutes les fois que les François, anciens alliés des cantons, avoient approché de leur territoire. Étant entré par là le vingt-un dans la haute Alsace, il s'avança vers Brissac & Huningue, vis à vis de l'île de Neubourg, où nous avions cinq escadrons & deux bataillons qui l'abandonnèrent. L'ayant occupée, il y jeta un pont; puis il y marcha à la tête de tout ce qu'il avoit rassemblé de troupes contre le comte du Bourg, que le maréchal d'Harcourt venoit de détacher avec dix-huit escadrons, six bataillons & quatre cents grenadiers. Ils se rencontrèrent entre Hormestadt & Rumersheim, à une demi-lieue de l'île de Neubourg. Le combat ne dura pas une heure. L'infanterie Allemande jeta ses armes après avoir fait une decharge. La cavalerie les suivit à toute bride pour gagner le pont qui se rompit presqu'aussi-tôt qu'elle commença à passer. De sept à huit mille hommes, il ne s'en sauva guère que deux mille, le reste fut tué, pris ou noyé. On eut de quoi remonter deux régimens entiers des chevaux qu'on prit à cette action, qui ne coûta que trois cents & douze hommes tués ou blessés.

Mémoires pour l'Histoire. D'AVRIGNY.

Le duc d'Hanover, celui qui fut fait Électeur, & qui a fuccédé à la Reine Anne, à la Couronne d'Angleterre, père de celui qui y règne aujourd'hui, devoit commander l'armée Impériale. Il n'y arriva que vers le quinze Août; il fit auffi-tôt paffer le Rhin à fon armée, qu'il mena camper auprès de Landau; fur quoi, le maréchal d'Harcourt repaffa le Rhin, fur le pont de Strasbourg, & fe mit derrière fes lignes.

Il fe mûriffoit cependant un deffein vafte, conçu ou pour le moins nourri en Lorraine; comme la fuite de la découverte ne permit pas d'en douter, qui n'alloit à rien moins qu'à porter l'état par terre, par le côté le moins foupçonné.

Mademoifelle de Liflebonne avoit une belle & grande terre à l'extrémité de la Franche-Comté. Dans cette terre fe tramoit, par le Bailli, par des Curés & par les Officiers de Mademoifelle de Liflebonne, une confpiration, qui, fous fes Chefs, fe répandit dans la Province, & y entraîna beaucoup de gens principaux des trois ordres, gagna des membres du Parlement de Befançon, avoit pris fes mefures pour égorger la garnifon de cette place, s'en rendre maître, d'en faire autant de quelques autres, & de faire révolter la Province,

en faveur de l'Empereur, comme étant un fief & un domaine ancien de l'Empire.

Le voisinage, si proche de la Suisse & du Rhin qui se traversoit aisément, en de petits bateaux qu'on appelle *Védelins*, facilitoit le commerce entre les Impériaux & les Conspirateurs; & les gens de Mademoiselle de Lislebonne faisoient les allées & venues.

Un Perruquier, dont le grand-père avoit servi utilement à la seconde conquête de la Franche-Comté, fut sondé, puis admis dans le complot. Il en avertit le Guerchois, qui, de l'intendance d'Alençon, avoit passé à celle de Besançon. Le Guerchois l'écouta & lui ordonna de continuer sa liaison avec les conspirateurs pour être en état de savoir & de l'avertir; ce qu'il exécuta avec beaucoup d'esprit, de sens & d'adresse. Par cette voie, le Guerchois sut qu'il y avoit dans la conspiration de trois sortes de gens; les uns, en très-petit nombre, voyoient les Officiers principaux que l'Empereur y employoit, venus exprès & cachés au bord du Rhin, de l'autre côté. Ceux qui les voyoient par les *Védelins*, savoient tout, & menoient véritablement l'affaire; les autres instruits par les premiers, mais avec réserve & précaution, s'employoient à engager tout ce qu'ils

pouvoient de gens dans cette affaire, diftribuoient les libelles & les commiffions de l'Empereur : ils étoient l'ame de l'intrigue & les conducteurs dans l'intérieur de la Province. Les derniers enfin étoient des gens qui, par défefpoir des impôts & de la domination Françoife, s'étoient laiffé gagner, & ceux-là étoient en grand nombre.

Le Guerchois voulut encore en favoir davantage, & fut également bien fervi par le Perruquier. Il s'infinua fi avant auprès du Bailli de Mademoifelle de Liflebonne & du Curé de la Paroiffe où demeuroit ce Bailli, qu'ils l'abouchèrent de là le Rhin, avec un Général de l'Empereur, & chez eux avec les principaux chefs de leur intelligence & de toute l'affaire dans la province.

Il apprit d'eux qu'un gros corps de troupes de l'Empereur devoit tenter, à force de diligence, d'entrer en Franche-Comté & tout rifquer pour y pénétrer, s'il rencontroit des troupes Françoifes qui s'y oppofaffent. Inftruit de la forte, le Guerchois, qui en avoit déjà communiqué au comte de Grammont, qui, quoique de la province, y commandoit, & étoit fort fidelle, crut qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & ils dépêchèrent un courrier au duc d'Harcourt, & un autre au Roi,

ſans qu'on s'en aperçût, à Beſançon, où ils prirent doucement & ſagement leurs meſures.

Les choſes en étoient là lorſqu'un gros détachement de l'armée de l'Empereur ſe mit à remonter le Rhin, par l'autre côté, pour joindre un autre corps, arriva en même temps de Hongrie, mené par Mercy (1), qui donna de la jalouſie au duc d'Harcourt, qu'ils ne vouluſſent faire le ſiége d'Huningue, tandis que le gros de l'armée impériale, ſous le duc d'Hanover, s'approchoit des lignes de Lauterbourg & faiſoit contenance de les vouloir attaquer.

Harcourt avoit laiſſé le comte du Bourg dans la haute Alſace, avec dix eſcadrons & quelques bataillons qui, cependant, étoit inquiété par le duc d'Hanover, dont le grand projet étoit l'exécution du deſſein ſur la Franche-Comté, mais avec celui de tomber ſur les lignes de Lauterbourg, ſi Harcourt les

(1) Ce Mercy étoit petit-fils du fameux Mercy, Général de l'armée du duc de Bavière, qui fut bleſſé à la bataille de Nortlingue le trois Août 1645, & mourut de ſes bleſſures. On l'enterra ſur le champ de bataille, & on grava ſur ſa tombe ces mots honorables : *Sta, Viator; Heroem calcas : Arrête, Voyageur; tu foules un Héros.* Celui-ci ſe ſignala par ſa valeur, & devint, en 1704, Welt-Maréchal des armées de l'Empereur. Il fut tué à la bataille de Parme, le vingt-neuf Juin 1734.

dégarnissoit trop, en faveur du secours de la haute Alsace.

Parmi ces manéges de guerre, Harcourt, profitant du long détour que les Impériaux, détachés de leur armée, ne pouvoient éviter pour tomber, par le haut Rhin, où ils en vouloient, & averti par le courrier de Franche-Comté, se tint en apparente inquiétude sur les lignes; &, dès qu'il vit le détachement impérial déterminé par ses marches forcées, dont il étoit bien informé, il envoya huit escadrons & six ou huit bataillons à du Bourg, avec ordre de combattre les ennemis, fort ou foible, sitôt qu'il pourroit les joindre. Pendant ces mesures, Mercy traversa le Rhin à Rhinsfeldt & au coin du territoire des Suisses, avec l'air de le violer, tandis que le détachement impérial se préparoit à jeter un pont à Neufbourg pour y passer aussi le Rhin, à peu près vis à vis d'Huningue. Mercy parut près de Brissac, résolu de pénétrer, s'il le pouvoit, même sans attendre le détachement de l'armée impériale qui le venoit joindre par le pont de Neufbourg.

Harcourt, exactement informé, détacha encore deux régimens de Dragons pour joindre du Bourg à tire-d'aile & lui réitérer l'ordre de combattre fort ou foible. Ces deux ré-

gimens de Dragons arrivèrent fort à propos. Le jour devenoit grand, & du Bourg faisoit ses dispositions pour attaquer Mercy qu'il venoit d'atteindre. Avec ce petit renfort, il les chargea vigoureusement, &, quoiqu'inférieur en nombre, il les enfonça, &, en une heure & demie, il les défit d'une manière si complette, que les impériaux se sauvèrent de vîtesse à grande peine. Le combat fut sanglant. On leur prit leur canon, leurs équipages, presque tous les bateaux de leur pont & beaucoup de drapeaux & d'étendards; le carrosse & la cassette de Mercy, qui se sauva à Bâle & qui dut son salut à la vîtesse de son cheval, après avoir soutenu jusqu'au bout, quoique blessé dangereusement.

C'est le même Mercy qui commanda l'armée impériale en Italie, & qui fut tué à la bataille de Parme. Le comte de Breuner fut tué en ce combat d'Alsace & quantité de leurs troupes, dont on fit deux mille cinq cents prisonniers. On crut qu'ils avoient eu quinze cents morts & plus de mille noyés dans le Rhin. Le Roi apprit cette agréable nouvelle, à Versailles, le dernier Août.

Deux heures après que Mercy fut entré dans Bâle, il envoya un trompette savoir ce qu'étoit devenu un officier Lorrain, & prier,

s'il étoit prisonnier, de vouloir le lui renvoyer sur sa parole. Il étoit prisonnier, & du Bourg, galamment, le lui renvoya sans réflexion sur cet empressement. Le lendemain, il reçut un courrier de le Guerchois qui lui mandoit de prendre garde sur toutes choses à ce Lorrain s'il étoit pris, & le félicitoit de sa victoire, qui sauvoit la Franche-Comté, & par conséquent la France d'un embarras auquel il seroit resté peu de remède. Il n'étoit plus temps, ce Lorrain étoit en sureté, & la cassette de Mercy envoyée à Harcourt & par lui au Roi, ne causa que plus de regrets occasionnés par l'indiscrète générosité de du Bourg, qui demeura encore quelque temps sur le haut du Rhin : n'eut pas de peine à le nettoyer des restes échappés d'une défaite complette, qui avoient repassé ce fleuve comme ils avoient pu, & terminèrent ainsi leur campagne.

M. d'Harcourt s'étoit avancé au Fort-Louis sur ce que M. d'Hanover avoit enfin fait repasser le Rhin à son armée, voyant qu'on n'avoit pas pris le change qu'il avoit essayé de donner, & marchoit vers le haut pour envoyer des renforts à Mercy; mais il rebroussa, dès qu'il eut appris sa défaite, & M. d'Harcourt retourna vers ses lignes

où il ne fut plus question que de subsister de part & d'autre, jusqu'à la séparation des armées.

Du Bourg fut, aussi-tôt après la victoire, nommé Chevalier de l'Ordre. La cassette de Mercy découvrit moins de choses qu'elle n'apprit qu'il y avoit bien des mystères cachés. Elle manifesta la conspiration dans la Franche-Comté, mais avec une grande réserve de noms; tout le dessein d'y pénétrer par ces troupes & de s'y établir, & sans fournir de preuves positives contre M. de Lorraine; elle ne laissa pas douter qu'il n'y fût entré bien avant, & qu'il n'eût fomenté ce projet de toutes ses forces.

Dès les premiers jours de Mai, M. de Vaudemont, sous prétexte des eaux de Plombières, étoit parti de Paris avec sa chère nièce, Mademoiselle de Lislebonne, pour se rendre en Lorraine, & ils avoient été toujours, depuis, beaucoup plus assidus à Luneville qu'à Plombières, ni même à Commercy. Ils y étoient encore lors de ce combat, & il falloit beaucoup plus que de la grossièreté pour ne pas s'apercevoir, au moins, après cela, de la cause d'un voyage d'une si singulière longueur, fait si à propos & si fort en cadence. Ils séjournèrent, encore

un mois après, en Lorraine, &, pour que la chofe fût complette, ils en partirent pour arriver à Marly, dans le milieu d'un voyage. Ils en furent quittes pour l'étonnement de tout le monde, mais muet, tant ils s'étoient rendus redoutables. Il eft vrai, pourtant, que le Roi les reçut avec beaucoup de froid & de férieux.

Cependant le Guerchois commença des procédures juridiques. Le Bailli, les officiers, quantité de fermiers de Mademoifelle de Liflebonne, & le Curé de la principale paroiffe, s'enfuirent, & n'ont pas reparu depuis; beaucoup de fes vaffaux difparurent auffi. Les preuves contre tous ces gens-là fe trouvèrent complettes; ils furent contumacés & fentenciés. Un de ces Meffieurs, plus hardi, renvoyé dans les pays pour leur apprendre des nouvelles, y fut pris & pendu avec plufieurs autres. Quelques uns, plus diftingués, prirent le large à temps. Tel fut le fuccès d'un complot fi dangereux, parvenu jufqu'au point de l'exécution, fans qu'on ofât parler des plus grands & véritables coupables; ce qui, faute de preuves parfaites, ne s'étendit pas jufqu'à des membres du parlement de Befançon qu'on ne voulut point effaroucher.

Il se trouva dans la cassette de Mercy, un mémoire instructif du Prince Eugène au Général, dont plusieurs endroits étoient d'une obscurité mystérieuse, difficile à pénétrer. On y lut entr'autres choses qu'il falloit tout tenter pour remettre la France hors d'état à jamais d'inquiéter l'Europe ; & de plus, de sortir de ses limites, où il falloit la rappeler ; &, si l'on n'y pouvoit enfin réussir par les armes, on seroit obligé d'avoir recours aux grands & derniers remèdes.

Cela, avec d'autres choses qu'on tint fort secrettes, donnèrent beaucoup à penser au Roi & à ses Ministres. Il parut même que le Monarque fut fâché que ceci eût échappé à leur silence ; il étoit trop vrai pour courir après ; mais on étouffa ce trait autant qu'on le put ; l'exécution en a été si familière à la maison d'Autriche (1) dans tous les temps, jusqu'à ceux-ci, témoin la reine d'Espagne,

(1) Voilà de ces assertions qu'on ne devroit pas se permettre, ou tout au moins qui exigeroient qu'on les appuyât de preuves incontestables. Toutes nos Histoires fourmillent de ces terribles accusations. Aussi-tôt qu'un Grand a fermé les yeux, on accuse de sa mort celui qu'on suppose devoir en recueillir quelque fruit. La mort fauche indistinctement les têtes des Rois, comme celles des particuliers. Nous avons déjà prévenu le Lecteur contre le penchant à croire de M. le duc de Saint-Simon.

fille de Monsieur le Prince Electeur de Bavière, désigné héritier de la Monarchie d'Espagne, du consentement de toute l'Europe, que je ne sais pourquoi on fut si secret sur cette cassette, dont presque tous les mystères ne purent être bien développés.



Extraction de M. DE MESMES, son Caractère; est fait premier Président.

CETTE année (1712) commença par le changement du premier Président du Parlement de Paris. Le Pelletier, qui avoit succédé par le crédit de son père, à de Harlay, dans cette charge, manquoit des qualités nécessaires à une place aussi laborieuse & aussi importante. Il envoya sa démission au roi le dernier jour de l'an 1711. Cinq jours après, le duc du Maine donna cette importante place au Président de Mesmes.

Ces de Mesmes sont des paysans du mont de Marsan, où il en est demeuré dans ce premier état, qui payent encore aujourd'hui la taille, nonobstant la généalogie que les de Mesmes, qui ont fait fortune, se sont

fait fabriquer, imprimer & insérer par-tout où ils l'ont pu pour abuser le monde, quoi qu'il n'ait pas été possible de changer les alliances, ni de dissimuler tout à fait les petits emplois de plume & de robe à travers l'enflure & la parure des articles.

Celui-ci porta le nom de sieur de Neufchâtel, du vivant de son père : c'étoit un gros & grand homme, de figure colossale, trop marqué de petite-vérole; mais toute sa figure avoit beaucoup de grâce, ainsi que ses manières, &, avec l'âge, quelque chose de majestueux. Toute son intelligence tourna du côté du grand monde, à qui il plut, & il fut mêlé dans les meilleures compagnies de la cour & les plus gaillardes. D'ailleurs il n'apprit rien & fut extrèmement débauché; il n'aimoit, il ne songeoit qu'à se divertir & à dépenser. Cette vie libertine le lia avec la jeunesse la plus distinguée qu'il recherchoit avec soin, & il ne voyoit que le moins qu'il pouvoit le palais & les gens de robe.

Devenu président à mortier, par la mort de son père, il ne changea guère de vie; mais il se persuada qu'il étoit un seigneur, & vécut à la grandeur. Il n'oublia pas de se lier avec les courtisans qu'il put attein-

dre; d'Antin fut de ce nombre; &, par ces dégrés, il parvint jufqu'à M. & madame du Maine, qui, dans leurs projets, avoient befoin de créatures principales dans le parlement, & qui ne négligèrent pas de s'attacher un Préfident à mortier.

Celui-ci, ravi de s'en voir fi bien reçu, fongea à fe faire une protection puiffante du fils favori du Roi, & fe dévoua, jufqu'à la dernière indécence, à toutes les fantaifies de madame du Maine. Il y introduifit fon frère, le chevalier. Ils furent de toutes les nuits blanches. Le Chevalier n'eut pas honte de jouer aux comédies, ni le Préfident de faire le baladin. Il en devint l'efclave à ofer tout quitter pour s'y rendre, & à fe laiffer peindre travefti, dans un tableau hiftorique de ces gentilleffes, avec des valets de Sceaux, à côté du fuiffe en livrée.

Ce ridicule lui en donna beaucoup dans le monde, & de plus forts au Parlement. Il le fentit; mais il étoit aux fers, & il importoit à fes vues de fortune de ne les pas rompre. Avançant en ancienneté parmi les Préfidens à mortier, il comprit qu'il étoit temps de fréquenter le Palais un peu davantage, & la magiftrature, à qui fa négligence à favoir, avoit marqué trop de mépris. Il

ne crut pas même indifférent de s'abaiſſer à changer un peu de ton pour les avocats, procureurs, &c., & néanmoins n'en refroidit pas ſon commerce avec les gens de Cour & du grand monde, dont il avoit pris tout à fait les manières. Il chercha auſſi à ſuppléer à ſon ignorance, en apprenant bien ce qu'on appelle le *trantran* du palais, & à connoître le foible de chacun de *Meſſieurs* qui avoient du crédit & de la conſidération dans leur chambre. Beaucoup d'eſprit, grande préſence d'eſprit, élocution facile, naturelle, agréable; pénétration, réparties promptes & juſtes, hardieſſe, juſqu'à l'effronterie, ni ame, ni honneur, ni pudeur, petit-maître en mœurs, en religion, en pratique, habile à donner le change, à tromper, à s'en moquer, à tendre des pièges, à ſe jouer des paroles & des amis, ou à leur être fidelle ſelon qu'il convenoit à ſes intérêts. D'ailleurs d'excellente compagnie, charmant convive, un goût exquis en meubles, en bijoux, en fêtes, en feſtins, & en tout ce qu'aime le monde; grand brocanteur, & panier percé, ſans s'embarraſſer jamais de ſes profuſions, avec les mains toujours ouvertes, mais pour le gros & l'imagination fertile à s'en procurer; poli, affable,

accueillant avec diſtinction, & ſuprèmement glorieux, quoiqu'avec un air de reſpect pour la véritable ſeigneurie, & les plus bas ménagemens pour les Miniſtres, & pour tout ce qui tenoit à la Cour.



Mort du Prince DE NASSAU, *Gouverneur de Friſe.*

LE prince de Naſſau, Gouverneur héréditaire des provinces de Friſe & de Groningue, ſe noya au paſſage du Moerdyck. La pluie le rendit pareſſeux de ſortir de ſon carroſſe, & de paſſer dans un autre bâtiment que celui où il s'embarqua. Les chevaux s'effrayèrent & causèrent tout le déſordre. Il n'y périt que deux ou trois perſonnes avec lui. Il avoit pris le nom de prince d'Orange depuis la mort du roi Guillaume, qui l'avoit fait ſon héritier de tout ce qu'il avoit pu.

Le penſionnaire Heinſius, tout-puiſſant en Hollande, & créature la plus affidée & la plus dévouée au roi Guillaume, le vouloit faire Stathouder de la république. Il étoit bien fait, ſpirituel, appliqué, affable, aimé; il promettoit infiniment pour ſon âge. Il

avoit épousé la sœur du Landgrave de Hesse-Cassel, depuis roi de Suède. Il la laissa grosse d'un fils unique qui porte aussi le nom de prince d'Orange; il a épousé une fille du roi Jacques II d'Angleterre, qui est bossu & fort vilain, mais qui a beaucoup d'esprit & d'ambition, & qui n'oublie rien pour arriver au Stathoudérat, dont il paroît néanmoins encore assez éloigné.



Mort du Maréchal DE CATINAT.

J'AI si souvent parlé ici du maréchal de Catinat, de sa vertu, de sa sagesse, de sa modestie, de son désintéressement, de la supériorité si rare de ses sentimens, de ses grandes parties de capitaine, qu'il ne me reste plus à parler que de sa mort, dans un âge très-avancé, sans avoir été marié, ni avoir acquis aucune richesse, dans sa petite maison de S.-Gratien, près de S.-Denis, où il s'étoit retiré, d'où il ne sortoit plus, depuis quelques années, & où il ne vouloit presque plus recevoir personne.

Il y rappela, par sa simplicité, par sa frugalité, par le mépris du monde, par la paix de son ame & l'uniformité de sa conduite,

le ſouvenir de ces grands-hommes qui, après les triomphes les mieux mérités, retournoient tranquillement à leur charrue, toujours amoureux de leur patrie, &.peu ſenſibles à l'ingratitude de Rome qu'ils avoient ſi bien ſervie.

Catinat mit ſa philoſophie à profit par une grande piété. Il avoit de l'eſprit, un grand ſens, une réflexion mûre; il n'oublia jamais le peu qu'il étoit. Ses habits, ſes équipages, ſes meubles & ſa maiſon, tout étoit de la dernière ſimplicité; ſon air l'étoit auſſi & tout ſon maintien.

Il étoit grand, brun, maigre, mais penſif & aſſez lent, de beaux yeux & fort ſpirituels. Il déploroit les fautes ſignalées qu'il voyoit ſe ſuccéder ſans ceſſe, l'extinction ſuivie de toute émulation, le luxe, le vide, l'ignorance, la confuſion des états, l'inquiſition miſe à la place de la police: il voyoit tous les ſignes de deſtruction, & il diſoit qu'il n'y avoit qu'un comble très-dangereux de déſordre qui pût enfin rappeler l'ordre dans le royaume.

FIN.

TABLE

Des Articles contenus dans ce quatrième Volume du Supplément aux Mémoires de M. le Duc de Saint-Simon.

Fin de la Table des Articles.



TABLE GÉNÉRALE ET RAISONNÉE DES MATIÈRES,

Tant des trois premiers tomes des MÉMOIRES *DE* M. LE DUC DE S.-SIMON, *que des quatre nouveaux tomes du* SUPPLÉMENT, *qui complètent ces Mémoires.*

Nota. M. désigne les Mémoires.
S. le Supplément.
N. les Notes.
Les *Tomes* sont marqués par des chiffres romains.
Les *Pages*, par des chiffres arabes.

A.

D.

F.

H.

M.

FIN.





